



National Library  
of Canada

Bibliothèque nationale  
du Canada

Canadian Theses Service

Services des thèses canadiennes

Ottawa, Canada  
K1A 0N4

## CANADIAN THESES

## THÈSES CANADIENNES

### NOTICE

The quality of this microfiche is heavily dependent upon the quality of the original thesis submitted for microfilming. Every effort has been made to ensure the highest quality of reproduction possible.

If pages are missing, contact the university which granted the degree.

Some pages may have indistinct print especially if the original pages were typed with a poor typewriter ribbon or if the university sent us an inferior photocopy.

Previously copyrighted materials (journal articles, published tests, etc.) are not filmed.

Reproduction in full or in part of this film is governed by the Canadian Copyright Act, R.S.C. 1970, c. C-30. Please read the authorization forms which accompany this thesis.

**THIS DISSERTATION  
HAS BEEN MICROFILMED  
EXACTLY AS RECEIVED**

### AVIS

La qualité de cette microfiche dépend grandement de la qualité de la thèse soumise au microfilmage. Nous avons tout fait pour assurer une qualité supérieure de reproduction.

S'il manque des pages, veuillez communiquer avec l'université qui a conféré le grade.

La qualité d'impression de certaines pages peut laisser à désirer; surtout si les pages originales ont été dactylographiées à l'aide d'un ruban usé ou si l'université nous a fait parvenir une photocopie de qualité inférieure.

Les documents qui font déjà l'objet d'un droit d'auteur (articles de revue, examens publiés, etc.) ne sont pas microfilmés.

La reproduction, même partielle, de ce microfilm est soumise à la Loi canadienne sur le droit d'auteur, SRC 1970, c. C-30. Veuillez prendre connaissance des formules d'autorisation qui accompagnent cette thèse.

**LA THÈSE A ÉTÉ  
MICROFILMÉE TELLE QUE  
NOUS L'AVONS REÇUE**

**Canada**

LES NOCES DE MARIE CAIRO

par Jean Frigon

Thèse présentée à l'Ecole des Etudes supérieures et de la recherche  
pour la Faculté des Arts de l'Université d'Ottawa  
(Département des Lettres françaises),  
en vue de l'obtention de la maîtrise ès arts.

Ottawa, Ontario, 1983.

(C) Jean Frigon, OTTAWA, Canada, 1983.

## PLAN

Introduction ..... p.3

Le roman comme projet ..... p.7

La narration ..... p.14

Le point de vue et le temps ..... p.28

L'espace ..... p.33

Conclusion ..... p.38

## Introduction

Écrire un roman, c'est chaque fois renouveler le système de la représentation. C'est créer ou transposer une réalité à travers son langage et élaborer un ensemble qui assure sa propre cohésion. Formuler un essai sur la conception du roman équivaut ainsi à mettre en lumière les lois qui régissent l'ensemble, de même que les éléments utilisés. La position du créateur est trop subjective pour lui permettre de proposer une théorie de l'écriture. Il s'agit plutôt d'une exploration, d'une recherche sur la démarche qui l'a mené au roman tel qu'il se présente.

Au départ, il ne fallait pas se plier au réalisme, ni faire de l'absurde un but. Le défi reposait dans l'idée de libérer l'imaginaire tout en préservant une forme de linéarité tout au long du récit. Le roman prendrait forme à l'image de la réalité vaste et fluctuante. L'intrigue relie cependant les parties entre elles. C'est une linéarité sinueuse, si l'on peut s'exprimer ainsi. La formule souple permet toutes les fantaisies de l'imagination.

Le roman n'est donc pas le récit d'une histoire, mais plu-

tôt de plusieurs histoires qui se jouxtent, s'opposent et parfois se fondent les unes dans les autres. C'est le roman qui s'insurge contre la rigueur d'un tableau de mœurs. Il n'expose pas une réalité sociale, il en crée une, enrichie par des dimensions que le réalisme ne permettrait pas. Ainsi libéré de l'investigation du réel, le récit peut y prendre pied sans y être enchaîné. Ceci dit, il contient des situations et des personnages réalistes qui tournent le dos aux langages qui les servent habituellement. C'est la parole qui leur permet de déborder d'eux-mêmes et de faire quelques pas du côté de l'absurde. Le travail s'effectue donc tant du côté des événements à représenter que du langage à adopter pour le faire. C'est en effet là que repose tout le projet du roman: élaborer une forme de "roman parlé", plus explicitement un récit dans lequel une très large proportion de dialogues sera intégrée. La technique tend à absorber celle des autres genres littéraires: les personnages parlent comme au théâtre et maîtrisent le langage comme en poésie. Le jeu se situe plutôt sur le langage lui-même que sur la signification des situations dramatiques.

En fait, c'est le roman qui s'oppose à lui-même, qui ne se sent pas lié par les limites propres à ce genre et qui se plaît à les transgresser. L'élément organisateur du texte est au cœur de l'écriture elle-même. L'anecdote est à la base de la succession des épisodes. Plurielle, elle se multiplie au-delà des per-

sonnages eux-mêmes. Êtres humains, animaux, temps, espace, le tout s'entremêle pour désigner sa propre "fictivité". Libérée du carcan traditionnel, la description s'évade. C'est avant tout une expérience, une déconstruction du modèle traditionnel et un enchevêtrement nouveau qui ne se pose pas en modèle mais qui s'ingénie à explorer. Nommer le sens du texte équivaut donc à parler de poétique. C'est l'écriture qui se tourne vers elle-même et qui se prend pour but. Si l'on dit que l'oeuvre littéraire est l'expression de quelque chose, celle-ci s'attardera plus sur la façon de dire que sur ce qu'elle dit. L'intérêt de toute situation dramatique repose dans la présentation qui en est faite. Le travail de cet essai résidera donc en partie dans l'étude des propriétés du discours.

Vient ensuite l'étude du roman, d'abord une idée qui prend forme puis l'ensemble des moyens mis en oeuvre pour sa réalisation. Il faut alors dégager la structure autour de laquelle se greffe l'essentiel du roman.

Il est difficile d'aborder un texte que l'on a écrit dans un parcours unique puisque l'auteur, au moment même où il rédige un passage, évoque et prépare en même temps celui qui suivra. Pour mettre en lumière le processus de création, il faudra toutefois faire état d'une progression avec l'oeil du lecteur et opérer un travail de déchiffrement et de traduction, de manière à faire ressortir l'intention première qui motive la présence de l'un ou de l'autre élément du texte. En ce sens, il faudra

traverser l'espace textuel en établissant un itinéraire particulier pour chacun des points suivants : histoire, narration, temps, espace. Le but de cet essai n'est pas d'articuler une paraphrase du roman comme tel mais plutôt d'illustrer le fonctionnement des éléments les uns par rapport aux autres et de les situer dans la démarche d'écriture. Au besoin, il sera intéressant de voir les possibilités que recèle un texte et les choix auxquels l'auteur se voit contraint. Le roman est d'abord un projet, puis un objet, et c'est la démarche qui relie ces deux phases qui sera à la base de ce travail.

### Le roman comme projet

De tout temps, les arts se sont influencés entre eux et le roman en particulier semble s'être inspiré tour à tour des procédés propres à la peinture, au cinéma ou à la musique. A l'un, il emprunte la technique, à l'autre, la structure. C'est ainsi que le roman pourra comprendre des parts de poésie, des référents musicaux, présenter des visions "panoramiques" ou encore des dialogues de théâtre. Il s'agit là d'un genre littéraire qui impose ses lois et utilise celles des autres arts dans la mesure où elles s'harmonisent avec les siennes.

La rigidité de ce genre littéraire est en même temps une limite. Le roman tend à regrouper le narrateur et les personnages dans une conscience commune et tente par le fait même de la faire coïncider avec celle du lecteur. Le projet des Noces de Marie Cairo visait à transgresser cette dimension totalisante, à la faire éclater par l'intromission d'une très large proportion de discours direct dans le texte.

C'est ainsi qu'est apparue ce qu'on pourrait appeler la notion d'esthétique mixte, celle du théâtre jointe à celle du roman, de manière à multiplier les divers points de rayonnement à partir desquels se construit l'intrigue. Une telle technique a en effet permis d'introduire au moins vingt points de vue différents à partir desquels la réalité du roman se dessine. Pour être exact, trente-et-une voix contribuent à créer l'univers du roman et de ce nombre, vingt personnages s'expriment.



à travers des monologues d'environ une page et plus. Cette dimension est intéressante à plusieurs niveaux. Par la multiplicité des voix d'abord, le roman échappé au point de vue totalisant du narrateur unique. Les événements sont relatés sous divers angles et découlent par le fait même du caractère propre à chacun des personnages. De là le rapprochement avec l'esthétique théâtrale, selon laquelle, les différents personnages une fois créés, échappent en quelque sorte à l'auteur et se mettent à vivre par eux-mêmes. Bien sûr, il ne saurait être question ici de croire que l'univers polymorphe du théâtre puisse être contenu dans une portion du roman ou dans son ensemble. Il s'agit plutôt d'en retenir la dimension de récit parlé (un texte utilisant le style direct comme outil premier), qui joue surtout sur la polysémie des faits révélés progressivement à travers les divers discours tenus par les personnages.

En libérant ainsi le point de vue, la structure même du roman se trouve modifiée; les paroles "multiples" font entrevoir une réalité "multiple" et c'est cette désorganisation du système narratif, à la base de la conception moderne du roman, qui devient une préoccupation importante. En ce sens, la démarche d'écriture se rapproche du caractère ludique du théâtre, par le jeu de parole qu'il représente. On pourrait ainsi imaginer une pièce dont les acteurs débiteraient le texte sans faire un geste, mais on ne pourrait parler de théâtre pour une

pièce sans parole. Il s'agirait alors d'un mimodrame, ce qui est passablement différent.

Ce qu'il y a surtout lieu de faire ressortir, c'est la relation qui est créée avec le lecteur ou le spectateur. Le roman, comme on l'a dit, tend à séduire, à monopoliser le point de vue du lecteur et à le fondre dans celui du narrateur. En fait, il impose une vision et tente par le fait même d'éliminer celles qui pourraient s'y opposer. En supprimant les intermédiaires, il laisse peu de place à la réflexion; il neutralise en effet celle de la personne qui lit. C'est là que se situe l'essentiel d'un tel type de narration : plus elle est réussie, plus elle est captivante et absorbe les autres points de vue dans la conscience "unique" du narrateur "unique". De là l'effet psychologique bienfaisant du roman d'évasion : il libère le lecteur de sa propre existence en le faisant pénétrer dans celle d'un autre ou encore lui fait-il voir la réalité sous un éclairage meilleur que celui suggéré par sa propre perception. C'est ainsi qu'on pourrait expliquer la non impression ressentie à la fin d'un livre captivant; on a bien aimé, mais on est difficilement capable de formuler une critique. C'est le signe que le narrateur a réussi à subjuguier le lecteur, à lui faire oublier son jugement ou ses valeurs en imposant les siennes.

Dans le roman, l'auteur est maître, au théâtre le cas est différent puisque le résultat est tributaire des éléments (jeu,

mise en scène, décor, etc.), venus former le produit final. C'est cette dimension des deux moyens d'expression qui m'a surtout intéressé. Y avait-il un moyen de transcender les tendances de ces genres littéraires? L'idée du "roman parlé" semblait séduisante. En multipliant les instances de narration, cela permettait d'élaborer une fiction qui se réalise et qui se déréalise constamment et de souligner la fragilité du système de la représentation. Il n'y a pas une vision, il y en a plusieurs, il n'y a pas une histoire, il y en a maintes versions; cela devait ressortir tout au long du texte.

Cette mise à jour du fonctionnement narratif à l'intérieur même du récit constituait l'envers du défi. Il n'était pas envisagé d'écrire un roman sans histoire mais de constamment garder à l'esprit que le contenu était une création romanesque. De là, l'idée de la mise en abyme, du roman dans le roman, qui sert à faire ressortir la dimension de l'écriture au long du récit. L'enfant, dont on entend la voix à maintes reprises, cherche à écrire son roman, il est en quête de personnages et de matière à discourir. Mais, s'objectera-t-on, quelle différence y a-t-il entre cet enfant et un narrateur qui écrirait un journal intime? La réponse se situe dans la perspective qui est apportée aux paroles de l'enfant. Il est vrai qu'il est le seul dont la voix soit celle d'une personne qui écrit et non celle d'une personne qui s'exprime oralement. Mais cela n'est pas limité de façon rigoureuse dans le texte, ce qui a pour résultat d'estomper les transitions et d'amenuiser la différence entre les uns et les

autres. Quoi qu'il en soit, ce qui ressort le plus clairement à ce sujet, c'est que le gamin ne se départit jamais de sa dimension ludique; il joue à écrire des personnages qui jouent devant lui à jouer dans un roman où il figure au même titre qu'eux. C'est ainsi que le lecteur ne se départira sans doute pas de l'idée du récit qui prend forme sous ses yeux. La façon d'aborder les thèmes, parodique ou absurde, complètera la distanciation du lecteur.

C'est ainsi que j'ai tenté de donner au Noces de Marie Caïro une structure libérée des contraintes de temps, d'espace, de personnages ou d'intrigue. Le roman se déroule au rythme et selon les caprices de l'enfant qui regarde ou d'un autre personnage qui s'impose. Les épisodes sont aussi variés qu'indépendants, ils ne se rejoignent souvent qu'au niveau du caractère absurde du langage des personnages eux-mêmes ou de la description. La structure ainsi libérée permet de se dégager du récit linéaire dont tous les éléments entretiennent des relations de présupposition ou d'antéposition. L'imagination laissée libre suit les élucubrations de chacun des personnages au gré des mots et des images.

De cette manière, la libre organisation du récit permet de travailler à une forme de lyrisme à rebours, de revirement de la poétique et de bouleversement du code. Les mots n'ont plus de signification délimitée, les animaux se surprennent à être humains et les objets s'animent. Le caractère insolite

de l'intrusion de tels éléments dans un cadre réaliste permet de créer des images inhabituelles et de faire ressortir par conséquent le jeu avec les mots. Le vrai et le faux, le réel et le rêve, le possible et l'impossible se confondent, s'annihilent même par leur juxtaposition. La "vérité" du roman s'efface et seul le romanesque demeure, c'est-à-dire la dimension du jeu sur les mots et les événements. Malgré l'importance qui lui est donnée dans le titre, le personnage de Marie Caïro est à peu près inexistant puisque l'enfant se fond en elle peu de temps après son apparition. De plus, l'identité du gamin est incertaine, et les autres personnages sont épisodiques, certains mêmes n'apparaissent qu'une fois. En fait l'idée n'est pas de suivre la vie de l'un ou de l'autre, mais plutôt de jouer avec la gamme que tel ou tel personnage permet d'utiliser au niveau de la parole. C'est le plaisir du mot qui prime, même si le mot est mensonger ou contradictoire. C'est l'effet produit par la transgression de la norme réaliste qui fournit l'effet voulu. C'est à ce niveau que réside la dimension de lyrisme à rebours, lyrisme d'abord parce que le tout est essentiellement centré sur le jeu des mots et de leurs associations, et à rebours ensuite parce que l'effet est produit à l'encontre de l'esthétisme traditionnel. Le beau et le bon, le sale et le mauvais ne sont plus ce qu'ils étaient. Si la structure du roman est libérée, son contenu l'est également. Là aussi l'imaginaire est roi et le souci de cohérence ne le

freine pas.

Un double but donc et une double tâche : concrétiser la notion de "roman parlé" et garder à vue le fonctionnement narratif. La question est de voir comment exactement dans le texte, ces deux objectifs ont été mis en oeuvre et comment cette volonté de laisser libre cours à l'imaginaire s'est manifestée à travers les événements décrits.

### La narration

Bien que ce roman ait avant tout une fonction qui tend à se dégager du carcan traditionnel qui demande de raconter une histoire à travers la succession des événements, il demeure toutefois que la liberté au niveau de la structure n'a pas empêché de voir se profiler, à travers les méandres de la narration, une forme d'intrigue cohérente. La différence est que les menus événements qui sont racontés et surtout la manière dont cela est fait, priment sur l'histoire.

Mais il fallait bien au départ bâtir un canevas pour soutenir l'ensemble, trouver l'idée de base autour de laquelle graviteraient les idées secondaires. La question était difficile puisqu'il fallait éviter de tomber dans le piège du roman d'évasion, où tout se trouve centré sur l'aboutissement final et la manière de tenir le lecteur en haleine au long du parcours. Je préférerais un système plus souple qui laisserait la place aux événements sans crainte de les voir s'opposer ou se contredire. L'intrigue se devait donc d'être discrète et même de se laisser oublier de longs moments. Ce ne serait pas un roman d'action car la plupart du temps les actions seraient sans conséquence; le but résiderait dans la façon de les décrire plutôt que de les voir se nouer et se résoudre.

Comme l'intrigue repose toujours sur les changements et les aboutissements survenus à la suite de modifications apportées à la situation initiale et que je ne voulais pas être

tenu par elle, j'ai choisi une quête qui ne demanderait pas à être satisfaite immédiatement : un enfant et sa volonté d'appartenir au sexe opposé. Le quête, ce désir d'accéder à un état autre que le sien, se situe donc sur un plan plutôt secondaire, le premier niveau étant voué à des situations intermédiaires qui diluent l'intrigue et n'en font pas le but premier du texte. En fait l'enfant est aussi intéressé par ce qui l'entoure que par son désir d'être une fille, si ce n'est plus. Sa quête est devenue double puisqu'il veut aussi écrire un roman. Cette dimension n'avait pas été prévue comme telle au départ. J'ai décidé d'introduire une mise en abyme pour faire ressortir l'aspect mécanique et aléatoire de la création romanesque mais sans déterminer de moyens techniques pour le réaliser. Je voulais faire du narrateur un auteur et confondre les deux instances de narration. Comment alors faire suivre l'intrigue à travers la mixité des points de vue? Il s'agissait d'un point très délicat. J'ai donc commencé et laissé les éléments prendre place dans le texte avant de penser à leur aboutissement.

Toujours soucieux de ne pas faire de l'intrigue un but et de centrer plutôt l'intérêt sur la création des personnages et le cadre des événements, j'ai tracé un bref schéma des personnages : deux familles, dont l'une est celle de l'enfant et quelques autres personnages moins importants. Pour donner un



caractère absurde à la narration et en particulier aux monologues que j'avais l'intention d'insérer à maintes reprises dans le texte, j'ai choisi d'établir un référent connu, soit celui de la famille, et de l'aborder d'une façon **différente**. En effet, les relations entre les personnages sont décrites sur un ton ironique qui désorganise le système de valeurs habituelles. Jé me suis fixé au départ une structure très arbitraire : deux parties comprenant chacune cinq tableaux. La façon traditionnelle de débiter un roman impose de faire connaître au début les coordonnées nécessaires à la compréhension, ce que je ne voulais pas faire. C'est pourquoi, je me suis inspiré du théâtre et j'ai très tôt introduit deux "actants" en position de conflit : Dorine et sa brue, Régina. Le mouvement imprimé au tout est celui du refus; Dorine profite du fait qu'il y avait une substance indésirable dans son assiette pour manifester son mécontentement. Elle craint qu'on veuille se débarrasser d'elle. Viennent ensuite se greffer au tableau les autres membres de la famille; le cadre se précise. A la fin du premier tableau, il est question d'un magasin de meubles usagés. Dans un second tableau, l'intrigue se trouve toujours cachée; il faut attendre au troisième pour que se termine l'exposition.

C'est en fait à la première manifestation directe du "je" narrateur que les premiers jalons du récit (comprendre ici le récit comme intrigue), sont posés. Auparavant le narrateur s'ef-

façait dans le texte. Il se manifeste ainsi en apportant le dernier élément qui permet de connaître les bases du roman. Ses premières paroles sont "J'imagine"; dès ce moment, on fait remarquer qu'il s'agit d'événements imaginés. A ce point du récit on sait que :

1. Les principaux personnages du roman gravitent autour de deux familles, les Martel et celle de l'enfant.
2. L'enfant assure la narration.
3. Il écrit un roman pour se désennuyer.
4. Il est en conflit avec son père.

Soul le caractère transexuel de l'enfant demeure caché jusqu'à la deuxième partie, de manière à ne pas créer une attente à ce sujet et à imposer la satisfaction de cette quête. Si ce roman ne devait pas être centré sur l'intrigue mais plutôt sur les manifestations de l'écriture elle-même, il fallait procéder de cette façon, c'est-à-dire énoncer succinctement ces éléments et ne pas leur apporter trop d'insistance. C'est pourquoi, une bonne part des renseignements qui touchent l'enfant sont fournis en quelques lignes seulement; le "J'imagine" l'annonce et quelques phrases l'expliquent :

Depuis le début de l'été que la platitude me ronge les os. Je suis tanné. A ce train là, je vais attraper une maladie avant longtemps. C'est pour cette raison que j'ai décidé d'écrire un roman. Pour combattre la platitude. avec un crayon.

Papa sort du restaurant avec son papa à lui : mon grand-papa à moi. Ils ont l'air aussi vieux l'un que l'autre. Les deux portent des habits identiques, des souliers de la même couleur. Ils me croisent. Papa sacre. Il m'haït. Moi aussi je l'haïs. (p.26)

Presque tout ce qui suit est contenu dans ce petit extrait. Le rapprochement établi entre les deux hommes, mêmes habits, mêmes souliers, devrait annoncer la similitude des rôles qu'ils auront à jouer auprès de l'enfant. J'ai donc décidé de faire mentir ce signe et de dire exactement le contraire. Les deux hommes seraient antagonistes dans la relation qu'ils entretiennent avec le garçon. L'un serait l'opposant (le père), l'autre, l'adjuvant (le grand-père).

De cette manière, j'espérais aussi éloigner l'interprétation de la transexualité comme étant la suite du rapport avec le père. En proposant ainsi deux images de père, l'une conciliante et l'autre répressive, l'enfant pourrait s'identifier à l'un ou à l'autre des modèles et Oedipe dormirait tranquille. Cette situation m'intéressait dans la mesure où le père représente la répression sociale vis-à-vis les ambitions sexuelles du fils et non dans l'alternative où le fils serait devenu ainsi suite à l'attitude du père.

L'idée de la transexualité n'apparaît que beaucoup plus loin et l'enfant ne l'aborde, lui-même, que l'espace de quelques lignes quoique de façon explicite :

Toutefois, les petites filles m'évitent. Elles se moquent de moi parce que j'essaie de leur ressembler. Je ne le cache pas non plus. Mes cheveux, mon allure, mes manières, ma démarche, ma voix : tout ça y compris ma garde-robe. J'aime me sentir dans la peau d'une fille. (p.88-89)

Même si cette dimension devait être très claire car elle sous-tend en quelque sorte le roman, elle ne devait pas occuper

trop de place. En fait, certaines intrigues secondaires tiennent une part à la rigueur aussi importante que celle de l'enfant. Elles ne sont au second plan que lorsqu'on se détache du texte pour le rationaliser; au moment de la succession des événements, leur importance est d'égale valeur.

L'histoire de l'enfant connaît toutefois une progression et une fin. Les "mon papa m'hait. Moi aussi je l'hais" reviennent, comme un leitmotiv, rappeler le drame sous-jacent. De plus en plus, l'enfant s'affirme et ne craint plus les quolibets. Si au départ, les vêtements de fille ressemblaient selon lui à un costume d'Halloween lorsqu'il les portait, il est ensuite plus à l'aise vis-à-vis d'eux : "J'ai mis une jupe rouge et noire et j'ai lavé mes cheveux. J'ai l'air d'une couventine. Avec un ruban pour retenir ma chevelure." (p.119) Il fallait ici faire sentir qu'une transition s'était opérée. On remarque donc que l'enfant ne décrit plus ses vêtements comme un déguisement. Il parle de ce qu'il porte comme une fillette aurait pu le faire. La métamorphose s'effectue. C'est à ce moment que se profile la fin du roman qui n'avait pas été déterminée avec précision. Lorsqu'un texte littéraire est assez avancé, il semble que les ficelles se nouent d'elles-mêmes, comme si les jalons qui avaient été posés depuis le début imposaient un fonctionnement au texte et suggéraient par un souci de cohésion interne un aboutissement précis. Ce fut le cas ici.

L'enfant tendait vers la transexualité, il fallait pousser cette transformation jusqu'au bout. Toutefois, le caractère réaliste de cette démarche m'intéressait peu; le danger de verser dans la caricature ou le grotesque était trop grand. L'idéal était de se dégager de la réalité sociale décrite dans le texte et d'aborder plutôt la dimension imaginaire de la question. C'est à ce moment que l'idée du transfert est apparue. Le contexte s'y prêtait, dans la mesure où je pouvais utiliser le réel comme tremplin; c'est à ce seul niveau que l'intérêt pouvait être conservé. C'est dans la mort que l'enfant pourrait satisfaire sa quête et c'est le jeu de la narration (à l'intérieur de laquelle l'enfant entre et disparaît fréquemment), qui pourrait assurer une certaine latitude. Le gamin meurt sans mourir vraiment puisque son langage, sa voix sont refondus dans celle de Marie Caïro. J'ai ainsi bien pris soin de ne pas donner de voix à celle-ci antérieurement dans le roman, afin qu'elle ne prenne vie qu'à travers le transfert de la narration. L'enfant s'étant déjà introduit à plusieurs reprises dans diverses situations qui ne le concernaient que peu ou pas du tout, on serait moins surpris de le voir s'approprier l'identité de Marie Caïro. Les deux points de vue se fusionnent pour que l'aboutissement de la quête soit rendu possible; l'enfant devient finalement la fille qu'il voulait être. Il fallait toutefois éviter en cet endroit de faire croire à une quelconque expérience surnaturelle, l'enjeu devait être plus terre à terre.

C'est donc à travers une juxtaposition de phrases que j'ai tenté de le réaliser. Je devais faire parler Marie en faisant comprendre que l'enfant parlait à travers elle. La réponse se trouvait dans le discours direct plus que dans la description. En présentant la situation "de l'intérieur", elle devait être plus facile à saisir et l'effet plus réussi. La parole, centrée sur des éléments réalistes, doit exprimer une action imaginaire, c'est-à-dire le changement d'identité. Les mots qu'on pourrait tour à tour attribuer au garçon et à la mariée sont ainsi mêlés :

Soudain, l'une des roues s'enfonce dans ma nuque. Durant une seconde, je sens le vide autour de moi puis rien. Une tête d'enfant détachée d'un corps. Ma robe de mariée est tachée de sang. Je n'ai jamais aimé les noces. Quelle façon j'ai eu de mourir en pleine après-midi et devant autant de gens! (p. 143)

C'est un seul mot qui introduit d'abord l'idée du transfert, l'adjectif possessif "ma" pour parler de la robe de mariée. Ainsi le narrateur s'accapare l'identité de Marie. Si tout au long du roman, d'autres voix lui ont succédé, ici il est seul et tout puissant, il prend l'identité qu'il désire. Par la suite, l'effet est renforcé par le rappel des conflits qui le touchent :

Papa m'a dit : "Marie ton frère est mort. On va l'mettre dans l'fond du chariot pis après la noce on va l'enterrer." Papa m'haït. Moi aussi je l'haïs. (p.143)

Il est maintenant clair que l'identité de Marie a été usurpée par l'enfant qui fait à ce moment peu de cas de celle qu'il avait auparavant. Le garçon n'est plus important puisque sa



quête a été réalisée; il est devenue la fille qu'il souhaitait être. Seul le conflit avec le père demeure puisqu'il n'a subi aucune modification tout au long du récit. L'envers de la quête reste maintenant à être obtenu, le roman se termine sur une ouverture: celle de l'enfant qui imaginerait le roman qui lui permettrait de s'en libérer.

D'une certaine manière, le roman démontre donc sa propre thèse: Le réalisme est trop rigide, la quête trouve sa réalisation dans l'imaginaire, dans le jeu des apparences et des non-réalités; c'est la seule issue, c'est à ce niveau que la littérature pourra survivre plutôt que de reprendre inlassablement des formes déjà existantes. La vie se situe du côté de l'innovation et de l'impossible.

Mais ne parler que de cet aspect du récit serait manquer à l'essentiel de celui-ci. Le projet initial de "roman parlé" se concrétise en effet à travers maintes autres voix que celle de l'enfant. Les histoires sont multiples et les intrigues diverses. Le ton se veut anecdotique de manière à désamorcer le caractère linéaire du roman traditionnel. Les "rôles" secondaires accèdent donc plusieurs fois au premier plan.

C'est par exemple le cas du couple Carole / Marcel qui est illustré dans les chapitres deux et cinq de la première partie et qui surpasse pendant un bon moment l'intrigue principale qui n'est pas encore formulée. J'ai ainsi étendu ce cas à plusieurs ramifications : récit de la rupture du couple, le désarroi de

Marcel et la description du nouveau couple, l'attrait de Mimi la chatte pour Riki, et finalement le cas de Marcel qui finit par adopter le point de vue de Carole et lorgner du côté des muscles de Riki. Toute cette histoire prend finalement une assez grande importance et monopolise un long moment l'espace textuel.

Le même phénomène se produit au quatrième tableau de la première partie où, peu après la brève apparition du gamin, Charly Boudro se manifeste à travers un long monologue d'une quinzaine de pages. J'ai dégagé cette partie du reste du texte et isolé ce personnage pour le lancer dans une longue tirade où les images sont mises en relief. Il s'agit d'une rupture dans l'ordre narratif et ces longues élucubrations sur la vie du théâtre permettent en même temps de faire ressortir la dimension du jeu de l'écriture. Afin de rendre cette démarche plus explicite, Charly Boudro tourne en dérision ceux qui font du réalisme une nécessité :

Quand l'rideau s'rouvrait pis qu'on saluait, la p'tite vieille pis moé, le monde était deboute pis y gueulait. Dé gros gueulements qu'on aurait sorti de cavernes pour amener en ville, pour amener au théâtre. On aurait dit que l'monde acceptait pas qu'la p'tite vieille était pas morte pour le vrai. On aurait dit que l'monde aurait voulu que toute soille vrai.  
(p. 51)

Mais l'essentiel de son intervention se situe plutôt du côté du "roman parlé" qui permet de dissocier le personnage de son environnement immédiat, de le faire évoluer dans l'imaginaire, et de lui faire accaparer tout l'espace du texte. En ce



moment, il est le seul qui compte. Dady Martel n'est là que pour mieux le lancer dans ses rêves de théâtre.

C'est ainsi que tout au long du roman, divers personnages viennent se succéder, chacun se manifestant dans une arythmie délibérée. Le récit se veut fluctuant. Au besoin, il n'hésite pas à se démentir pour faire ressortir le caractère aléatoire de son contenu. C'est à ce titre qu'intervient la notion de narration mensongère. En effet, la mise à jour du fonctionnement narratif se fait plus évidente dans la deuxième partie alors qu'une première fois l'enfant affirme que sa grand-mère est morte. Viennent ensuite deux explications contradictoires des causes de sa mort. Le récit est désamorcé dès qu'il se crée, le narrateur discrédite l'instance narrative qu'il avait cautionnée auparavant : "Grand-papa est menteur, grand-maman aussi. Ils font un beau couple de menteries". (p. 86). On revient ensuite dans la même page à la grand-mère, vivante cette fois. La mort est niée. Le passé du roman n'en engage pas l'avenir, les liens de causalité sont rompus. Rien n'est vrai, rien n'est faux. Il ne subsiste que le présent du texte. Le grand-père ment, l'enfant aussi, la narration est mensongère et ne s'en cache pas. Au même titre que les gens croient les dires de la grand-mère même s'ils sont peu crédibles, les lecteurs ont foi dans la narration. Il fallait ici discréditer la dimension de "vérité" du texte; la meilleure façon de le faire était d'en accentuer la subjectivité. En faisant parler la grand-mère ainsi : "Chus

morte. Oui oui chus morte." (p.87) et en niant par la suite ces faits, la foi en la réalité du récit est ébranlée. Le fictif est réel et le réel est fictif, l'intérêt doit reposer sur le jeu de l'écriture et non sur celui des événements. C'est à ce stade que les relations entre les diverses instances de narration peuvent devenir intéressantes. On peut alors soit éliminer les liens de causalité comme je viens de le démontrer, ou encore les exagérer. Ainsi, lorsque l'enfant imagine et souhaite devenir une fille, son vœu devient une réalité à l'intérieur de la fiction. La mère craint alors que son fils puisse devenir enceinte. Les limites entre le réel et l'imaginaire sont éliminées, tout est possible et rien ne l'est à la fois.

Cette dimension permet entre autres de mettre au niveau de tous les autres personnages, ceux qui gravitent autour de la pièce de théâtre de l'enfant (deuxième partie, tableau quatre). Acteurs et rôles se confondent de manière à n'être plus distincts les uns des autres. Ce qui pourrait être une mise en abyme devient un épisode; tout a accès à la réalité du texte puisque ce dernier ne trace pas de bornes. Il s'agit ici d'une structure ouverte, dont les aires sont multiples et ne trouvent leur cohérence qu'au niveau de l'effet produit par leurs contrastes. Le récit ne parle pas d'une histoire, il parle de lui-même et la violence qu'il recèle est l'expression de celle qu'il fait au code traditionnel. C'est ce que le roi Alfred nomme :

"... notre désaveu à votre art, à votre esthétisme de bon aloi,

à votre étiquette..."(p.128). Un esthétisme nouveau s'instaure, celui d'une poésie à rebours qui imagine avec les mots avant de jouer avec les événements, qui se lance de l'avant dans l'imaginaire au lieu de demeurer au point fixe d'un réalisme impossible.

Le texte entretient à ce sujet une forme de mémoire, en ce sens que certaines images sont maintenues avec des variations qui les font ressortir davantage. Comparons à cet effet deux images séparées de nombreuses pages dans le texte :

Une chambre des plus banale mais tapissée de soleils, des centaines de soleils accrochés à des allumettes et imprimés sur du papier. Des bateaux aussi, des milliers de petits bateaux blancs noyés dans une eau de soleils et d'allumettes. (p.23)

Des inventions de voyages ballotaient dans sa tête. Des allures de bateaux grimpés sur des allumettes dans un bain de soleil. (p.34)

Si la cohésion n'est pas maintenue au niveau des événements, elle l'est au niveau de l'expression. Le même phénomène se produit lorsque Pauline remarque que "le soleil a enlevé sa brassière" et que cette image est reprise et modifiée par le gamin qui la rend monstrueuse pour exprimer son désarroi. C'est le grossissement du procédé qui fait prendre conscience des moyens utilisés pour faire ressortir une émotion, c'est-à-dire en l'exprimant à travers le décor. Comme on insiste ici sur le travail d'écriture, l'effet doit être si gros qu'il ne peut passer inaperçu. L'"anthropomorphisation" du soleil et qui plus est, à l'image d'une femme, est inhabituelle : "Avez-vous remarqué,

on dirait que le soleil porte une nouvelle brassière. C'est plus chaud..." (p. 63).

Dans cet ordre d'idée, plusieurs éléments prennent forme dans le roman. Les domaines des humains et des animaux ne sont plus clairement délimités. C'est ainsi qu'une chatte et une rate accèdent à la narration alors qu'elles sont douées de facultés tout à fait humaines et qu'elles font de longs monologues. Une telle liberté dans la forme permet d'enrichir la dimension du "roman parlé" puisque les divers rôles à jouer à tous les stades de la narration, servent à relancer continuellement le récit, à le multiplier et à le "décentraliser". Comme au théâtre, ils permettent d'intéressants rebondissements de l'action, tout en conservant un décor connu. Les notions d'action, de début et de dénouement ne sont pas niées, mais j'ai tenté, à travers ces petits récits apportés par les divers personnages, de les utiliser à titre d'outils et non de but. Les multiples voix tentent alors de faire entrevoir l'envers imaginaire d'éléments réalistes.

### Le point de vue et le temps

Dans le dernier tableau du roman, la signification du récit est directement liée à la position de celui qui l'énonce. C'est le point de vue qui est à la base de tout le système de signification du texte puisque c'est à ce niveau précis que s'établit la communication avec le lecteur. Ici l'enfant est le point central qui regroupe toutes les instances narratives, mais il ne les domine pas; les personnages s'expriment librement et ce, en dehors du point de vue de l'enfant. C'est l'utilisation du discours direct qui a permis d'obtenir cet effet. Il a toutefois fallu établir un système de signes afin de permettre de repérer facilement la personne qui parle. En fait, les divers personnages sont énoncés de façon explicite et c'est la plupart du temps un narrateur extradiégétique qui les nomme et les fait parler sans intervenir.

Lorsqu'il s'agit de l'enfant, la question est beaucoup plus complexe puisque différents niveaux de discours s'imbriquent les uns dans les autres. En fait j'ai dû délimiter ce qui est abordé sur un ton neutre (narrateur extradiégétique) et la partie du roman dans le roman, plus précisément celle où le "je" enfant s'exprime directement et annonce sa participation. Le jeune garçon écrit Les noces de Marie Caïro à mesure qu'il en vit les événements, qu'il les observe ou les invente. Les points de vue multiples surgissent alors que l'enfant s'efface par moment de la narration. C'est le résultat de la démarche

d'écriture que j'ai expliquée précédemment. Pour que le "roman parlé" soit compris du lecteur, j'ai dû établir un pacte narratif avec des termes fixes. C'est à partir du temps des verbes et de la présence manifeste du "je" enfant que l'ensemble assure sa propre cohérence. Le récit se veut la concrétisation du désir de l'enfant d'écrire un roman. Lorsqu'il écrit et n'intervient pas directement dans le récit, la narration est assurée au passé. Il demeure à ce moment dans une position extradiégétique, ce qui rapproche cette partie du texte du roman traditionnel. Lorsqu'il s'agit d'expliquer la technique du "roman parlé", le narrateur disparaît simplement pour faire place aux personnages qui s'expriment au présent. La question se complique au moment où entre en jeu la notion de roman dans le roman et de mise en relief du processus de la création littéraire. Pour délimiter ces deux niveaux de narration, j'ai donc choisi d'opérer une transition temporelle : le "je" enfant s'exprime au présent. Pour que l'effet soit plus perceptible, le passage se fait sans transition. Dès la première fois où ce procédé est mis en application, j'ai pris soin de le faire ressortir clairement. Cela survient lors d'une description de Gérard (au passé) :

Gérard mangeait.(...) Il récupérait une tranche de son passé, se berçait de complaisance à l'évoquer dans sa mémoire. Il revoyait des scènes, des paysages, des décors lumineux où il aimait glisser, se laisser aller, se repaître. J'imagine : la ruelle parsemée de débris, les murs colorés... (p.25)

Cette première manifestation du narrateur homodiégétique

établit un code qui est respecté par la suite dans tout le récit. Lorsque le "je" se manifeste, le temps de la narration passe au présent. Cette technique permet d'actualiser la démarche d'écriture comme si elle s'effectuait sous les yeux du lecteur. Le narrateur invente et il le rappelle à celui qui lit. Ainsi, ce jeu sur la dimension temporelle permet de suivre le gamin alors qu'il invente le passé de Gérard. Paradoxalement, le présent de celui-ci est évoqué au passé et son passé au présent, ce qui permet de faire remarquer le caractère aléatoire de ces coordonnées.

En fait, le passé correspond aux parties du récit qui sont structurées de façon plus conventionnelles. Les envolées imaginaires par contre, s'effectuent au présent. Suite à ce débordement de la fiction surtout exprimé au présent, les données transmises dans cette dimension temporelle sont constamment remises en question. Par le présent, le roman expose sa structure et le caractère incertain de son contenu : "Grand-papa fait semblant d'avoir peur. Peut-être aussi a-t-il peur pour vrai" (p. 88). Le narrateur a perdu son omniscience; il n'est plus tout puissant. Il n'impose pas une réalité, mais admet n'en présenter qu'une version. Cette attitude contraste avec celle qui est représentée par l'utilisation du passé :

Gérard ricanait sans vraiment en donner l'apparence. Il mimait une assurance qu'il n'avait pas, un sens de la désinvolture qui lui allait fort mal. (p.9)

On remarque ici à quel point le narrateur connaît tout

de ses personnages, tant de l'intérieur que de l'extérieur. Lorsque l'enfant s'exprime au présent, il désamorce ce système de représentation en le contredisant ou en le discréditant. Ce démembrement de la narration traditionnelle est déjà d'ailleurs anticipé par la formulation des images. Dans certains tableaux, j'ai utilisé le mode traditionnel du récit pour tenter d'en mettre le fonctionnement en évidence en transformant certaines de ses composantes internes. Dans la narration traditionnelle, les comparaisons et les autres figures de style tentent de faciliter la compréhension du lecteur. Pour contrecarrer cet effet, j'ai quelque peu modifié le système de la représentation en libérant le jeu des associations d'idées. L'effet obtenu par contraste avec la narration traditionnelle, en fait entrevoir les limites :

Dorine, la grassouillette, la bonnefemme à boutons, la croqueuse de bonbons, avait perdu son chrome, ses dents, son allure d'héroïne (...) dans un vieillissement un peu démodé et arthritique. (p.4-5)

En faisant surgir des connotations nouvelles, je pouvais attirer l'attention sur elles et mettre à jour le système de la représentation qui joue si souvent sur des lieux communs qu'il les fait prendre pour des images de la réalité. Les figures, qui cherchent ici à étonner, contrecarrent cet effet d'habitude qui anéantit la dimension poétique des mots au profit de référents pseudo-réalistes. Le roman est avant tout une affaire de mots, c'était là ce qu'il fallait garder en mémoire.

Ce constant va-et-vient entre le présent et le passé au



cours du récit constitue en lui seul tout un réseau de signification. Chacune des transitions mène à un nouvel ordre du roman car elle déplace le foyer de narration et le met en évidence au même moment. Le point de vue devient ainsi non seulement un élément de la structure mais aussi une signification en soi.

Le récit, dans son ensemble, tient de cette technique son caractère sinueux, le mouvement constant entre le présent et le passé permettant de voir évoluer de nombreux personnages à travers des situations variées. Les liens entre les divers éléments sont parfois ténus, mais ils permettent tout de même de suivre le récit entre les passages de la narration à la description. La totalité apparaît comme un vaste espace temporel, le présent narratif se soudant à la description au passé pour la compléter et ne laissant place qu'à une forme de présent unifié qui est celui de l'écriture. Le seul temps véritable devient ainsi celui du roman qui s'écrit.

C'est en fait à cette dimension que se réfèrent les autres temps qui sont employés dans le texte. Ainsi, alors que Gérard Martel rêve de faire un voyage à Ottawa, le récit se déroule au conditionnel :

En apercevant le Château Laurier, Dorine aurait eu le souffle coupé. Elle aurait à nouveau chanté le O Canada. (...) Il aurait eu le goût de louer deux chambres. Une pour lui et sa femme, l'autre pour le reste de la tribu. (p. 37)

La description des menus événements du voyage est indépen-

dante du temps et du mode employé; l'essentiel se situe dans la façon de décrire les faits, qu'ils soient présents, passés ou futurs, virtuels ou non.

### L'espace

Au même titre que le temps, l'espace se trouve directement lié à la notion de point de vue. Comme l'accent est mis sur le "roman parlé", les lieux sont multipliés par les récits des personnages. Plus que de simples cadres de l'action, ils recèlent en eux un dynamisme propre qui se manifeste très clairement en plusieurs endroits. En fait, la notion d'espace se concrétise à travers deux pôles distincts : le concret et le rêve. Le premier marque des pauses dans le roman. Le récit s'immobilise, le temps de faire voir des objets, maisons, rues, autant d'éléments appartenant traditionnellement à la description. Les détails sont nombreux et permettent de faire naître un monde concret, saisissable et surtout de camper les personnages. Généralement, la naissance de ceux-ci est étroitement liée à l'endroit qu'ils occupent. L'espace contamine la personne qui s'y trouve. J'ai utilisé cette perspective d'une manière à l'accentuer et ce sont les lieux qui donnent le ton aux personnages avant même qu'ils aient accès à la parole. C'est l'entourage dans lequel ils vivent qui les fait ce qu'ils sont. C'est d'ailleurs une telle perception de l'influence du milieu sur l'individu qui fait s'exprimer Carole ainsi : "Té cheap Marcel, comme

le poulet pressé que tu manges le matin en te levant." (p.19)  
Plus qu'un signe, l'espace est déterminant. C'est à partir de lui que les personnages prennent forme.

On remarque d'ailleurs à ce sujet que chacun d'eux se trouve lié à un endroit précis : pour Dady Martel, il s'agit de se dissimuler sous la table ou la galerie; pour Dorine, ce sont les meubles usagés auxquels elle finit par ressembler; le personnage de Marcel prend surtout vie auprès et à partir de sa fenêtre; le père a son fauteuil; le fils de Franco, son garde-robe; les Chinois, le placard; la reine, sa salle de bain et ainsi de suite. Qu'il s'agisse d'ironiser, d'admirer ou de dénigrer, chaque fois l'espace joue un rôle important; il détermine ce qui suivra, le conditionne et fait du personnage ce qu'il est. Comme le dit Charly Boudro :

J'ai travaillé longtemps dans une domp. A entasser dans un trou le déchets de autres. A empiler le sacs verts le uns par-dessus le autres pour en faire de montagnes. A sentir le odeurs du matin au soir, à s'mettre le mains dans pourriture toute la journée, on devient comme une saleté à longue. Oui oui, une saleté vivante qui mange, qui dort, qui vit. (p.45)

Dans cette optique, l'espace joue un rôle important dans la structure générale du récit. Il trace en quelque sorte la voie sur laquelle le discours direct s'engage ensuite et permet de l'introduire. Prise isolément, chacune des descriptions de l'espace ne recèle rien de particulier en dehors du style des images qui tend souvent vers l'absurde. C'est lorsqu'on s'arrête à considérer le tout que cela devient plus important. En

fait, tout le roman se trouve basé sur une dialectique, l'espace concret dont on vient de parler s'opposant à l'espace rêvé, sur laquelle se fonde toute l'économie du roman.

Si on s'arrête à étudier le cas de chacun des personnages, on observe en effet qu'ils sont construits à partir d'un lieu initial et que toutes leurs paroles tendent à exprimer leur désir d'appartenir à un autre lieu. Ils ont une quête commune : accéder à cet espace rêvé. Dans chacun des cas, cela se manifeste de façon différente; Pauline rêve d'aller à Ottawa, Charly Boudro d'habiter une pomme, Franco Démarto d'avoir une nouvelle galerie, Rénald d'aller à la guerre, et le grand-père au paradis. On remarque que ce changement d'espace, dans l'éventualité où il pourrait se produire, correspondrait à un changement d'identité. C'est ce que le monologue de Régina par exemple, démontre :

Imagine Sophie, une fois partir en vacances. Rien qu'une fois! Comme dé touristes. Se faire accroire qu'on est une autre sorte de monde, avec toute c'qu'y va avec, toutes les étiquettes pis tout l'flafla. (...) Moé j'cré que ce sera au bord de l'eau que j'me sentirais le plusse touriste. (p. 22-23)

Le changement d'espace leur permettrait d'accéder à une sorte d'état second, d'échapper aux limites, d'oublier et de transcender leur lieu d'origine et ses déterminismes. Mais ils ne le peuvent pas. Ils sont au départ beaucoup trop dépendants de leur milieu pour exister en dehors de celui-ci. Dans l'univers du roman, Régina n'existe à peu près pas en dehors de son espace et de son rêve, car c'est ce qui la fait ce qu'elle

est et lui permet d'accéder à la réalité romanesque. Un phénomène similaire se produit lors du retour en arrière de l'enfant-narrateur au moment où il imagine Gérard adolescent. Comme ce dernier le terrorise, l'enfant se met à penser au Congo, ce qui suffit pour l'y amener. Comme il est maître de la narration, il pourrait concrétiser ce rêve, mais il ne le fait qu'un moment; l'espace concret l'emporte sur le reste, il y est prisonnier :

Je suis bien dans le nid. Je n'ai qu'à attendre qu'ils se dispersent. Ils vont finir par se tanner. Au Congo, les vandales se lassent vite. Et moi dans mon arbre, j'ai tout mon temps. Je suis sauvé pour cette fois, ou plutôt non. Le Congo est seulement dans ma tête et Gérard me fixe de son oeil querelleur. (p.31)

Plus qu'avec tous les personnages, j'ai accentué cet effet avec l'enfant. Chez ce dernier, la quête d'espace se manifeste à tous les niveaux de la narration. Dans les diverses péripéties d'abord, ce dernier est constamment bousculé; on le chasse, on le bat uniquement pour s'être trouvé quelque part, sur la route d'un autre. Sitôt que le père entre en scène, son espace se trouve violé, la peur le saisit, il doit fuir ou disparaître. Lui aussi donc, se trouve en quête d'espace. D'abord un espace physique où évoluer sans crainte de se voir brutaliser et ensuite un espace imaginaire, celui du roman. Il ne possède pas non plus celui-ci puisqu'il n'en maîtrise pas tous les éléments, il doit constamment être à la recherche de gens pour y jouer. Il existe dans la mesure où l'espace est déjà occupé par d'autres personnages.

On remarque d'ailleurs que l'enfant n'écrit pas pour étendre l'espace occupé par sa personne. Au contraire cherche-t-il à s'approprier celui des autres. Il imagine, il vole leur identité; il demande aux autres de remplir ce grand espace imaginaire qu'il ne peut lui-même maîtriser.

De tous les personnages, aucun ne réussit cette entreprise impossible, aucun ne peut avoir l'espace qui ne fait pas partie de son personnage. Tout le roman est à la limite une longue guerre à ce sujet. Les Chinois envahissants sont enfermés dans un placard, les enfants dans les garde-robes, ils sont prisonniers d'un lieu qui les limite. Les vieillards et les enfants sont particulièrement touchés par cet état de fait. Une scène du dernier tableau en témoigne :

Une vieille est empêtrée dans une flaque de bouette. Elle est assise par terre, au milieu de la route, et pleure. (...) Le chauffeur stoppe près d'elle et lui crie par la vitre :

— Quessé vous faites-là, colis? A votre âge, on devrait vous enterrer. Otez-vous dans l'chemin, çé défendu. Cé pour lé grosses autobus, lé chars pis lé chevaux. (p.136)

Trop vieille, elle perd la lutte, son espace lui a été ravi, elle n'en a plus, même la rue lui est défendue. Ici, j'ai voulu accentuer cet effet, en gardant ce personnage anonyme. Plus d'espace, plus d'identité; elle n'accède que partiellement à la réalité romanesque.

La notion d'espace concourt donc avec les autres éléments à la base du roman à souder tous les personnages dans une pers-

pective commune. S'ils évoluent indépendamment au niveau du récit, il n'en demeure pas moins qu'au niveau structural, le tout et les parties coïncident.

### Conclusion

Ainsi prisonniers des lieux, libérés d'un narrateur trop astreignant et étendus sur l'axe temporel tant dans le présent que dans le passé ou le futur, ainsi construits, les personnages de ce roman tendent tous vers un même but : la parole. Si l'espace sert d'ossature, c'est la parole qui les fait prendre chair et les rend vivants. Dans l'économie du roman, les personnages parlent beaucoup plus qu'ils ne se meuvent, ils expriment leurs rêves, leur passé et se projettent dans l'avenir. Le langage parlé permet de les faire évoluer dans ce monde situé aux confins du réalisme et aux abords de l'absurde.

C'est ainsi que j'ai construit le personnage de l'enfant-narrateur au même titre que tous les autres. Je ne voulais cependant pas terminer le roman sur une ouverture ou tout à fait l'inverse. C'est pourquoi l'enfant a été aussi investi d'une quête relative à la dimension spatiale. Comme on l'a vu, celui-ci ne possède pas non plus un lieu qui lui soit attribué en propre. Il n'est ni question de maison, ni de chambre ou de cour pour jouer. Comme pour les autres, c'est le rêve qui lui permet essentiellement d'évoluer dans ce monde trop étroit.

Au départ, on pourrait croire que son roman serait une réponse; au contraire, cela ne fait que perpétuer le rêve. S'il s'accapare les rêves des autres, il n'est pas non plus satisfait car cela ne correspond pas entièrement à sa quête. Rappelons que l'espace qu'il convoite est d'un tout autre ordre : il veut devenir une fille. C'est ce lieu qu'il voudrait avant tout occuper. Comme le milieu que j'avais créé autour de lui était beaucoup trop étouffant et par trop "réaliste" pour lui permettre de réaliser son voeu, c'est par une projection dans l'absurde que j'ai décidé de le faire. Comme l'on poursuit sporadiquement avec l'enfant cette quête impossible, tout le roman devait tendre d'une façon "inconsciente", c'est-à-dire discrète vers l'espace par excellence, l'espace encore inconnu des Noces de Marie Caïro. Je m'explique. Ces noces constituent l'espace "rêvé" vers lequel converge tout le roman. Sans qu'il existe d'intrigue serrée et captivante, le roman va tout de même vers son aboutissement. Les personnages prisonniers parlent pour se libérer de quelque chose; le "roman parlé" tend à se dégager d'une autre forme de roman. Pour mener à bien cette entreprise, je devais nécessairement diriger le tout dans un espace précis; la fin se devait d'être aphorique, du moins à un second niveau de compréhension. C'est pourquoi l'enfant accède finalement à cet espace rêvé que constitue l'identité d'une fille. La mort lui permet de s'intégrer à l'espace de sa soeur et de réaliser par conséquent son voeu. Ce lieu, es-



pace de la libération, ce sont les noces de Marie Caïro qui le lui procurent. Ce sont les paroles multipliées qui ont jalonné tant et si bien le récit en donnant chaque fois plus avant dans l'absurde qui ont annoncé sa libération.

Pour l'enfant, c'est un affranchissement, c'est une prise de pouvoir, c'est une nouvelle dimension qui s'ouvre devant lui. Il n'a pas tout réglé, le drame du père demeure extrêmement présent mais il a conquis auprès de lui un espace précis: il est devenu une fille.

Pour le roman lui-même, la fin marque une ouverture, une brèche dans le réalisme et qui s'ouvre sur l'absurde. C'est le récit qui laisse plus de place à la parole et au discours tel qu'il se conçoit au théâtre. Le projet de "roman parlé" s'est concrétisé, sa dimension plus réaliste a permis de camper les personnages dans leur milieu et sa dimension absurde a permis de repousser les limites de la représentation, de donner de nouvelles connotations à certains signes. Avant tout, je crois cependant que le "roman parlé" cherche à regrouper deux tendances essentielles de la littérature contemporaine : le réalisme pour l'expression de l'angoisse, et l'imaginaire pour le besoin de merveilleux.

Les noces de Marie Caïro

PREMIERE PARTIE

# I

Elle s'était appuyée contre la fenêtre et regardait les restes du souper. La vaisselle sale reposait sur la nappe souillée de diverses substances inagréables à l'oeil. Un gros ver rougeâtre se trainait dans l'assiette que la mère avait repoussée avec dédain. Il était là, sans appétit, un peu par accident, loin de son habitat. Il frétillait surtout de la queue, sans dire un mot, tout en fixant une boulette jaune qui avait été délaissée et que personne n'avait voulu manger. Il semblait docile, peu susceptible au regard qui le toisait. Il aurait été si facile de l'écrapoutir entre le pouce et l'index, ou mieux, de lui disloquer la tête du tronc. Regina avait la volonté pour s'exécuter, mais son corps demeurait cloué à la fenêtre.

Quelques rayons de soleil se miraient sur le verre d'un récipient quelconque et en rejetaient les reflets sur les saletés répandues ici et là en désordre inoffensif. La mère se berçait dans un coin et grommelait on ne sait quoi. Elle mastiquait un bout de réglisse qu'elle avait retiré de son corsage. Elle était mécontente, aigrie de la présence du ver dans sa nourriture. Sa fille ne comprenait pas, ne voulait pas lui don-

ner raison sur le dégoût qui lui avait sauté au visage. Elle revoyait la scène ou plutôt elle revoyait l'annélide coincé entre le boudin et le pain de mie à la moutarde. Le rejet ne fut pas instantané. Pour cela, il aurait fallu la prévenir. Elle s'était fait berner. Elle avait cru innocemment que ce cylindre d'un rouge crustacé se mangeait au même titre que les trois ou quatre patates empilées près de l'unique saucisse en coiffe. Elle n'avait aucune raison de douter et de se méfier. Ce fut uniquement lorsqu'elle piqua le ver de sa fourchette et qu'elle le vit remuer en le portant à sa bouche que se produisit un raidissement de la lèvre inférieure. Des rires éclatèrent autour d'elle. De gros rires iguanes, secs et tapageurs. Elle avait repoussé son assiette avec répugnance, s'était levée de table et était allée se nicher à l'endroit où elle se trouvait présentement. Dans le coin. A sa place habituelle. Assise sur sa chaise à quatre barreaux. Elle, la vieille Dorine, ridiculisée.

Régina défiait la mère du regard. Elle la dévisageait froidement : les doigts resserrés sur la cuisse. La vieille s'était plongée dans la noirceur de son visage et bongonnait par petites secousses ininterrompues. Elle hochait la tête, plissait les paupières, remuait les lèvres. Un râle casanier et siffleur grondait, sans toutefois altérer la respiration qui se faisait de plus en plus rauque. — Dorine, la grassouillette, la bonne-femme à boutons, la croqueuse de bonbons, avait perdu son chrome,

ses dents, son allure d'héroïne. Sa peau s'était délavée avec l'âge; ses mains avaient échoué dans la monotonie de la grisaille, dans un vieillissement un peu démodé et arthritique. Son teint avait déjà emprunté la couleur de la poussière et une légère croûte érugineuse adhérait à son épiderme mais sans masquer ses traits. Elle était belle. D'une beauté qui se remarque et qui se distingue d'elle-même. Les yeux clairs, beaucoup trop clairs, les joues fendillées en coulisses, les oreilles ratatinées, le menton triple, la gorge ravalée. Elle avait on ne sait quoi dans le regard qui lui donnait un air de tête. De tête à aimer, à cajoler, à examiner.

Des bruits de pas retentirent dans l'escalier. Dady claquait les talons afin de donner plus de poids à sa descente. Il tenait un camion dans ses mains et sifflotait un air gamin. Il se présenta dans la cuisine, ignora les deux occupantes et alla placer sa bouche sous le robinet. Il éteignit sa soif et se débarrassa des gouttelettes d'un mouvement de l'avant-bras. Il était petit, plutôt verdâtre, les cheveux rouges, le nez retroussé à la cambodgienne, le ventre mou et déjà arrondi. Des taches de rousseur maquillaient son visage qui avait tout de la bande dessinée. Il déposa son camion sur le plancher et le poussa du pied. Le jouet roula et Dady le suivit. Il se pencha et se blottit sous la table : dos recourbé et jambes emmêlées dans les pattes de chaises. Des sons gutturaux s'entendirent et des broum broum marquèrent la cadence et le va-et-vient

du camion.

La présence de Dady sembla réveiller la mère de son silence. Elle secouait les bras, se redressait, se donnait plus d'aplomb. A la voir, grouiller ainsi, Régina pressentit une explication. Elle fit un pas de côté de sorte à avoir la vieille bien en face d'elle. Elle arquait les épaules et se montra plus narquoise. Visiblement, Dorine ne pouvait étouffer les mots qui lui alourdissaient les lèvres. Soudain, elle éclata :

—— Pourquoi çé comme ça? Ben tannée moé. J'me sens toute molle là Régina. J'ai comme d'la misère à avaler ma salive. Chus jammée par en d'dans. Jamais on m'a mis d'la cochonnerie dans mon assiette. Non çé pas drôle. J'ris pas moé. J'aurais pu mourir manger ça. Avec un ver dans l'ventre, quessé j'serais devenue? Personne le sé, han çé ça? Mais j'aurais pu être malade pis crever. Là ça aurait été moins drôle. Moé morte, quessé que l'magasin serait devenu? La banqueroute, çé ça qui serait arrivé! Oui oui Régina... la banqueroute! Quand j'y pense, le coeur a envie de m'sauter à gorge. La vie, Régina, çé pas de faire manger dé bébittes aux autres.

Dorine renifla, s'épongea le front à l'aide d'un linge et reprit son monologue.

—— Cé comme si on avait voulu m'empoisonner. Comme si on avait voulu ma mort. Chus tu si vieille qu'y faut qu'on s'débarrasse de moé? Han, çé tu ça Régina? Dis? Tu réponds pas?

Toujours pas d'réponse. Pourquoi cé comme ça? Ben tannée moé.

Dady se montra le nez et interrogea la mémère du regard. Il était là, recourbé, plutôt verdâtre, les doigts sales et gommeux, la chemise déboutonnée.

—— Toé Dady tu m'comprends. Tu sé que j'file pas, ajouta Dorine. Dis-moé que tu veux pas que j'meure. Dis qu'tù m'aimes, han Dady?

Dady esquissa un sourire niaiseux pour toute réponse. Il ne bougeait pas et pourtant il donnait l'impression d'être en action. Régina l'interpella :

—— Dady, la vaisselle pis ça presse!

Il se leva d'un coup rompu et obéit. Il ramassa les assiettes, ustensiles, tasses, soucoupes et alla les porter dans l'évier. Insatisfaite, Dorine grommelait. Elle avait repris son bout de réglisse et le mâchonnait.

La grosse Mimi apparut dans l'embrasure de la porte. Elle s'étira le cou et renifla pour ensuite se lécher les moustaches. Elle appréciait les exhalaisons, d'autant plus qu'elle n'avait pas encore mangé de la journée. Elle s'étira les pattes de devant, bailla à l'africaine puis se rendit aussitôt se frôler sur les jambes de la mémère tout en poussant de légers miaulements attractifs. Son poil était d'un brun jaune luisant et laissait paraître des reflets roux. La vieille prit l'animal dans ses mains et le déposa sur ses seins. Elle lè flatta, lui prodigua quelques attouchements particuliers et le bécota ici et là af-



fectueusement. Dady avait ramassé les restes du souper et les avait délayés de manière à faire un pâté. La chatte suivait d'un oeil tendre la préparation de son repas et n'attendait qu'un cri ou du moins un appel pour s'introduire la langue et le museau dans la nourriture. Le ver avait été déposé sur le pâté et semblait peu enthousiasmé d'être mis à nouveau sur le menu. Soudain, entre deux raclements, Dady fit comprendre à Mimi d'approcher. Dorine sursauta :

—— Va t'en pas Mimi! Reste un peu avec moé. Reviens Mimi. Laisse-moé pas tu seule. J'ai encore dé grosses flatte-ries pour toé. Approche. Pour moé. Miiimi! Miiimi!

La chatte mangeait et ne s'occupait guère des demandes de la mémère. Elle avalait gloutonnement, délaissant les morceaux sans saveur et sans intérêt. Dorine dut se lever et arracher l'animal de son assiette.

—— Miiimi! Te souviens-tu la fois qu'mémé t'avait préparé du ragoût avec dé grosses boulettes grises. On l'avait mangé toué deux. C'était bon, han Mimi? Mémé a l'aime sa p'tite Mimi d'amour. Pouvoir te dire comme on peut être ben ensemble. Toé sur mé genoux pis moé dans ta fourrure. Regarde comme j'te flatte ben. Cé doux, han Mimi? Tantôt on va aller dans l'magasin pis on va s'bercer. Din coup que quelqu'un entrerait, que quelqu'un achèterait quèque chose. On sé jamais, Mimi. Ca peut arriver. L'argent qé bon ça! Cé comme un trésor dans main. On peut toucher ça longtemps pis ça s'use pas. Avec de l'argent,

on pourrait faire ben dé affaires ensemble. Aller dans d'autres magasins. Tu veux-tu? Dis, Mimi, que tu veux aller dans lé magasins avec moé?

La chatte ronronnait et lorgnait d'un oeil de goinfre le reste de son pâté. Dans la cour, Gérard retirait des meubles et des objets hétéroclites de son camion. Des chaises, des chaises, des chaises. Une montagne de chaises cassées, déprimées, décargoulées. Quelques armoires, bahuts, tables, chiffonniers, coffres, bibliothèques: monticules déboulonnés, dépréciables; articles de collection, rarissimes. Lampes sur pied, bouteilles en grès, pots de chambre, vêtements, outils, prirent place aux côtés d'un tas de rebuts jouxtant les poubelles. Gérard ricanait sans vraiment en donner l'apparence. Il mimait une assurance qu'il n'avait pas, un sens de la désinvolture qui lui allait fort mal. Mine de rien, histoire de s'amuser à ses dépends, il entra dans la boîte de sa camionnette et klaxonna. Un long coup d'abord puis une série de coups brefs en cascade. Il tambourina un moment sur le volant, siffla trois ou quatre mesures d'un air paysan pour ensuite se vautrer dans le plaisir de se voir ainsi.

Dady avait abandonné son torchon à vaisselle et s'était dirigé vers la galerie. Il était là, sur une patte, le visage plutôt verdâtre, examinant. Il descendit les marches et se plaça contre un pieu qu'on avait enfoncé en partie sous terre sans aucune raison, pour le seul motif de posséder un morceau de

bois à cet endroit et non ailleurs. Régina avait passé sa tête par la fenêtre de la cuisine et cherchait à comprendre le pourquoi de l'agitation de son mari. Les alentours n'avaient pas changé, aucune menace nucléaire à l'horizon; ni plus ni moins que l'ordre routinier des choses figées. Gérard mit pied à terre et interpella son garçon. Dady, du haut de ses onze ans, chercha les yeux de son père.

—— Regarde Dady, tu voué-tu ça Dady?, dit Gérard d'un souffle sec. Voué-tu l'butin à ton père? Dé chaises, dé armoires, d'la brasse, du ross, dé tables à trois, quatre, six pis huit pattes! Regarde comme cé beau. Là mon Dady, on va toute prendre ça pis on va l'fourrer dans l'magasin. Toute dans l'magasin!

Gérard fit une pause pour rire. Un gros rire jaune, épicé et juteux. Il replaça sa chemise dans son pantalon, se donna une contenance d'un haussement d'épaules, se passa la main dans la chevelure puis reprit d'un ton décoloré.

—— Ouais mon Dady, cé comme si c'était déjà dans l'magasin. On va s'installer pis on va attendre. Pas trop. Juste assez pour vendre. Es-tu content Dady? Dis qu'té content?

Dady se fabriqua un sourire agréable. Le nez dans le moustiquaire, Dorine regardait Mimi qui regardait l'enfant qui regardait sa mère qui regardait l'homme qui regardait son butin en toute complaisance.

Le premier étage avait tout de la sclérose en plaques. La surface non peinte avait emprunté un aspect éculé qui grimait dans des teintes d'usure et d'érosion. Plusieurs fenêtres défroissaient la façade et se disposaient les unes les autres dans un abaissement accentué de sorte que la dernière touchait presque le sol. Rien d'original, quoique l'oeil pouvait s'amuser de cette malformation architecturale. La porte, laide et étroite, avait la particularité de ne pas s'ouvrir. Aucun cadenas, aucune serrure, mais des clous en quantité en interdisaient l'emploi. Une ouverture avait quand même été pratiquée — à même la charpente et qui faisait pas moins d'une quinzaine de pieds aussi bien en longueur qu'en hauteur — et assurait l'accès à l'intérieur de la bâtisse. Pour se prévenir des courants d'air, deux portes de grange obstruaient le passage au besoin. Sinon, on les ouvrait à leur pleine grandeur pour permettre aux mouches et aux ratons, l'été, d'entrer; aux oiseaux et aux chats, l'hiver, de se faire un nid. Une enseigne de coca-cola pendait au-dessus des portes sur laquelle les mots " mégasin d'antiquités " tranchaient avec la réclame. Gérard avait tenu à la lettre " é " de mégasin, car, selon lui, son commerce ainsi affublé d'un " e " accent aigu avait quelque chose d'intime, de chaleureux, de familier. Et Gérard s'entendait fort bien pour la familiarité, la chaleur et l'intimité. Si les bardeaux étaient pourris et gondolés, les murs lambrisés, certaines parois éventrées et à moitié rafistolées, l'en-

seigne, par contre, avait fière allure et s'illuminait le soir venu d'une lueur dorée et érotique.

Le second étage n'avait aucune affinité, du moins marchande, avec le magasin. D'ailleurs, un contraste esthétique s'opérait au premier regard, ce qui éliminait toute méprise à l'intention des locataires d'endosser pareille décrépitude. Ainsi, Margo Létourno et son homme Franco Démarto avaient habilement rénové leur bout de maison. Briquetée à la moderne, recouverte de stucco autour des fenêtres, la façade du haut avait de quoi s'enorgueillir de son apparence. Des volets orangés avaient même été installés et le pignon, entièrement refait, avait des airs cossus, embourgeoisés et élitistes. Seule la galerie avait gardé son état vétuste. Margo n'avait pas cru nécessaire de lui redonner un peu de prestige et pourtant Franco tenait à la resolidifier et peut-être aussi à changer les barreaux, à poser un nouveau plancher, à peindre le tout d'une couleur pastel, de façon à jeter un peu de fraîcheur sur ce qu'il considérait être l'apanage d'une maison : la galerie. Sa galerie.

—— Oui Margo, ma galerie. Une place à moi, au frais pour me reposer, pour regarder le monde passer. Comme dans un avion, le matin, le soir, quand y fait clair, quand y fait noir, pour regarder la vie passer. De haut. Aussi haut que ma galerie. Me laisser aller ben assis en fumant, m'sentir au frais comme la tête dans l'eau, à tout voir autour de moi, partout, en bas même, c'qu'y a d'neuf, c'qu'y a d'vieux comme toi dans ton chas-

sis. Oui oui Margo, j'ai l'air d'un poisson sur ma galerie. Comme si j'étais dans un boco d'eau. Chus ben... ben d'trop à l'aise dans mé hauteurs! Pouvoir te faire comprendre qu'un coup d'peinture, quèques planches, quèques poteaux icitte et là, ça serait assez pour que ma galerie aille sé aises. A serait au frais, avec moé, dans sé nouvelles couleurs, à regarder elle aussi le monde la regarder. En chantant, Margo, sur ma galerie pour me sentir un homme, pour me laisser regarder être un homme. Le matin, le soir, n'importe quand, à mon aise, en fumant ben assis. Cé tu trop demander ça Margo?

La cour avait été envahie de meubles. Uniquement ceux que Gérard voulait faire vieillir. Un vieillissement prématuré et qui se vendait bien. Le vent et la pluie se chargeaient d'apporter au bois l'apparence vieillotte nécessaire à la vente d'antiquités. Des mobiliers de chambre et de salle à manger verdissaient au soleil comme des concombres; des friperies mûrissaient et se laissaient aller à la retraite. Des amoncellements éparpillés d'articles et de vieilleries traînaient un peu partout sans plus de conviction que celle d'étonner les passants. Ce bazar avait des allures de vidange, de fond de tiroirs, d'exposition gratuite.

Un fauteuil avait été placé à l'entrée du magasin. Un piètre fauteuil rouge et débourré qui avait perdu depuis longtemps ses charmes. Des fesses grouillaient sur le coussin et semblaient s'être habituées aux ressorts. Des fesses de vieille

femme : celles de Dorine.

Installée ainsi parmi les meubles, la mère donnait l'impression d'être antique. Elle portait un chapeau melon et fumait le cigare. En l'absence de Gérard, elle gérait le commerce et se faisait aider de la grosse Mimi. Sinon, elle s'incrustait dans le décor et ne parlait que si on lui adressait la parole. Alors là, elle se mettait à jacasser. Elle racontait sa vie, celle des autres et le plus souvent en insérant quelques mensonges dans la conversation. Elle ne s'arrêtait qu'une fois repue, fatiguée et étourdie. La langue morte et en sueurs, elle se taisait pour quelques heures. Histoire de laisser reposer son moulin et de lui laisser le temps de retrouver sa salive et son souffle.

Rénald, Benoît et Roger travaillaient dans une pièce qui se trouvait au fond du magasin. Ils trafiquaient des meubles récents en meubles rustiques et bricolaient ce qu'on leur demandait. Quand ils n'étaient pas trop ivres, tous trois maniaient les outils avec dextérité. Ils commençaient à boire le matin, d'abord à petites rasades puis au fur et à mesure que la journée avançait, ils avalaient de plus grandes quantités de vin. Ordinairement, le soir, ils roulaient comme des boules sur le plancher. Ils se saoulaient toute la semaine et s'abstenaient d'ingurgiter quoi que ce soit les week-ends. Par principe.

Parfois, les soirées pluvieuses, enneigées, grelottantes



se mouchaient à même la guenille rose qui pendait à la porte. Un fétiche que l'on gardait pour l'avoir reçu en héritage. On venait s'asseoir dans le magasin, pour parler, pour rire, pour se rencontrer, pour se voir aller vivre ensemble. On allumait toutes les lumières puis on attendait que les langues se mettent en action. On les guettait, on assistait à leur conversation. Certaines demeuraient en place et se vautreient dans les volutesés de la parole facile, parfois gauchissante, tendre et magique. Il y avait là, au cours des soirées de morne fatigue, des gens de grosseurs différentes, des visages qui se connaissaient, des corps trop flasques perdus dans la graisse épaisse. Des noeuds emmêlés dans les doigts qui se ~~touchaient~~ touchaient, dans les narines qui humaient le parfum des autres.

Charly Boudro — le bonhomme sans dents, à la bouche somnolente, à la cuisse lourde et coriace, aux membres supérieurs de velours, à la tête de polichinelle — se campait sur une chaise capitaine, écoutait le refrain de sa pipe clouée aux lèvres, le jus de son tabac framboisé lui chantonner une mélodie surie. Scapulaire à la boutonnière, il était de ceux pour qui la religion s'affiche comme une réclame de savon. Il écoutait : la voix cassée de Gérard; il écoutait : les répliques de Pauline; il écoutait : les haut-le-cœur de Carole. Il entendait chanter les langues; il entendait les sons contorsionnés de la misère humaine se palper le gras. Des voix narratives. Uniquement des voix en diéscalie.



—— Dis pas ça Gérard. Si tu savais tout c'qu'y sé passé. J'étais là, comme icitte. A sé levée, a l'a fini par se lever pis a y'a dit. Répète z'y Carole c'que tu y'as dit. Répète répète!

Carole décroisa la jambe, lissa sa jupe, prit un air de bois, soupira.

—— Y'était là devant moé avec sé grands yeux jaunes, à me regarder avec son air de chameau, lé bras ballants à attendre que j'y parle. Dans l'fond, y voulait pas l'savoir, y voulait rien savoir. Y'attendait sans savoir pourquoi. Comme un cave. Ecoule ben Marcel te dire que j't'aime pus, que thus tannée de t'voir planté devant moé avec ta grosse tête, ton gros ventre, té grands pieds.

—— Oui oui oui cé ça, entends-tu là Gérard? Marcel a pas dit un mot. La face y'a tombé. Y'é devenu tout gris, tout p'tit, tout croche. J'ai eu peur qu'y s'mette à brailler. Y sé retenu, han Carole?

—— Y voulait pas brailler, mais je l'sé qu'y en avait envie. Je l'connais mon Marcel, cé un mou. J'pensais jamais qu'y l'prendrait aussi mal. Cé ben simple, j'ai cru une minute qu'y tomberait din pommes. Y m'aime, entéka cé ça qu'y m'a toujours dit. Mais moé je l'aime pus. J'sé pas pourquoi mais cé comme ça. On s'tanne à longue d'un homme. Din fois y m'faisait pitié. Quand je l'voyais le matin avec sé gros yeux blancs et jaunes, on aurait dit qu'on y avait mis un oeuf à place

d'un oeil. Ah Marcel, si au moins t'aurais été beau. Té lette comme un boule dog. Trop petit, trop gras, trop blême! Même ta moustache était pas belle.

Charly écoutait. Tantôt d'une oreille, tantôt de l'autre. Rarement des deux. Mimi s'était couchée sur une armoire et fixait des yeux les paroles un peu molles de Carole s'envoler de sa bouche. De temps à autre, Dorine attrapait une mouche au vol et la retenait dans sa main. Elle ne relâchait l'insecte qu'après l'avoir enfumé de la boucane de son cigare, qu'après lui avoir retiré les ailes. On se regardait, les uns les autres, selon l'humeur de l'anecdote, de la dramatisation du timbre de voix. Carole s'essoufflait, sans pourtant bousculer les mots. Son visage empruntait les airs appropriés qu'on ne remarquait pas. Et pourtant, sa vie se déroulait à fleur de peau.

—— Reste pas planté d'même Marcel. Ferme ta bouche là, j'aime pas ça. Quessé tu veux que j'te dise de plusse? J't'aime pus. Cé toute. J'ai toujours eu honte de toé. Té trop niaiseux. Oui oui Marcel, niaiseux, t'as ben compris.

—— Si vous l'auriez vu, répliqua de nouveau Pauline. J'pensais qu'y était pour faire une syncope. Y'était tout raide pis y bougeait pas. On aurait dit qu'y était gelé comme une barre. Tout dur, mais en même temps sec, prêt à casser.

—— Faut que j'te l'dise Marcel. J'sé qu'cé pas ben important, mais faut qu'tu l'saches pareil. Ecoute pis bouge surtout pas. Y'a un autre homme. Si tu l'verrais, y'é assez beau,

y'é assez fin, y'é assez grand. Lui... je l'aime.

—— J'ai ben cru, dit Pauline, qu'y mourrait là. Y sé ouvert la bouche ben grande pis y'a lâché un cri. C'était pas beau à entendre. Un espèce de gros gueulement pourri! J'ai cru qu'y aurait faite autre chose. Mais non. Han Carole?

—— Y'a continué à me regarder pis on aurait dit qu'y m'aimait. Avec dé yeux comme quand y voulait m'avoir à lui, comme quand y s'préparait à m'vouloir dans son lite. Mais y'a pas dit un maudit mot.

Bady bailla. Il écoutait. Lui aussi comme les autres.

—— Dis quèque chose Marcel, dis-moé au moins c'que t'en penses?

Marcel apparut derrière un tas de meubles entassés les uns par-dessus les autres. Il écoutait. Depuis un moment déjà. Régina le vit la première. Il avançait à petits pas, la tête pesante et fatiguée. Tous se tournèrent dans sa direction. Marcel ouvrit la bouche, grande, très grande. Il était immobile, les pieds rivés, les mains en arrêt. Carole se leva, lissa de nouveau sa jupe, soupira puis dit :

—— Va t'en Marcel, va t'en! J'veux pus t'voir. J'veux pus voir ta face de cheval. Va loin, va donc!

—— J'étais là l'autre jour pis aujourd'hui chus encore là, marmonna Pauline à l'oreille de Mimi.

Les lèvres de Marcel se plissèrent puis se rejoignirent. Sans brusquerie. On sentait que la langue de Marcel désirait

parler. Du moins Charly le crut.

—— Pourquoi?, cria Marcel tout à coup.

Un silence lourdement chargé écrasa l'assistance. Margo eut un mouvement de recul; Gérard s'alluma une cigarette et guetta l'impromptu.

—— Han pourquoi Carole?, redit-il avec force.

—— Crie pas Marcel, j'veux pas t'entendre crier d'même. Tu n'as assez dit comme ça. Mets-en pas plusse. J'pourrais pas l'supporter. Essaye de m'comprendre pis pose pas d'question. Quand j'te voué, Marcel, j'déprime. Chus pus capable, comprends-tu, de vivre avec quelqu'un d'aussi cheap que toé. Té cheap Marcel, comme le poulet pressé que tu manges le matin en te levant. La vie que j'ai menée avec toé m'a toujours écoeurée. Pis dans l'fond, j'sé ben que toé aussi tu m'écoeures.

—— Dis pas ça, dis surtout pas ça!, lâcha Marcel en brandissant ses poings devant lui.

Tous examinaient Marcel avec surprise. Rénald, Benoît et Roger laissaient paraître des sourires dangereux et amochés. Ils auraient aimé se croire plus ivres et tapageurs pour se permettre les gros mots qu'ordinairement ils disaient lorsqu'une scène dramatique se déployait sous leurs yeux. La violence de Marcel ne dura que peu de temps. Il laissa choir ses mains sur ses cuisses, les ouvrit comme pour montrer l'inutilité de son agressivité.

—— Va t'en Marcel! Y'é assez tard. Laisse-moé pas t'par-

ler d'lui. Si tu savais comme y'é grand. A côté d'lui, j'ai l'air d'une autre, d'une femme que t'as jamais connue. Y'é grand pis toé té p'tit. Y'é propre pis toé tu pues. Y'é chaud pis toé té frette. Si tu m'verrais dans sé bras, tu saurais quessé j'ai toujours voulu d'un homme. Toé t'étais ma guenille avec qui j'm'essuyais. Une guenille, on finit un jour par mettre ça à poubelle.

Marcel laissa échapper un râlement. Il agonisait.

—— Va donc! Avant que j'te dise que chus amoureuse. Que t'à l'heure j'vas aller le rejoindre. Si tu comprenais Marcel, tu partirais. Comme un cave que té. Garde té yeux jaunes, j'peux pus lé voir.

Marcel recula, fit demi-tour et sortit. Il s'arrêta une première fois près de la porte. Il revoyait à l'intérieur tous les visages qui le mangeaient, tous ces gens qui l'avaient dévoré. Il fit de nouveau quelques pas puis s'écroula. Il sentait en lui une molesse, une sensation de viscosité lui gruger l'intestin. Du haut de sa galerie, Franco prenait l'air et cherchait des incidents à se mettre en tête. Il voyait le pauvre Marcel se rouler dans le sable, se tordre de douleur. Il le regardait vomir, dégurgiter la peine qui l'étouffait.

Marcel s'accroupit, les mains repliées sur les jambes. Sa tête pendait. Le vent, faible et aromatisé d'odeurs printanières, glissait sous lui. Il était seul; se sentait seul. Il éclata :

—— Pourquoi Carole me dire que chus une guenille? Cé

pas vrai. J't'aime Carole. Quessé qu'y sé passé? Oublie toute Carole, regarde chus là. J'grandis... comme une girafe. Attends un peu, j'vas aller m'laver. Partout. J'vas m'changer. Si tu veux, j'vas jeter mon vieux linge. Mé culottes de pelouse, mé chandails démaillés, mé bas troutés, mé chemises mopyy bloue pis mé souliers de coco de beurre de pinotte. J'vas m'habiller en neuf. Tu vas voir comme chus beau. J'vas aussi raser ma moustache pis j'vas m'peigner autrement. Avec un toupette si tu veux. Non non pas ça. Pas d'toupette parsque j'ai trop calé l'année passée. D'abord avec la frange su l'bord de l'oreille. Là j'vas être beau, propre, grand. Entends-tu Carole, j'vas être beau-propre-grand! J't'aime Carole.

### III

La famille Martel comptait huit membres. Des petits membres, des gros et des grands. Les portraits de famille étaient souvent réussis quoique leurs couleurs finissaient toujours à la longue par se détériorer.

Il y avait Régina, Dorine, Gérard, Dady, Rénald, Sophie, Shantal et la grosse Mimi. Dans un autre ordre, il y avait la grosse Mimi, Shantal, Sophie, Rénald, Dady, Gérard, Dorine et Régina. Tous des Martel. Une famille d'antiquaires. Ils man-

geaient à la même table et se servaient des mêmes ustensiles. Ils dormaient la nuit et existaient le jour. Ils se reconnaissaient entre eux, se parlaient entre eux, s'aimaient entre eux.

Sophie venait d'avoir sept ans. La veille. Elle était debout sur une chaise : sa mère à ses côtés, la peignant. Avec un peigne rose.

—— Regarde comme t'es belle à matin, Sophie. Maman est contente d'avoir une belle p'tite fille. Tu sés, Sophie, l'autre jour quand maman braillait, c'pas parsqu'a l'tait fâchée, c'pas parsqu'a l'avait d'la peine. Te dire comment ta maman aurait aimé ça partir. Pas ben loin juste un p'tit voyage! J'aurais tant aimé aller m'promener à Ottawa. Me semble que j'aurais été ben. Une p'tite vacance, juste pour avoir du foin. Un tour de bateau, j'ai toujours voulu faire un tour de bateau. J'serai pas ben difficile : n'importe quel bateau sur n'importe quelle rivière. Être assise dans un bateau pour regarder l'eau passer, pour me regarder avancer dans l'eau comme si c'était moé le bateau. Me prendre une fois dans ma vie pour un bateau. C'est quand même pas trop demander ça Sophie.

Sophie riait. Elle s'amusait à écouter les mots de sa mère qui pour elle, demeuraient magiques.

—— Imagine Sophie, une fois partir en vacances comme des touristes. Se faire accroire qu'on est une autre sorte de monde, avec tout c'qu'y va avec, toutes les étiquettes pis

tout l'flafla. Ca sera drôle. Pus s'sentir la même pendant trois semaines. Se faire regarder de haut, parsque lé touristes se font toujours regarder de haut. Lé touristes sont pas sensés avoir le pouce accroché après la piasse. Faque on dépense de l'argent. Moé j'pense que ce sera au bord de l'eau que j'me sentirais le plusse touriste. Ailleurs aussi tu sé ben, quand même, surtout su l'bord de l'eau. A voir lé bateaux, messemble que j'aurais l'goût de m'promener su chaque en disant à tout l'monde que chus une touriste. J'serais pas gênée. Faut surtout pas être gênée quand on est en voyage parsque cé trop triste. Y faut rire. Toujours. Le plus fort possible parsque quand on est touriste, on rit tout l'temps. Pis on parle. On parle on parle on parle comme un moulin. Sans jamais arrêter, à moins d'dormir. Pis encore. Endors-toé pas Sophie, moman t'parle. Ouvre lé yeux, moman a pas fini de parler à sa p'tite fille.

Gérard sortit de la chambre. Une chambre quelconque meublée d'un lit, de deux commodes à boudin, d'un plancher, de quatre murs et de divers accessoires décoratifs. Une chambre des plus banale mais tapissée de soleils, des centaines de soleils accrochés à des allumettes et imprimés sur du papier. Des bateaux aussi, des milliers de petits bateaux blancs noyés dans une eau de soleils et d'allumettes.

L'homme avait l'air d'une feuille chiffonnée. Au réveil, son apparence avait des allures ribaudes, mais domestiquées. Un visage de cancrelas cassé de sommeil, boursoufflé de rêves



et de fatigue. Il était vêtu d'un seul et long caleçon drable et le portait avec prestance. Il donnait l'impression d'être maître de lui-même, généreux, confiant, à l'aise dans son vêtement. Il arpentâ la cuisine et alla se mettre le nez dans le réfrigérateur. Il déplaça quelques bouteilles, fit son choix et mit la main sur quelques betteraves. Un bol de café l'attendait sur la table, de même que du gruau et trois oeufs durs. Il s'installa. Il suçait ses doigts qu'il trempait dans le bocal de miel; il mangeait des croûtes de pain qu'il trempait dans le bocal de miel; il dévorait de la graisse de rôti qu'il étendait sur ses croûtes de pain et qu'il trempait dans le bocal de miel. L'homme aimait le miel comme un animal rare. A chaque bouchée à chacun de ses repas à tout propos.

Dorine entra en appétit. Elle avait ouvert les portes du magasin, installé sa chaise, mis son chapeau melon. La journée commençait. Elle prit place au côté de son fils, se plaça tout près de lui, le regarda avec tendresse. Pour Gérard, la faim se dissipait à mesure que la nourriture quittait la table. Pour Dorine, la faim augmentait à mesure que la nourriture se perdait à tout jamais dans la bouche de son fils.

— Si tu serais fine là Régina, tu m'préparerais un p'tit ragoût aux bananes. Juste de quoi me remplir l'estomac. Avec quèques toasts. Han Régina, dé toasts comme j'lé aime avec du beurre. J'sé pas comment dire, mais à matin j'aurais l'goût de m'beurrer la bouche, partout partout. Chus d'bonne

humeur à matin. Le bonheur c'est ça, han? Sentir qu'on est encore capable de manger. Dis Gérard à ta femme que c'est ça le bonheur.

Gérard mangeait. Il avait à peine écouté les paroles de sa mère. Il suçait une betterave, la faisait rouler entre ses doigts, la mordillait légèrement. Son adolescence lui remontait à la gorge comme un grailon. Il récupérait une tranche de son passé, se berçait de complaisances à l'évoquer dans sa mémoire. Il revoyait des scènes, des paysages, des décors lumineux où il aimait glisser, se laisser aller, se repaître. J'imagine : la ruelle parsemée de débris, les murs colorés de saletés et de graffiti, les balcons encombrés d'ordures, des adolescents cachés dans des poubelles, des rats d'égout, des chats morts, des enfants dissimulés sous des galeries, des barbelés, des guenilles pendues sur les cordes à linge, des bouteilles cassées, des fenêtres grises et jaunes, des feuilles de journaux à la traîne, des bébés perdus dans leur carrosse, des nuages ballonnés, de la boucane, des arbustes maigrichines, des escaliers branlants, de la pauvreté, du bruit, de la misère, des cris, de l'agonie, du tapage, des airs de mortalité, des jeunes filles enceintes, des gémissements, un camion rouge dans une cour. Je suis là, parmi ces êtres, parmi ces choses : rampant. Comme un reptile sur l'asphalte mouillé à suivre le roulement d'une boîte de conserve dévaler la côte. Comme un visage de polichinelle, cloué à un manège, l'été, à tourner, à tourner

en rond inlassablement durant des heures pour le seul plaisir d'être vu. Des immondices jetées sur mon enfance, pêle-mêle au son d'un violon craquelé, d'une chanson éreintée. Je grouille, car ma maman me regarde dans son chassis-double. Elle me fait de gros yeux de porc. Gérard aussi grossit un oeil pour me faire peur. Dans sa poubelle, il craint personne. Il mange une banane. Avec sa bouche. Il est à l'aise. Je me sauve. Gaétan est encore assis sur sa galerie avec son copain Sébaste. Il l'embrasse. Du bout de la langue. Ils s'aiment on dirait. Du bout des doigts. Partout. Sébaste a les dents noires sauf une. Il la brosse à tous les jours. Une petite dent blanche avec un rien d'émail. Je me sauve, car ils se sont aperçus que je riais d'eux. Gaétan me fait un regard de boeuf. Je me suis dit que toute la journée avait été monotone. D'un monotone à mâcher sa vieille gomme de la veille. Depuis le début de l'été que la monotonie me ronge les os. Je suis tanné. A ce train là, je vais attraper une maladie avant longtemps. C'est pour cette raison que j'ai décidé d'écrire un roman. Pour combattre la platitude avec un crayon.

Papa sort du restaurant avec son papa à lui : mon grand-papa à moi. Ils ont l'air aussi vieux l'un que l'autre. Les deux portent des habits identiques, des souliers de la même couleur. Ils me croisent. Papa sacre. Il m'haït. Moi aussi je l'haïs. Grand-papa a sorti un bonbon brun de la poche de son veston et me l'a mis dans la bouche. Il me flatte les cheveux,

me caresse le cou. Ses yeux sont tendres, mais ses mains sont rugueuses. De vieilles mains égratignées par l'usure. Papa sacre encore. Il me donne une claque. Grand-papa continue à me flatter. Je me sauve avant de ne plus savoir si je dois rire ou pleurer. J'entends :

— Madame Dumouchel, houhou, madame Dumouchel, votre ti-gars est encore t'bé fin marches. Venez l'ramasser y braille. Y s'é cassé une patte j'cré ben. Pauvre ti-gars, qu'y fait donc pitié. Vous pourriez pas vous en occuper, doux Jésus! Vous êtes ben chanceuse que j'tais dans mon chassis pis que je l'aïlle vu. Y aurait pu s'tuer c't'enfant-là. J'ai crié. J'ai lâché un cri d'ouvante. Y a eu peur pis y'é tombé. Dieu s. quoi qé qu'y aurait arrivé si j'aurais pas crié. Y aurait pu aller dans rue pis s'faire écraser par un char. J'ai évité l'pire. Une patte cas le ça s'arrange, mais une fois en t'sour d'la roue d'un char y'a pus rien à faire. J'ai eu peur madame Dumouchel, j'ai eu peur qu'y arrive un malheur à votre ti-gars. C' pour ça que j'ai crié aussi fort après lui.

Madame Dumouchel sort en courant. Les jambes dépliées, le souffle haletant, la poitrine ballottante. Elle traverse une cour et aperçoit son enfant couché près d'un perron, la face dans le sable, et gesticulant une douleur qui ne semble pas gratuite. Elle ramasse son garçon, l'époussète, le houspille. Elle le saisit par un bras et le traîne de force. Le bambin hurle.

—— Madame Dumouchel, partez pas. Faut pas m'en vouloir pour ça. La peur m'a pris tout d'un coup. Quand je l'ai vu sur mon perron, j'ai pas aimé ça. J'ai eu peur qu'y brise mé géraniums. Mé beaux géraniums que j'ai eus pour la fête dé mères. Votre ti-gars était tout proche, tellement proche que si y'aurait voulu y'aurait pu lé arracher. Ca sé pas vivre dé enfants, vous savez ça aussi ben qu'moé. On devrait lé attacher après dé poteaux. Comme ça, on serait tranquille. On aurait pas toujours peur qu'y brisent toute. Lé enfants, ça devrait pas exister. On serait assez ben madame Dumouchel. On aurait la paix. J'étais pas pour le laisser faire. Haïssable comme y'é! Mon butin j'y fais attention. J'ai pas mis mé géraniums dehors pour me lé faire maganer. Entéka, si vous êtes pas capable de garder votre ti-gars chez-vous, ben attachez-lé. J'veux pus y voir la face sur mon perron. Sans ça j'y sacre une volée. Ma toujours une limite à patience du monde.

Je vois sortir un bonhomme d'un hangar. Il ne porte qu'un pantalon court et une cam'sole. Il est petit, plutôt costaud : une allure de jambon avec un grognement en sourdine. Tout à coup, il me fait une grimace. Une grosse et longue grimace d'horreur. Ses yeux sont rouges; sa langue est mauve. Il n'effraie personne. Les têtes dans les chassiss ne bronchent pas. Il n'y a que moi pour avoir peur. Il le faut bien, car la grimace n'aurait servi à rien. Alors je me mets à trembler, à mâchonner mes doigts, à crisper mon visage. Le bonhomme semble satisfait. Il ricane. Il

s'assoit sur le trottoir et enlève l'une de ses jambes. Il la prend dans ses mains et la nettoie. Avec ses ongles, il gratte le bois. Les saletés et de la glaise durcie s'émiettent. La gagne à Gérard s'amène. Ils sont au moins douze. Des blousons noirs au cerveau de métal forgé, frais sortis des poubelles. Ils ont mangé à leur faim. Gros intestins bourrés et graisseux, borbés de mets de toutes sortes. Lavés ainsi, ils deviennent dangereux. Leurs breloques scintillent : chaînes, ceinturons, couteaux, barres à clou, casques huileux et luisants. Ils stoppent tous en même temps et crachent ensemble. Douze énormes grillons brunâtres éclaboussent le pavé. La cigarette jaunit leurs doigts déjà sales de matières organiques. Ils sont laids et ils puent. Ils puent et ils sont laids. Gérard parle :

—— Okay toé, on t'a vu pis tu nous écoeures. Té p'tit pis on aime pas ça. Sé tu comment cé qu'on s'appelle nous autres, han le sé tu? On est dé Coquerelles. T'as ben compris.

Les Coquerelles me font peur. Il y en a douze devant moi. Ils m'entourent, m'examinent, louchent des airs de vampirisme. Je me sauve. Ou plutôt non. Je ne me sauve pas. Ils vont me rattraper et peut-être m'enfoncer leurs crocs dans la poitrine. Deux douzaines de crocs buveurs d'enfants. Ah oui j'ai peur. De grosses Coquerelles équipées pour la parade. J'entends de nouveau la voix de Gérard :

—— Quessé tu fais dans vie toé, han quessé qu'un morpia

comme toé peut ben faire? Réponds.

—— J'écris un livre, m'sieu!

Gérard éclate de rire. Il trouve ça drôle. Tant mieux. J'aurais pu lui dire aussi que j'allais à l'école, que j'étais en quatrième année B. Dans une classe de petits culs pas plus grands que moi, mais j'aurais attrapé des coups. Gérard hait l'école. Il aime la crème en glace, les filles de quatorze ans et les machines à boules. Tout le monde sait ça. J'ai toujours peur. Gérard me tient par le collet de ma chemise. Je respire son haleine. Des relents de spaghetti et de ragoût me chatouillent les narines. C'est plutôt désagréable. J'essaie de ne pas grimacer un air d'écoeurement. Ce serait trop bête de mourir aussi jeune. Je sens qu'il aimerait me faire mal, me briser les os, me voir en plusieurs morceaux dans un sac à déchets. Maintenant il ne rit plus. Sa bouche a un faux pli et sa lèvre inférieure pend. Une moitié de langue pointe à l'extérieur. De la morve lui dégouline au nez. Sur un ton méprisant, il dit :

—— Aye toé, ta face me fait chier. Fais attention, watche-toé ben! Quessé t. tiens dans té mains, han quessé ça sa cochonnerie là?

—— Un livre m'sieu!

Il m'enlève ma cochonnerie des mains. C'est un livre grisonnant, format de poche. Une traduction des Anomalies esthético-magisterium des primates du XV<sup>e</sup> siècle allemand de Chrustli-

chen Schwenckfelschritt. Cette fois Gérard ne s'amuse plus. Il taponne le bouquin dans tous les sens, enfonce les pouces entre les pages. Soudain, il déchire la couverture puis la piétine. Il me jette un oeil querelleur au visage comme pour me défier. Je ne bouge pas. Je demeure figé. Mon coeur fait des bonds et semble dérégulé tant il rejette le sang un peu n'importe comment. Les pages de mon livre, ou plutôt celui de Schwenckfelschritt, s'éparpillent par terre. Les blousons noirs rigolent et se poussent du coude. Leurs rires haineux et voraces papillottent autour de moi. Ils attendent sans doute que je pleure. J'essaie. Rien ne vient. J'ai trop peur. Je ne sais pas pourquoi mais je pense au Congo. Je grimpe dans un arbre congolais alors que la gaine à Gérard me poursuit. Je me réfugie dans un nid, déplace les oeufs, me fait minuscule dans la feuille chaude. Gérard tente bien de s'agripper aux branches à l'aide de sa barre à clou, mais ses tentatives avortent. Il tombe constamment. Cela l'irrite. Ses compagnons me lancent des roches et des injures. Ils sont trop maladroits pour m'atteindre. Je suis bien dans le nid. Je n'ai qu'à attendre qu'ils se dispersent. Ils vont finir par se tanner. Au Congo, les vandales se lassent vite. Et moi dans mon arbre, j'ai tout mon temps. Je suis sauvé pour cette fois, ou plutôt non. Le Congo est seulement dans ma tête et Gérard me fixe de son oeil querelleur. Il me nargue en me montrant la grosseur de son ping. Puis plus rien. Je suis étendu sur l'asphalte. Je ressens une



douleur au menton. J'ai l'impression d'être dans un écran de brume. Je distingue mal les blousons noirs qui se sont rapprochés et qui me labourent de coups de pieds. J'entends des jurons, des menaces, des gueulements. Il y a aussi une voix qui perce le tumulte :

—— Lâchez-lé ce pauvre p'tit gars-là. Gagne de bommes, allez-vous battre ailleurs. Pas devant mon perron. Mé géraniums, mé beaux géraniums d'amour vont en perdre leurs feuilles.

J'entrouvre les paupières. Je ne vois plus rien. Ou plutôt je ne vois plus la gagne à Gérard. Ils sont tous partis. Il y a papa qui gueule des insanités à mes adversaires disparus et grand-papa, accroupi à côté de moi, qui tente de me faire avaler un bonbon. Une grosse sucette molle qui a un goût de réglisse. Papa m'ordonne de me lever. Il me dévisage. Ses yeux trahissent une lourdeur au cerveau, un mal qu'il entretient à défaut de mieux. J'évite son regard, mais une taloche me replace le visage devant lui. Je n'ai pas le choix, j'écoute :

—— Pourquoi tu té pas défendu? T'aurais pu t'défendre, maudit pissou! Moé à ton âge, y'avait personne pour me faire peur. J'me battais avec tout l'monde. Veux-tu voir mé cicatrices? Ton père sé toujours battu. Pis toé, maudite tapette, regarde-toé maudite tapette!

Je me regarde, mais je ne vois rien. Je cherche et je ne vois toujours rien. Il y a grand-papa qui me caresse les joues et la nuque. Il me fait un sourire doux. Il comprend ma lâcheté,

ou du moins il essaie. Lui aussi à son époque il se battait. Aujourd'hui il est trop vieux. Il me donne encore un bonbon. Papa m'a fait. Moi aussi. Il aurait fallu que je lui dise que je ne voulais pas mourir. Mais il n'aurait pas compris. A neuf ans, on ne meurt pas d'une bagarre. On craigne, c'est tout.

Je marche. Papa est derrière moi et de temps en temps il me donne un coup de pied dans le cul, Pour m'humilier. Sébaste et Gaétan tirent la langue à mon passage. Madame Dumouchel étend son linge sur la corde. Les géraniums dorment au soleil. Les nuages sont toujours accrochés dans le ciel. Juillet : c'est encore l'été, a dit l'annonceur ce matin à la radio.

Gérard reposa la betterave dans son assiette. Il grimaçait. Une grimace de satisfaction, de bien-être repu. Il savait que son vieux blouson noir était suspendu quelque part dans la chède, qu'il n'avait qu'à l'enfiler pour se reconnaître tel qu'il aimait se voir. Sa bedaine avait épaissi, mais ses tatouages sur les bras étaient comme avant. Son orgueil lui rotait au visage. Dorine regardait à la fois son fils et la betterave à moitié décolorée et rongée. Elle venait d'engloutir un ragoût au lait et à la banane pilée — si bien mangé qu'elle sentait ses joues se gonfler — et s'apprêtait à mettre le feu au bout d'un cigare. Elle claqua une allumette alors que la betterave restait là, au creux de l'assiette, inerte. La vieille tira plusieurs bouffées puis dit :

— Quessé mon Gérard, t'as pas faim à matin? Y'a encore de beaux restes dans ton assiette. As-tu vu? Ca sera-tu qu'y a quèque chose qui va pas? Ca file pas à matin? Pourtant sa belle petite betterave là est encore bonne. Mange Gérard, mange donc!

Gérard ne fit qu'une bouchée du légume. Il se leva de table et se dirigea aussitôt au lavabo. Rien d'étonnant. A tous les matins après son déjeuner, il procédait de la sorte. Toute la famille le savait. Les voisins aussi connaissaient l'habitude de Gérard. Personne ne s'inquiétait outre mesure. L'homme faisait sa toilette. Une bien belle toilette en réalité. Il se lavait légèrement, se peignait, s'habillait. La propreté, l'hygiène, les bonnes manières, il avait toutes ces qualités. Enfin, disons. Quelques défauts, mais très peu. On les ignorait.

Régina guettait la sortie de son homme de la salle de toilette. Des inventions de voyages ballottaient dans sa tête. Des allures de bateaux grimpés sur des allumettes dans un bain de soleil. Des plages aussi, des motels, des restaurants, des musées, des attrape-nigauds pour touristes. Des vacances à l'américaine à Ottawa. Le parlement, le carillon, les grosses cabanes grises et **vertes** sur la rue Wellington, la basse-ville, les statues, la G.R.C. , le canal. Un tour de bateau sur le canal. Gérard aussi, coincé quelque part entre une boule de crème en glace et des souvenirs dans les mains. Le tout sur photo couleur. Gérard en maillot jaune, en t-shirt rouge, en adidas, en calotte orangée!

Gérard tout entier dans la peau d'un touriste tout usage. Un morceau de poésie délavée monté sur jambes. Régina se plaisait à imaginer son homme. Elle se disait :

—— Ah oui Gérard, comme on serait heureux à Ottawa. La belle vie qu'on aurait là-bas. C'est vrai qu'icitte au milieu de toutes les antiquités, de toutes les cochonneries, chus quand même heureuse. J'sé ben que c'est l'magasin qui nous met d'la graisse sur nos toasts le matin. Mais une fois, rien qu'une ostie d'fois, si on pouvait le oublier pour trois semaines. Là-bas Gérard, messemble que ça serait pus pareil. Rien serait pareil. Dis oui Gérard, dis donc oui c't'année!

Gérard se montra le nez dans la cuisine. Un sifflement de music-hall accroché aux lèvres. Un air bonhomme transpirait de sa personne. Il était encore beau —— une beauté due en partie à la rudesse, même vieillissante, de son visage —— quoique la peau ramollissait. Régina termina de plier ses torchons et aborda son mari.

—— Faire si beau Gérard, ham, pis pas pouvoir profiter de l'été plusse que ça. On y va t'y c't'année Gérard à Ottawa? Dis pas non sans y être, sans savoir c'que tu manques.

Dorine secoua la cendre de son cigare et se mit à grogner. A chaque fois que sa brue parlait de vacances, elle grognait. Toujours le même grognement désapproubateur croché de petits râles gutturaux. Elle hochait la tête, faisait signe que non. L'homme écoutait la rengaine qui lui était devenue familière.

Et pourtant ce voyage il l'avait déjà imaginé. Il partait un matin avec son Dady, Sophie, les autres, la vieille à l'arrière du camion et Mimi. Ils seraient arrivés à Ottawa pour souper. Juste à l'heure pour serrer la main du Premier Ministre et lui demander un autographe pour Dady. Ils auraient pique-niqué sur la colline parlementaire et avant de manger les premières sandwiches au baloné, Dorine aurait entonné le Ô Canada. Pour rire, histoire de se secouer les puces avant de gueuletonner. Le soleil d'Ottawa l'aurait excité, lui Gérard Martel. Il se serait senti un homme. Il se serait fait photographier avec toute sa famille. Un autre souvenir à coller dans l'album de photos. Il aurait dit, sans manières :

—— Oui ma Régina, t'avais raison, on est heureux icitte. J'me sens ben. J'ai comme une envie de m'promener moé aussi en bateau. Me laisser couler sur l'eau comme un bouchon, la bouche ouverte pour avaler l'air, pour m'en mettre plein l'estomac. Une nouvelle air qui m'ferait oublier mé antiquités. Me sentir pour la première fois autre chose qu'un vendeur de meubles de seconde main. Me sentir un touriste, ça serait peut-être comme me sentir un autre homme. Avec une nouvelle peau qui serait d'une autre allure que celle que j'ai, pis qui est rendue trop courte. Oui oui Régina, ma peau me fait pus. Est trop petite, toute usée aux coudes pis chiffonnée aux jambes. Mé cuisses sont trop grosses, ma bedaine me pèse comme une canne de ta-reaux. Trop pesant tout ça, ma Régina. J'ai comme quèque chose

qui veut m'sortir de l'estomac. C'est ma nouvelle peau, toute dégrossie, toute fraîche avec une étiquette comme au magasin. Se lave à l'eau frette, pas fripable, han Régina? Regarde comme chus quioute dans ma nouvelle peau.

En apercevant le Château Laurier, Dorine aurait eu le souffle coupé. Elle aurait à nouveau chanté le Ô Canada. A la face des portiers ricaneurs. Il aurait eu le goût de louer deux chambres. Une pour lui et sa femme, l'autre pour le reste de la tribu. Il aurait aimé les meubles, aurait eu plaisir à les imaginer dans son magasin. Il en aurait tiré un bon prix. Il aurait essayé de les acheter. D'abord au garçon d'étage, mais il aurait refusé. Puis au garçon d'ascenseur, mais il aurait lui aussi refusé. Enfin au gérant, mais il aurait dit non. Un gros NON incisif. Il aurait barguigné, aurait même offert de payer comptant. Il aurait sorti ses billets de banque pour les faire renifler au gérant. NON. Tant pis. Gérard n'aurait pas les meubles du Château Laurier. Une autre fois peut-être lorsque le gérant aurait compris que son offre était avantageuse de part et d'autre. Il reviendrait cette fois avec son camion vide.

Gérard imaginait. Il voyait sa femme courir sur le quai, piétiner d'impatience, sautiller à la vue du bateau. Un bateau blanc comme au cinéma. Avec un vieux capitaine blanc comme dans les livres pour enfants. Régina, émue, lui avait dit :

— Ah oui, c'est un beau bateau ça Gérard. Regarde donc

comme y'e gros, regarde donc comme y'a d'la place dedans. On s'sent à l'aise juste à le regarder. Vite Gérard, grimpe. Le bateau nous attendra pas. En haut Gérard, viens on va s'assir su l'top. Y'ont même mis dé chaises. Voyons donc, quessé qu'y fait l'bateau qu'y part pas? Cé ben long tout ça! Vite vite bateau, pars, moé chus prête. Ca fait vingt-deux ans que j't'attends, fais-moé pas niaiser à dernière minute. Va bateau, va donc! J'ai payé, j'ai encore mon ticket dans main. Ah oui, là ça y'a, le sens-tu Gérard, le bateau grouille. On part, on part, attention lé enfants, on y va! Cé un bon bateau mon bateau. Ah qu'chus heureuse là Gérard, tellement que j'braillerais. J'ai du mou dans l'estomac.

Gérard aussi avait du mou dans l'estomac. Il avait laissé sa femme pour aller s'acheter, au sous-sol, une demi-douzaine de hot-dogs. De quoi épaissir sa molesse. Il était là, le nez dans le chassis, à s'empiffrer. Il regardait le paysage tout en mordillant le pain et la saucisse, léchant sur ses doigts la moutarde jaune et la mayonnaïse blanche. Dorine avait allumé un cigare et fumait. Dady, Sophie et Shantal couraient dans une allée. De temps en temps, ils s'arrêtaient, récupéraient leur souffle puis reprenaient leur jeu.

La rivière outaouaise coulait et Gérard mangeait. L'eau lui montait à la tête. Autant d'eau dans une si petite rivière. Il rêvait la bouche ouverte. Il avait rejoint sa Régina et l'écoutait. Tant de mots prononcés pour rien, pour l'inutilité

du moment. Un papotage caduc qui avait vite fait de glisser dans la redite. La générosité des émotions se convertissait en exaltations primaires et mondaines de touristes en transe devant la banalité des choses. Régina effleurait ses seins, ses cuisses du bout des doigts, se secouait le ventre, les épaules de bonheur. Elle riait. Ses yeux picoraien<sup>t</sup> les images, les décors, les paysages. L'eau aveuglait tout, transformait le temps, manipulait les conversations. Des chevelures décoiffées par le vent et rebelles à la mise en plis; des airs de flûte agglutinés au cuir chevelu. De la fantaisie à bon marché.

Le bateau revenait de son court périple. Gérard l'imaginait. Il le voyait accoster. Régina ne pouvait se faire à l'idée de le quitter si tôt. Elle voulait rester; elle ne voulait pas abandonner le bord. Tous la regardaient et des rires se perdaient parmi les passagers. Sur le débarcadère, les enfants ne comprenaient pas. Ils envoyaient la main à leur mère, mais celle-ci s'agrippait à la rampe de l'escalier de l'étage supérieur. Elle pleurait. Elle parlait aussi. Des paroles mêlées de sanglots; des crachats mêlés de mots.

—— Non non Gérard, pas ça, laisse-moi tranquille, laisse-moi avec mon bateau. Tu peux pas me l'enlever déjà, j viens juste de l'avoir. Lâche Gérard, lâche-moi l'bras. Non j reste icitte. Longtemps... longtemps encore! J'veux faire un autre tour. Regarde comme j'me sens ben dessus. Va en bas manger dé hot-dogs.



Gérard avait eu toutes les misères à faire descendre sa femme. Il le savait; elle aussi le savait. Tous le savaient, même Mimi. Il avait dû lui donner un coup de poing pour l'étourdir afin de la sortir du bateau. Le capitaine avait malgré. Des gens l'avaient insulté. Pourtant, il ne voulait pas lui faire de mal. Il n'avait pas le choix, et puis l'habitude avait eu raison de lui. Régina comprendrait. Il le fallait bien. Elle reprenait déjà ses sens. Elle savait qu'un peu plus loin, sur un autre quai, elle remonterait dans un autre bateau. Cette fois-ci pour faire une promenade sur le canal. Deux tours de bateau dans la même avant-midi. Régina s'était consolée. Néanmoins, elle suppliait :

—— Tu veux-tu Gérard qu'on fasse un tour de bateau sur l'beau p'tit canal Rideau? Han, tu veux-tu?

Ces mots sonnaient dans la tête de Gérard comme des grelots. Il n'imaginait plus. La réalité était là, pressante. Il s'était levé ce matin, avait avalé des betteraves pour déjeuner, avait écouté sa femme lui dire :

—— On y va t'y c't'année Gérard à Ottawa? Dis pas non sans y être, dis pas non sans savoir c'que tu manques. J'aimerais faire un tour de bateau.

Dorine accentua sa toux et ses grognements. Elle gesticulait un non tranchant qui ne permettait aucune concession. Gérard se prit le menton dans sa main, le caressa, leva les yeux au plafond. Il se donnait un air méditatif. Il jeta un regard fuyant

sur sa femme comme pour juger de l'émotivité de la question.

Il se courba, simula un air désinvolte et dit :

— Non non, ma Régina, pas c't'année encore. Peut-être l'été prochain!

Il ramassa sa calotte, tourna la poignée de la porte et sortit. Il ouvrit la portière de son camion et déposa ses fesses sur la banquette. Il pensa :

— Ouais, un beau camion que j'ai là. Un ben beau camion! Te dire ma Régina que chus heureux dans mon camion. J'me sens tout chaud. Quand chus assis dedans çé un peu comme toé dans té rêves de bateau. Oui oui, comme toé quand tu penses à ton bateau.

#### IV

Rares étaient les fois où le vieux Charly Boudro s'endimanchait. Et pourtant aujourd'hui, il avait endossé son habit noir à carreaux, chaussé ses souliers brun macaron, enfilé une chemise pourpre et un noeud papillon marine. Rien, sauf le soleil ne l'avait incité à une telle coquetterie. Il s'était assis sur la balançoire à l'ombre d'un bouleau sec et à moitié pourri. Il se balançait d'un mouvement monotone, échangeant des sourires avec Dady. Le vieux parlait à travers son moulin

à paroles.

—— Etre un p'tit cul comme toé Dady, j'partirais l'autre bord, loin d'icitte, dans dé pays où lé macros pis lé guedounes courent lé rues. Pour faire du théâtre, oui oui t'as ben compris. Etre acteur, moé Charly Boudro, comme tu m'voué là, cé ça qu'j'aurais faite. Là j'ai l'air d'un vieux bouc puant, mais avant, quand j'étais jeune, avant que je ressemble à un fond d'poubelle, j'étais beau. A peu près comme toé Dady. La face un peu moins verte peut-être, mais beau pareil. Avec mé grandes oreilles, mon gros nose, mon front large, mon menton craqué, mé yeux bleus pis mé cheveux lisses! Un play boy que j'te dis, Dady, cé ça que j'étais. Pis ben habillé à part de ça! Juste du lingè faite à maison coupé dans dé vieux couvre-pieds. J'aurais pu être une merveille. Si seulement j'aurais pas été si niaiseux. Si tu savais Dady comment cé qu'j'étais niaiseux. Ca s'dit pas. Comme un pantalon trop long qui ravale. J'avais beau me regarder dans lé miroirs pis m'dire que j'étais une beauté, rien y faisait. J'étais comme pas capable de m'rendre compte que j'étais faite pour être acteur. Pourtant j'ai cherché longtemps à essayer d'trouver dans mon visage à quoi y pouvait servir. J'le prenais dans mé mains pis j'y faisais faire toute sorte de grimaces. J'le tournais sur toé bords pour le faire parler. Y disait pas grand chose. Pour te dire, Dady, mé yeux pensaient juste à dormir pis ma bouche pensait juste à manger. Dormir-manger pis manger-dormir! Pis pendant c'temps-

là dans lé théâtres, on jouait du Molnière pis du Shes-kennepire.

Ca m'a pris dé années avant même de commencer à m'apercevoir que y'avait du théâtre dans l'monde. Moé qui avais jamais sorti de ma cambouse, j'étais loin de m'imaginer qui pouvait s'passer autre chose sa terre que c'que j'voyais autour de moé. Pis autour de moé, Dady, y s'passait pas grand-chose : dé poubelles noyées dans dé ruisseaux, dé corneilles pendues sé fils électriques, dé shops, dé bowlings pis dé églises. Cé à peu près ça que j'connaissais. J'étais trop niaiseux pour penser qu'y pouvait s'passer autre chose, ailleurs, de différent. J'avais l'nez aplati dans mon assiette. Cé écoeurant quand on y pense. Ah... ça m'é arrivé une couple de fois de m'imaginer dé affaires. Mais ça durait pas. Je revenais vite dans l'pâté effouéré au fond d'l'assiette. Din fois, j'me prenais pour un p'tit ver. Tout p'tit pis vert! En rampant su'é trottoirs en essayant de renifler lé odeurs. Dans pelouse aussi, en cherchant dé pommes. Dé grosses pommes vertes tombées dé arbres. J'grattais la pelure doucement pis là j'me faisais un p'tit trou pis j'm'enfonçais en mangeant. C'était bon, comme sucré pis mou dans bouche. Une fois enfoncé dans pomme, j'm'approchais tout proche du coeur en m'étirant. Là j'étais au chaud, comme dans mélasse pis j'pouvais si ben me retourner que j'en venais tout étourdi. Une chaleur qui m'donnait le goût de danser. J'me bēlançais dans mon coeur

de pomme en écoutant d'la musique qui sortait de mé oreilles. J'avais plein de belle musique douce dans mé grandes oreilles vertes pis j'avais qu'à l'écouter pour pouvoir me bélancer. En chantant comme un chanteur de pomme. Pour mé regarder aller dans mon p'tit trognon, dans mon p'tit bonheur, tout chaud, tout morveux, tout pourri, que j'me sentais gluant comme une huître dans son jus. J'inspirais plein mon nose, plein ma bouche, lé odeurs qui traînaient gratis autour de moé. J'avais comme dé envies de m'tricoter une famille : une grande famille de p'tits vers verts, comme moé, tout en longueur, tout en appétit, avec dé gros noses pis dé grandes oreilles. Pour nous promener le dimanche après la messe, après avoir faite le tour de poubelles, la tête pleine d'idées cochonnes, pour nous faire voir toute la famille nous tortiller la queue en riant, lé dents blanches pis la peau coulante. Toute ensemble, boute à boute, en suçant la queue d'en avant en battant dé oreilles pour aller plus vite. Lé cuisses ouvertes pour renifler la chaleur nous monter à tête. Comme au cirque quand lé grosses danseuses ouvrent lé jambes en arrière de rideaux pour montrer comment y sont belles, comment y sont chaudes. Un peu comme pêtre dans un arbre, sur une feuille, pis attendre que quelqu'un passe pour se laisser tomber dans son cou. Glisser le long du dos, en frémissant pour s'approcher le plus bas possible. Jusque dans l'cul pour y rester, pour se faire un chemin, jusqu'où cé mou, jusqu'où l'vert perd sé couleurs pour devenir blanc. Un p'tit ver blanc dans

l'intestin qui s'chauffe au soleil. En tricotant une nouvelle famille, partout où la chaleur passe, se sentir tout morveux, tout gluant dans l'cul d'quelqu'un pis d'savoir que personne sa terre est aussi ben. Comme une purification.

Dady clignotait des yeux. Les jambes croisées, le dos courbé, il écoutait le bonhomme Boudro dans son délire. Lé paroles s'envolaient, légères et molles de la bouche du vieux, pour atterrir dans les oreilles du gamin.

— Que la vie soille une saloperie mon Dady, j'pouvais pas faire autrement que de l'savoir. J'ai travaillé longtemps dans une domp. A entasser dans un trou lé déchets dé autres. A empiler lé sacs verts lé uns par-dessus lé autres pour en faire dé montagnes. A sentir lé odeurs du matin au soir, à s'mettre lé mains dans pourriture toute la journée, on devient comme une saleté à longue. Oui oui, une saleté vivante qui mange, qui dort, qui vit. Sur deux jambes, avec deux mains pis une grosse tête. Pis pendant c'temps-là dans lé théâtres, on jouait du Nionesto pis du Pecket. Y'a d'quoi brailler dans une poubelle tellement la vie est mal faite. Quand j'aurais pu être sur une scène; à place j'étais vidangeur dans une domp. La différence est là, mon Dady, comme toé pis moé aujourd'hui. Moé tout vieux, tout magané, à moitié pourri; pis toé, tout jeune, tout frais, encore vert. A vivre dans une domp, on s'sent à longue devenir un déchet. Le déchet dé autres, celui qui ramasse la cochonnerie qu'on veut pas avoir dans sa cour. Comme

si on pouvait aimer ça. Mais y'avait du monde pour le croire pis d'autre pour le penser. On m'disait que j'étais heureux, que j'étais comme chanceux de pouvoir faire ça. Peux-tu imaginer, Dady, peux-tu juste imaginer ça? J'étais quand même pas faite pour ça. C'était pas écrit sur mon brâcelet d'hôpital quand chus venu au monde. ~~Toé Charly Boudro, tu vas passer ta vie à pelleter la marde de autres.~~ Ça peut pas être vrai, ça serait trop écoeurant. Pourquoi moé, pourquoi y'a fallu que ça soille moé qui frappe une vie d'même?

Charly sortit un torchon graisseux de la poche arrière de son pantalon et se moucha bruyamment. Avec ses doigts, il essuya quelques gouttes de morve demeurées suspendues dans le poil des narines. Les souvenirs se mêlaient aux remords et lui charcutaient le cerveau. Son passé dégoulinait et des sanglots glissaient par miettes sur la tête de Dady. Le vent charriait des odeurs qui lui rappelaient des récits déjà lus qu'il aimait raconter et dramatiser à sa manière.

— Avoir été acteur, Dady, j'me serais promené partout, dans toué pays, avec ben sûr dé rôles pleins mé poches. A jouer toutes sortes de personnages, sur toutes sortes de scènes. A aller comme ça, d'une ville à l'autre, en tournée, pour faire rire pis brailler l'monde. Dans dé rôles de bonhomme tout croche, de bonhomme sept heures, de bonhomme jeune premier, de bonhomme tapette, de bonhomme en chaise roulante. A grimper din rideaux ou sur lé meubles, à embrasser sa bouche dé p'ti-

tes filles, dé femmes, dé hommes, juste comme ça, juste pour le plaisir d'embrasser. A brailler parsque ma mère sé faite avorter ou parsque mon père sé faite arracher lé doigts dans une scie mécanique. A entendre le monde rire comme dé cochons, à lé voir renifler pis pisser dé yeux parsque moé sur scène j'leur laisse pas l'choix de faire autrement. J'aurais été acteur, mais à ma manière, à la manière d'un raton. D'abord tout blanc, lé yeux fermés, le poil encore crémeux. A m'faufiler un peu partout, à passer en t'sour dé portes, à longer lé murs pour me trouver d'quoi, à m'mettre dans bouche. Pis là p'tit à p'tit, j'serais devenu grisâtre, lé yeux coulants, l'poil dur pis sec, la bouche graisseuse. A gratter din coins pour avoir mon morceau d'fromage. Un gros morceau d'fromage verdâtre ben à moé, que tout l'monde pourrait reconnaître. J'le grignoterais à petites croquées, en suçant lé miettes pour avoir ma photo din journaux. Pour enfler du cerveau comme un pamplemousse, à nager dans l'vert d'la gloire. En m'tortillant la queue sur un bord pis sur l'autre, en mouillant ma moustache dans l'gras pour l'avoir plus luisante. En me regardant din miroirs pour me reconnaître le matin pis d'savoir que cé moé qui est acteur. Un acteur qui aurait joué du Purendello tout en mangeant du boloné. A faire d'l'argent, à ramasser mé trente sous pour m'acheter un yotte, un ski dou, une maison en stucco, un piano à queue, une barouette, une pizzeria pour luncher gratis lé



fins d'semaine. Avoir la queue toute collée, toute coulante pour la savonner pour passer à télévision. Mener la vie d'artiste en dentelle avec dé bouchons din oreilles pour pouvoir me prendre pour un autre. A flûter du matin au soir en crachant mé dentiers dans l'jus d'tomates; à signer dé autographes à deux doigts; en pétant, lé fesses collées din mains du monde; à sbrossouiller lé dents dans l'parfum; à s'tremper la langue dans crème de menthe pour l'avoir juteuse. Tout ça, tout ça, Dady!

Le gamin avait les yeux ronds. Même les mouches qui se posaient sur son visage plutôt verdâtre ne réussissaient à le distraire. La balançoire grinçait et Dady avalait chaque parole. Le vieux avait cloué sa pipe entre ses dents et se laissait aller. De temps en temps, il faisait une pause, bombait le torse, se donnait des airs d'acteur.

— Quand j'étais acteur, Dady, j'me faisais aller l'gor-gotton. Fallait ben pour me faire entendre. J'pratiquais ma voix, le soir avant de m'coucher en m'mouillant l'bec dans l'bouillon d'poule. Pour me gargariser l'goulot, pour le rendre plus mou, plus élastique. Pour m'entendre chanter, pour m'entendre déclamer n'importe quoi pour me renforcer la voix. Cé d'même que j'ai appris à passer la rampe. Avec ma voix, en soignant ma voix pour pas m'la faire maganer. Cé pour ça Dady que j'acceptais pas n'importe quel rôle. Y a dé personnages qui maganent, qui vous font brailler, qui vous font morver à pus finir. Une

vraie misère de jouer dans c'temps-là. Le monde garroche dé bouteilles, dé pétates, dé briques sa scène quand on morve trop dans l'spectacle. Cé pas toujours facile être acteur. Une fois dans une pièce qui s'appelait Le spaguetti, j'jouais le rôle d'un gros plein d'marde qui devait violer une p'tite vieille. J'y disais comme ça : aye toé la vieille, ça assez duré, chus tanné, chus pus capable d'toffer. Té pourrite, té ratatinée mais ça m'fait rien. Ben ça Dady, ça passait pas. Le public voulait pas entendre ça. Y grouillait sur sa chaise, y sifflait dans sé doigts, y grognait dans sé dents. Pis lé premières pétates revolaient. Pis là moé j'rajoutais : t'as voulu m'pousser à boute, t'as pas voulu m'préparer mon spaguetti, mais tu vas payer pour. La pauvre vieille, ben entendu, voulait pas s'faire violer. pis a s'défendait du mieux qu'a pouvait. Pis moé j'devais la martocher, y donner dé coups dans face en y disant : mon spaguetti, mon spaguetti. Plus j'la battais, moins qu'a voulait m'préparer du spaguetti. Faque là j'la traitais de grosse tarte, de lézard, de crotal, de charogne. Mais dans l'fond, je l'savais que c'était moé qui étais une grosse tarte, un lézard, un crotal pis une charogne. Mais ça l'monde effouéré dans salle l'a pas compris. Pis moé j'devais la violer. Y'a ben fallu, c'était écrit dans l'texte. Faque là, j'ai déshabillé la p'tite vieille. J'ai déchiré sa robe, son corset, sé bas culottes, son slip. Etait pas belle une fois tout nue. C'était écrit dans l'texte faque j'ai baissé mé culottes. Y fallait que j'bande, y

mais j'étais pas capable. La vieille était écrapoutie à terre, le visage presque en sang pis a braillait. Imagine Dady, j'devais la violer pis j'étais même pas bandé. Pis l'monde dans salle me criait dé bêtises. J'aurais ben voulu lé voir eux-autres à ma place. J'devais chanter aussi parsque c'était une comédie musicale qu'on jouait. J'ai chanté pis là tranquillement j'me suis mis à bander. La vieille devait avoir peur pis a l'a eu peur. Moé j'devais m'fâcher pis j'me suis fâché. Un coup d'pied dans face. Pauvre p'tite vieille d'amour, a trouvait son rôle ben difficile. J'la comprends. Si tu savais Dady toute c'qui avait d'écrit dans c'auduit texte-là. J'devais d'abord embrasser lé cuisses d'la vieille. Avec ma bouche. Imagine. J'l'ai faite parsqu'on m'avait dit de l'faire. Quand on est acteur pis qu'on accepte de jouer un rôle, faut tout faire. Ça aussi c'était écrit dans l'texte. L'auteur avait tout prévu. A un moment donné, j'me suis approché pis j'l'ai violée. Ah qu'la vieille gigotait. Dans l'fond, c'était pas si pire. Cé l'boute que j'aimais l'mieux, même si l'monde tirait dé pétates. J'continuais à jouer pareil, j'continuais à être un gros plein d'marde. Un rôle ben écoeurant à jouer. Pis la vieille à fin devait mourir. Pas d'vieillesse, Dady, pas d'vieillesse! J'devais la tuer avec un bâton. Un bon coup d'bâton dans l'front! Ça non plus ça passait pas. Une chance, la pièce finissait presque avec le coup d'bâton. Juste avant qu'le rideau s'ferme, j'devais être deboute, avec une assiette de

spaguetti din mains pis j'devais dire : tu voué moman, je l'ai eu pareil mon spaguetti. J'vas toute le manger, moman! Pis là le rideau s'fermait. C'était temps qu'y s'ferme. Y avait assez d'pétates sa scène que l'concierge en avait pour la nuit à lé éplucher. Quand l'rideau s'rouvrait pis qu'on saluait, la p'tite vieille pis moé, le monde était deboute pis y gueulait. Dé gros gueulements qu'on aurait sorti de cavernes pour amener en ville, pour amener au théâtre. On aurait dit que l'monde acceptait pas qu'la vieille était pas morte pour le vrai. On aurait dit que l'monde aurait voulu que toute soille vrai. Y attendait, on aurait dit, l'ambulance pis la police. Y'avait juste moé pis ma vieille sa scène qui se faisaient garrocher de gueulements. Dé maudits gueulements sales!

Dans ses yeux Dady voyait la scène, la petite vieille, l'homme, l'assiette de spaguetti et le public mécontent. Il entendait des cris aussi. La petite vieille ensanglantée, violente, mi-morte, jouant son rôle jusqu'à la mort. Le spaguetti collé dans le chaudron, l'assiette vide, l'homme affamé, vorace, prêt à tuer pour manger. Une histoire de pâte alimentaire menée dans de la sauce épicée. Une pièce à voir absolument. Mais il était trop jeune pour avoir vu un tel spectacle. Le spaguetti, il connaissait ça. Un homme bandé, il avait déjà vu ça aussi. Un viol, jamais. Un meurtre, encore moins. Oui plusieurs fois à la télévision. Mais des meurtres arran-

gés avec le réalisateur. Un trucage à cinq cennes pour ciné-  
phile. Le théâtre aussi était truqué, mais les ficelles lui  
semblaient moins évidentes.

L'homme bombait toujours le torse, mais cette fois-ci  
apportait à sa carrure un haussement d'épaules. Il apparais-  
sait fierot dans ses propos et son habit du dimanche. Il por-  
tait ses culottes au ras de la taille, ce qui lui donnait  
un air princier. Son visage boucané, ses yeux pigeons, sa  
bouche d'aspirateur suggéraient au récit la crédibilité né-  
cessaire. Il racontait les anecdotes, les diversifiait au gré  
un peu fantaisiste de ses humeurs. Le soleil lui tapochait  
la caboche et lui faisait comme un flottement aéré et chaud  
au cerveau.

— Oui mon Dady, lé ceusses qui vont au théâtre se  
sentent aussi ben là que dé cochons dans leur soue. Le monde  
a toujours aimé être assis dans un siège pis regarder en avant  
d'eux-autres. Comme si l'fonne se passait toujours en face.  
Quand l'rideau s'ouvre, on dirait que quèque chose se passe  
de pas ordinaire. Quèque chose de magique. Oui oui Dady, ris  
pas, y'a du magique au théâtre. J'serais pas devenu acteur  
si y aurait pas eu ça. Cé pour te dire que prendre la peau  
d'un personnage pis s'la mettre su l'dos, cé pas toujours agré-  
able. Y'en a qui ont la peau courte, d'autres qui ont la peau  
malade ou la peau raide. On est pas toujours dans l'mou, pas  
toujours dans l'élastique. Din fois y faut jouer avec dé cos-

tumes qui font semblant, qui font à peu près. C'est dans  
c'temps-là qu'on est l'moins à l'aise, qu'on est l'pluse  
tordu, qu'on se pus où s'mettre la tête. Pis pourtant Dady,  
la magie est toujours là, pas loin, prête à t'sauter su  
l'dos pour habiller les morceaux à l'air. Là, on devient  
comme un batman, le zipper ouvert avec du fromage plein les  
doigts. La magie, c'est presque ça : le fromage. Laisse-moi  
t'conter quelque chose. Ouvre les yeux ben ronds, ben clairs;  
les oreilles ben larges, ben décollées. Pour voir, pour entendre  
c'que j'ai à t'dire. L'autre jour, j'ai rencontré un p'tit cul  
qui m'a demandé de jouer dans son roman. Un p'tit rôle qui  
m'a dit, pas trop compliqué qui a rajouté. Pourquoi faire que  
j'y ai demandé? Pour écrire qui m'a répondu. Qu'est-ce qu'y faut  
que j' fasse que j'y ai encore demandé? Rien, juste parler.  
J'devais m'asseoir dans ma balançoire pis parler. Dire n'importe  
quoi, des menteries, si j'voulais. Tu parles d'un kriss de p'tit  
cul. J'ai jamais joué ça moi. J'pensais qu'y voulait rire de  
moi. Mais non, y'était ben sérieux. Pour écrire un roman qu'y  
répétait tout l'temps. J'ai dit oui parce j'ai eu pitié d'lui.  
J'me suis dit que juste parler c'était pas assez. Fallait que  
j' fasse autre chose, j'se pas quoi au juste mais quelque chose.  
J'y ai même offert d'y montrer mes bobos. On se jamais ça aurait  
pu être intéressant dans un roman. Les bobos de Charly Boudro  
sont les plus gros, oui m'sieu! Si tu verrais, mon Dady, si tu  
pouvais donc juste les voir, chus ben sûr que t'aurais peur.

Le p'tit cul, lui, ça l'dérangeait pas dé voir, à condition que j'parlé en même temps. On aurait dit qu'y était plus intéressé par ma voix que par mé bobos. J'y ai montré, ça pas eu l'air à y faire peur. Y'était assis à terre avec son cartable din mains pis y'écrivait. Si au moins y'aurait dessiné. Mais non, ça l'intéressait pas. Là j'me suis mis à expliquer de quelle manière j'avais attrapé mé bobos. Y'a parti à rire. J'avais jamais vu un p'tit cul rire autant. J'y ai montré comment faire pour en avoir dé bobos. J'me suis crossé devant lui en parlant en même temps. J'savais pas trop c'que j'disais. J'cré que j'y ai parlé d'la guerre pis d'la bombe nucléaire. Du champignon qui pète pis qui revole dans face de ceux qui s'crossent. Dans leur coin, partout, en t'sour dé galeries, din garde-robes, devant leur frigidaire, sur une bécosse, deboute dans leur lite, avec leur blonde, assis sa laveuse, en chauffant leur char, en regardant dans leur chassis, en répondant au téléphone, en s'préparant à souper, en lisant l'journal, en s'faisant la barbe, avec un chapeau sa tête, en lichant une crème en glace, en se regardant dans un miroir ou comme moé, dehors à côté d'une béalçoire. J'parlais mais j'morvais aussi. La face me pesait sé épaules. Lé yeux garrochaient dé flémèches, la bouche pleine de bave, en soufflant pour échauffer l'sang; en grouillant dé fesses aussi pour aller plus vite. Avec mon morceau d'viande d'une main qui flyait comme un jet. J'devais avoir l'air d'un cave. Mais ça m'pesait pas su

l'coeur. J'savais qu'la magie était pour m'attraper au passage. Quand on est acteur, ça arrive à tout coup. Pis c'é arrivé, j'ai vu la magie me couler din mains, entre lé doigts, dégouliner à terre dans pelouse. J'me sentais tout mou, mais en même temps dur par en d'dans. J'improvisais. Jouer dans un roman, j'avais jamais faite ça avant. J'ai faite toutes mé simagrées, tout c'que j'ai pu trouver pour impressionner le p'tit cul. Y bougeait pas. Y'écrivait toujours. Quand y'a eu écrit une dizaine de pages, y'é parti sans même applaudir. Y m'a juste dit comme ça que j'étais pour recevoir un exemplaire du roman. Juste ça. J'ai failli brailler. J'le revoué encore s'en aller avec sa p'tite jupette brunette, son p'tit chandail bleu, sé ronnings shous pis son cartable. Je l'sé pas comment dire, mais c'é comme si je l'aimais ce p'tit cul-là. Comme si c'était moé qui l'avais tricoté. A y jouer un rôle aussi personnel, j'aurais voulu qu'y parte pas, qu'y reste toujours avec moé. Comprends-tu ça Dady? Cé un p'tit cul comme j'lé aime, comme j'aime en avoir proche de moé. Ca m'réchauffe de sentir dé p'tits culs collés sur moé. Comme toé Dady, comme toé! Quand on vieillit, on a besoin dé jeunes pour vivre, pour continuer à aimer. Viens viens Dady, approche, assis-toé sur mé genoux.

Charly reçut le gamin et le plaça sur ses cuisses. Il lui caressa les cheveux, les joues, les lèvres. Il continuait à parler.



— Même à mon âge, Dady, l'amour meurt pas. Y'en a qui pensent que lé p'tits vieux sont macros, vicieux, mal-propres, qu'y sentent pas bon pis qu'y radotent. Cé pas vrai tout ça. Un p'tit vieux a l'droit lui aussi à un peu d'amour. Cé pas mal d'aimer. Si tu savais comme j'ai besoin de toucher d'la peau. D'la peau comme la tienne, toute jeune, toute douce, toute fraîche. Tu l'sé que j't'aime, Dady. Pense aux bonbons que j'te donne, aux cadeaux, aux balounes, aux pétards, aux dix cennes que j'te mets din mains. Reste Dady, bouge pas Dady, j'te fais pas mal, tu voué. On est ben toué deux sa bételancière. Personne pour nous écoeurer, personne pour me badrer. Dis Dady que t'aimes ça quand j'te flatte la cuisse comme ça. Cé l'fonne, han? Lé ceusses qui disent que chus une vieille tapette content de menteries. Cé pas vrai. J'fais juste aimer lé p'tits gars. J'leur fais pas d'mal. Chus pas un maniaque. J'ai juste besoin d'amour. Tout l'monde me repousse. Trop vieux, trop lette, trop magané. Pourtant, j'veux juste qu'on m'tienne la main, qu'on m'prenne dans sé bras, qu'on m'embrasse. Pour sentir que l'amour est pas mort en moé. J'ai tellement d'amour à donner encore. Comprends-tu? Le p'tit cul écrivain l'avait compris lui, y'avait toute compris ça. J'pense qu'y devait m'aimer pour vouloir que j'tienne un rôle dans son roman. Oui oui j'pense qu'y m'aimait ben gros. Si j'te répète tout c'que j'y ai dit, cé parce que j't'aime. Ben fort, ben fort!

Le vieux bonhomme Boudro embrassa Dady en le serrant for-

tement sur sa poitrine. Il dit ensuite :

—— Là-bas où lé nuages y'a un paradis pis si tu voulais moé pis toé on partirait pour le paradis. On serait juste toué deux. Y suffit d'mourir pis on part. On grimpe, on flotte, on vole dans l'ciel aussi haut qu'lé nuages. Ici la balançoire on est trop à l'étrette, tandis que là-bas l'espace est grand. Cé plein de p'tits culs tout nus assis sur de vieux bonhommes. Mourir ça fait pas mal. Entéka moins qu'on l'pense. Y s'agit de savoir comment s'y prendre. En prenant ton cou pis en l'enfermant dans mé mains, chus pas mal sûr que tu traverserais l'autre bord direct, sans souffrir. Quessé t'en penses, Dady?

Dady prit une longue respiration et se défit de l'étreinte de l'homme. Il fit dos à la balançoire et se sauva à toute vitesse.

—— Va t'en pas Dady, reste, j't'aime! J'veux t'amener avec moé dans mon paradis. Dans mon paradis, maudit Dady d'ostie!

V

Mes amis jouent avec de la vitre cassée sur le bord du trottoir. On dirait qu'ils vont se crever les yeux, mais ils n'en font rien. Il y a Rita, Ti-Guy Pétrin, Mario, Fleurette

Lamothe, Agathe et Gérard. Ils grattent leurs bobos, rient et s'amuse. Je suis debout devant un chassais et je les observe. L'un d'eux me fait une grimace puis sourit comme pour me faire comprendre qu'il m'a aperçu. Je lui renvoie sa grimace et son sourire. Par habitude sans doute. Papa est assis devant le téléviseur et écoute une émission débile. Il croque des pinottes et boit du coke. Il est habillé n'importe comment, à l'aveuglette, d'une façon impropre. Il ressemble à un morceau de pelouse. Il pue aussi. Je ne l'ai encore jamais vu se laver, du moins avec du savon. Parfois j'ai l'impression qu'il se décompose, par grappes et par galettes. Il est croûteux et sec comme de la galle. Non j'exagère. Il est plutôt sec et croûteux comme un blé d'Inde pourri. D'un jaune délavé et fatigué d'exister qui a séché à l'air. La pourriture ça doit être ça. Avec de la mousse dans le nez et dans l'arrière-train, agglutinée à des résidus organiques. Rien de bien intéressant. Mais c'est mon papa et je l'aie. Une fois, je m'étais caché dans la chambre et je l'ai vu se déshabiller. Maman était là aussi et elle buvait du jus de tomates. Elle le regardait alors que lui était debout devant un miroir et se touchait les organes génitaux. Je devrais plutôt dire qu'il les manipulait avec rage. J'aurais dû lui demander pourquoi. Je n'ai pas osé de peur qu'il me frappe. Il tenait son sexe dans une main et le faisait aller et venir d'un mouvement rapide et continu. Son visage avait pris des airs que je ne connais-

sais pas. Oui, il ressemblait à un morceau de pelouse.

Mon cartable est ouvert devant moi sur mon pupitre. Je dois écrire et je n'ai pas le goût aujourd'hui. J'ai commencé un roman et dans le fond je le regrette. Quand on est un petit cul, on n'écrit pas de roman. On joue avec de la vitre cassée sur le bord du trottoir. Le traumatisme est plus acceptable lorsqu'on se crève un oeil par mégarde, tandis qu'un roman mal reçu par les charognards boursouffle la peau et les os et finit par les décoller l'un de l'autre. Il est plus amusant de jouer avec un oeil de vitre dans un carré de sable qu'avec des plaies roussies qui ne finissent plus de s'émietter sur la tête de tout le monde. Mes bobos se cicatrisent mal. Il y a toujours du jus qui cherche à se répandre un peu partout et des gens pour s'en délecter. Pas moyen d'y échapper. Les attardés, les refoulés, les complexés inondent encore les journaux de leurs graffitis. Et mon papa qui suce sa bouteille de coke et qui lèche l'écale de ses pinottes. C'est bien joli tout ça.

Je pense à Carole, à Riri et à Marcel. Je vois la maison de l'autre côté de la rue, meublée de poussière depuis le départ de Carole. Marcel se traîne les pieds sur le tapis du salon et tourne en rond. Son visage a opté pour la tristesse et la mélancolie. Un reste de pâté chinois sèche sur une table près d'un ballon. Marcel ne mange plus, ou du moins avale à peine quelques bouchées d'un peu n'importe quoi. Son ventre est deve-

nu capricieux et refuse presque tous les aliments. Marcel se nourrit à la cuillère à soupe, mais souvent il doit reporter sa nourriture dans une bassine tant les haut-le-cœur lui sont devenus fréquents. Il guette par les chassias les alliées et venues de Carole. Elle a emménagé dans la maison d'à côté avec son Riki. Parfois, il l'entend rire. Alors, il se colle les oreilles sur les murs ou sur les vitres et il écoute en pleurant.

Ce jour-là, la grosse Mimi s'amena en douce parmi les poubelles. Elle revenait du centre-ville où elle avait vu la parade. Des clairons, des majorettes, des cadets, des bouffons, des joueurs de tam-tam. Rien d'impressionnant sauf qu'elle avait mangé un hot-dog et un fromage. De plus, elle était en chaleur. Un matou avait voulu lui ravir les honneurs de l'accouplement, mais peine perdue, il avait reçu un coup de griffe pour ses séductions. Mimi ne se laissait pas intimider par le premier chat de passage. Surtout si ses allures ne lui inspiraient pas confiance. Des matous gommeux, sales ou amachés avaient beau lui renifler le derrière, cela ne leur donnait aucun droit. Mimi avait ses préférences.

Carole descendit l'escalier et déposa sur la table de piquenique une salade au macaroni et un jambon. Riki la suivait derrière avec la bière et les biscuits. Il avait enfilé son pantalon blanc, ce qui lui donnait un air estival. Il était grand, plutôt costaud, le poil raide et broussailleux, les narines che-

valines, la peau polluée de points noirs. Mimi le regardait aller, le déshabillait de l'oeil. Un homme qu'elle désirait et qu'elle aurait aimé rencontrer dans une litière. Il parlait aussi, d'une voix forte et sautillante. Un timbre de voix nasillard qu'on remarquait et qu'on prenait plaisir à écouter. Il avait une babine plus large que l'autre et s'en servait ordinairement pour faire des moues affectueuses. Comme en ce moment pour embrasser Carole sur l'oreille. Il profitait de ces instants pour plonger un regard dans l'échancrure de la blouse qui se frôlait à lui. Alors là il se noyait les yeux de pensées lubriques, les imbibait d'une brume artificielle et sanguine. Il avait l'air ainsi d'un joyeux matou et Mimi le savait.

Carole coupa quelques tranches de jambon qu'elle arrosa d'un liquide morveux et jaune. Une vinaigrette de sa composition pour viande froide. Une mouche avait sombré dans la salade et se débattait pour sortir de l'impasse. Une chenille avait découvert le pain et s'était faufilée à l'intérieur de l'emballage. Le soleil, là-haut, ouvrait la bouche et laissait voir son nouveau soutien-gorge. Un beau soleil de fin d'après-midi qui baillait en somnolant. Riki mangeait ce que son assiette renfermait, buvait ce que la bouteille de bière voulait bien lui offrir. Il se sentait léger comme une brique. Et Marcel dans son chassis qui espionnait les moindres gestes du couple. Il se disait :

— Quand est-ce Carole tu vas t'apercevoir que moé icitte dans mon chassis j'te regarde pis j't'aime. C'que j'donnerais

pour être à côté d'toé pis pouvoir manger du jambon. Te souviens-tu Carole, tu l'préparais avec la couenne de gras pis tu l'découpais pour qu'le gras me revienne toujours à moé. Pis là Carole, y'en a pas d'gras. Tu l'as pas laissé, pourquoi? En souvenir de moé, de nos deux, t'aurais pu la laisser la couenne. T'aurais eu juste à la tirer l'autre bord d'la clôture pis j'l'aurais ramassée. Han Carole, tu l'sé que j't'aime assez pour ça. Même si chus dans un chassis pis j'peux pas te l'dire. Tu ris là Carole, j'te voué rire, j'te voué faire. Tu ris parsque té débarrassée d'moé. Du fatigant à Marcel qui mangeait toujours trop, qui parlait toujours trop, qui te regardait toujours trop. Mais moé j'pouvais pas faire autrement, j't'aimais avec d'l'amour plein mé poches de culotte.

Dans la cour, Carole disait à haute voix :

—— Regarde Riki, la belle tranche de jambon, regarde-la comme est grosse, comme est large, comme est épaisse. Cé pour toé ça Riki. Tu pourras pas dire que j't'aime pas d'amour après ça. Une belle grosse tranche de même, tu paierais ça cher dans un restaurant espagnol. Mais icitte cé gratis, comme le reste. Tu manges c'que tu veux parsque ta Carole veut qu'tu grossisses, qu'tu deviennes encore plus fort. J'veux qu'tu soilles mon batman, mon lutteur, mon homme à moé, mon Riki d'amour. Pis la salade au méquéroni, mange mange! Prends-en encore, y'en a en masse. Bourre-toé la face Riki, pour me faire plaisir. Pis tantôt, j'vas t'donner une belle tarte au vrai pinapeule meringué

pour te remplir l'estomac au ras l'bouchon. Pis après Riki, après avoir toute mangé, tu iras t'coucher pour digérer. En t'reveillant, ta Carole va t'faire cuire d'la charcuterie. Six gros boutes de saucisse pis un long boudin. Dis Riki qu'té content?

Riki faisait signe de la tête tout en mastiquant. Il semblait heureux, mais surtout il appréciait la nourriture. Comme Marcel auparavant qui n'en finissait plus de manger.

Pauline Désotel — la vieille fille à capuchon, la bonnefemme à pression, la croquense de prières — s'amena à petits pas feutrés dans la cour. Elle portait un sac à bandoulière en toile qui selon toute apparence avait été rempli à pleine capacité. Elle salua Carole puis prit place à la table de pique-nique. Elle dit :

— J'étais chez moi devant mon frigidaire tout en regardant dans mon chéris pour voir c'que vous faisiez quand j'vous ai vus manger. J'ai vidé mon frigidaire dans mon sac pis me v'là. Pourquoi manger tu seule quand j'peux aussi être icitte avec vous autres. Y fait si beau dehors que cé presque d'valeur d'rester enfermée dans sa cuisine pleine de trous vides. Surtout quand Carole pis son Riki sont juste là, à côté, à pique-niquer. Avez-vous remarqué, le soleil porte une nouvelle brassière. Cé plus chaud-là, plus collant-là, plus suant-là, mais en est ben pareil. Surtout que dret icitte dans mon sac j'ai du bon manger. Regarde Carole c'que j'ai apporté.



Pauline sortit de son sac un poulet en boîte. Un petit poulet dans son jus qui ne demande qu'à être mangé. Ce que Pauline comptait faire aussitôt la conserve ouverte. Elle remarqua :

—— Avez-vous remarqué, ça vous arrive tout cuit dans boîte, prête à être mis dans bouche. Cé tû fin ça! Lé cuisses pis lé ailes sont même après. Pis j'parle pas du reste, le beau blanc dans poitrine. Pis pour pas cher à part de ça. On aura beau dire, le poulet en boîte cé meilleur que le poulet ordinaire. Mais cé pas toute, sainte-vierge non! Regardez, j'ai même du ketchoppe pour aller avec mon p'tit poulet. Du bon ketchoppe pis du fromage, pis du salami, pis du pain au raisin pis une tomate pis un cõcombre pis du jello pour dessert. Poussez-vous un peu que j'étale mon manger.

La conversation prit des allures d'indigestion. Marcel était toujours dans son châssis et se frappait les cuisses tant son ventre lui faisait mal. Il n'avait sur lui qu'un court caleçon orangé et phosphorescent qui jurait avec la blancheur de sa peau. On ne voyait de lui qu'une épave dans un châssis, guère plus qu'une épave qui sombrait dans l'amour et le chagrin. Le pâté chinois séché lui ressemblait. Un laissé pour compte dans une assiette que plus personne ne voulait. Et pourtant sa vie avec Carole n'était pas si loin. Il se rappelait les caresses de sa femme, les plats qu'elle lui préparait le soir avant de se mettre au lit. Un Marcel heureux, pantagruélique, bouffi de

graisse. Un don juan bedonnant et huileux qui appartenait à la race des seigneurs. Un homme sur mesure, convoité, typé à la façon de monsieur tout le monde. Un fiérot à la panse ouverte, à la langue traînarde, à l'intestin gonflé de matières digestives. Parfois dans son bain, il se grattait les testicules et Carole riait de le voir ainsi. Lui, il s'amusait, insouciant et confortable, à se donner des frissons. De longs frissons blonds qui lui glissaient sous les fesses et qui lui permettaient une érection. Et Carole riait de le voir ainsi, dans l'eau grisâtre, perdu dans une jouissance gratuite. Il se rappelait des baisers, la nuit sous les papiers, en éjaculant. Il se rappelait des mots niaisés chuchotés à l'oreille, des bruits incongrus dissimulés sous les couvertures et qui empestaient le brocoli décongelé. Il se rappelait la tiède odeur de son corps, le matin au lever, avant de se mettre la tête sous la douche. Il se rappelait les crachats dans le lavabo, la brosse à dents, l'odeur du café et du prélat. Il revoyait Carole, assise sur le panier à linge sale, s'épiler les jambes et les aisselles. Il se revoyait, assis sur le siège de toilette et feuilletant une revue. Ils jasaient un moment, avant le travail, ainsi. Carole lui disait :

——— Quand j'te voué, Marcel, assis su ta toilette, j'me demande si toué hommes sont comme toé.

Il riait alors d'un rire neigeux. Il lui répondait :

——— Ben sûr ma Carole, toué hommes sont comme moé. Pas

plusse ni moins!

Et Carole riait. Elle écoutait Marcel et elle riait. Ils se regardaient, lui sur la toilette, elle sur le panier à linge sale, et ils s'amusaient. Marcel se rappelait de tout. Maintenant, elle partageait sa vie avec un autre homme. Riki l'avait remplacé sur le siège de toilette. Il lisait le journal de la veille et il regardait Carole s'épiler les jambes. Il avait mal au ventre à cette pensée. Et pourtant, de retour dans son chassis, il ne pouvait croire qu'elle l'avait oublié.

—— Dis Carole que tu t'rappelles toé aussi de nos matins sa bécosse, de nos déjeuners, de mamours qu'on s'faisait avant d'aller travailler toé deux à shop. On voulait avoir de enfants. T'en rappelles-tu? Quessé j'vas faire tu seul? Chus pas pour rester dans l'chassis l'restant d'ma vie à te regarder. J'ai juste trente et un ans, Carole. Dis à Riki que tu veux revenir avec moé.

Pauline croquait une aile de son petit poulet en boîte. Elle se restaurait à sa manière, c'est à dire gloutonnement. Mimi s'approcha et se plaça de sorte à voir Riki de face. Ce qu'elle le trouvait beau. Il ressemblait à une vedette de cinéma avec sa chemise rouge et son pantalon blanc. Elle aurait aimé qu'il la prenne dans ses bras et qu'il lui caresse le poil. Elle aurait ronronné, se serait montrée féline, attentive à ses caresses. Elle se disait :

—— Riki mon beau blond, viens, approche, que j'me flatte

sur toé, que j'te liche lé lèvres, lé joues, lé oreilles.  
 Viens, chus dans mé chaleurs. Sens! Touche ma fourrure comme  
 est douce, comme est propre, comme est belle. Té trop beau  
 pour être comme lé maudits cochons d'hommes. Toé tu m'battrais  
 même pas, je l'sé. J'te veux Riki, à moé. On ferait lé pou-  
 belles ensemble, on chasserait l'rat ensemble, on tuerait  
 dé moineaux ensemble. Dis Riki que tu miaulerais toé aussi?

Pauline rota. Elle enchaina :

—— Coup donc Carole, tu préparais-tu du café? Messen-  
 ble que ça serait bon, un p'tit café crémeux avec mon poulet.  
 Non mais, y faut que j'vous redise que ce p'tit poulet-là est  
 pas mal bon une fois rendu dans bouche. Dans sa boîte de même  
 y'a l'air maladif, cornu, magané, y fait même pitié, on l'croi-  
 rait noyé dans son bouillon depuis une éternité. Mais non, y'é  
 tendre pis mou, Une fois dans bouche on dirait qu'y s'laisse  
 manger tu seul. Moé cé ben simple, le cannage y'a rien pour  
 m'enlever ça. Cé tellement bon le manger en canne, sans compter  
 qu'on trouve de toute. On peut manger longtemps juste avec dé  
 cannes. Pis cé ben moins d'ouvrage. Y faut juste être capable  
 de s'servir d'un openneur. Moé j'peux vous l'dire pis cé pas  
 pour me vanter, mais ça fait quatorze ans que j'mange en canne.  
 Cé rendu qu'la viande fraîche me fait lever l'coeur. Non j'exa-  
 gère encore. Excusez-moé, j'aime ça dire n'importe quoi pour pas  
 trop avoir l'air arriérée. Entéka cé pour vous dire que j'achète  
 toutes sortes de bonnes affaires mais y'a rien pour m'enlever

mon butin en canne.

Dorine se montra le nez près du hangar. Elle avait mis sa robe turquoise en dentelle et à jabot. Elle clama :

—— Mimi, maudite salope, veux-tu ben t'en venir tu suite! Quessé t'as l'air de même? Laisse-moé te l'dire. Le monde va penser qu'tu veux t'faire inviter à souper. Cé pas poli ça Mimi. On t'a pourtant montré à vivre mieux qu'ça. Pis lé cours de français langue seconde que t'as suivis à polyvalente, as-tu déjà oublié ça, han, mais réponds-moé Mimi quand j'te parle?

Devant l'insistance de la chatte à ne pas répondre, Dorine se tourna vers Carole et lui dit :

—— Excusez-la, d'habitude a traîne pas partout d'même. Faut la comprendre, est dans sé chaleurs Mimi c'te semaine. Est pas dans son état normal. Pis y fait tellement beau aujourd'hui que ça presque pas d'bon sens d'rester dans sa cour. Faque nous v'là, toute la gagne!

Elle prit deux doigts, les plaça dans sa bouche et siffla. La famille Martel arriva, Dady en tête et suivi de Gérard. Fermaient la marche Sophie, Régina, Rénald et une caisse bourrée de victuailles.

—— On vous dérangera pas, reprit Dorine, mais on s'sent tellement ben chez-vous, tellement à l'aise qu'on a décidé de venir manger une croûte icitte. Histoire de jaser, de se regarder la couleur de yeux, d'écouter dé niaiseries. Ca vous badre

pas trop, j'espère, parsque nous autres on est pas achallé pantoute.

La famille Martel prit place autour de la table de pique-nique. Une belle famille en réalité et affamée par surcroît. Les sandwiches, la baloné, la moutarde, les olives, les biscuits, la macédoine, les oranges sortirent de la caisse. Les mains se promenaient dans la nourriture qui était aussitôt avalée. A un moment donné, entre deux croquées, Gérard parla :

—— J'vous l'dis, ostie, avoir un feu quèque part, pas loin dans cour, on pourrait s'faire cuire de bonnes tranches de steak dans l'beurre. Ca cé bon! Pas compliqué pour cinq cennes, s'agit d'avoir une poëllonne pis du steak. Pour commencer on allume un feu rouge avec du bois pis une fois que l'feu rouge est ben pris, on garroche la poellonne dedans. On laisse fondre un gros carreau d'beurre pis on pitche le steak dans l'jus. Avec du sel pis du poivre en masse. Tourné la tranche sur un bord, tourne sur l'autre bord pis ça devient tout chaud, tout mou, tout saignant qu'y s'agit juste de s'ouvrir la bouche pour avaler. Pis Gérard est content parsqu'y mange.

Régina acquiesça. Carole était collée sur Riki et sentir la chaleur de ce corps près d'elle l'excitait. Il dégageait une tiédeur particulière qui lui plaisait. Elle affirma :

—— Comment cé qu'vous l'trouvez mon Riki? Y'é tu beau à votre goût? Pis encore là, vous voyez pas lé meilleurs morceaux. Cé pas pour le vanter, mais y'é ben faite. Carole en sé

quèque chose.

Pauline avait cessé de croquer son petit poulet et zieutait avidement le corps de Riki. Elle était amplement d'accord avec les affirmations de sa voisine. Riki devait avoir des beaux morceaux.

—— Lève-toé Riki, rajouta Carole, pis montre au monde comme té ben faite. Regardez-lé ben vous autres. Mon Riki est pas magané, ça presque pas d'usure c't'homme-là.

Riki se mit debout et fit quelques motions athlétiques. Il se tourna sur tous les côtés, prit des poses avantageuses, se laissa admirer. Pauline avait une broue blanchâtre qui lui était montée à la bouche alors que Rénauld enviait ce corps d'homme. Dorine hochait la tête, confirmant ainsi la beauté et l'excellence de la masculinité de Riki.

—— Enlève ta chemise là Riki, dit Carole, pis montre leur té muscles. Regardez ben là, y va l'enlever. Avez-vous vu, han avez-vous vu la santé de c't'homme-là? Ca c't'un homme à mon goût. Tourne-toé astheurs Riki pis grouille un peu. Vous trouvez pas qu'y a l'air d'un beau bébé? Penche-toé Riki là. Balance-toé lé fesses. J'l'ai toujours dit : un homme ça vaut rien si on s'en sert pas pour rire un peu.

Riki donnait son spectacle. Afin de donner plus de piquant à la démonstration, il roula son pantalon à la hauteur des cuisses puis se déhancha. Il avait l'air d'un pantin désarticulé ou mal emboîté. Shantal, Sophie et Dorine tapaient des mains et l'en-

courageaient à toute démesure. Un nuage gonflé et ballonnant passa et éclata d'un gros rire pompeux. Il pointa du doigt la scène en se moquant. Son hilarité ajouta sur chaque visage un sourire de complicité. Seul Marcel dans son châssis avait remarqué le clin d'oeil amusant du nuage. Ses pensées flaccotaient les unes contre les autres et ses yeux, perdus dans un quelconque traumatisme, impressionnaient la bouche qui leur parlait. Il se disait :

— Regarde Marcel, le voué-tu Riki, y voué-tu l'allure, y voué-tu sé morceaux? Cé vrai qu'y é beau, cé vrai qu'y é mieux faite que moé. Musclé comme un héros, le maudit! Moé caus tout graisseux, tout flate, toute pâte molle, tout rond, tout croche. Comme un vieil hippopotame bourré d'gras jusqu'au ras d'la bouche. Pourtant j'ai déjà été mieux qu'une gougoune, qu'une baloune, qu'une toutoune de marde. J'étais ben faite moé aussi. Si j'pouvais donc être comme Riki. Moé aussi j'te trouve de mon goût, Riki. Dans l'fond Carole aurait pu frapper pire. Avoir été à ta place Carole, j'pense que j'aurais été moé aussi amoureux d'lui. J'le serrais dans mé bras pis j'le minoucherais partout. Le soir, j'le coucherais sur moé pis j'le flatterais dans l'sens du poil comme un p'tit chat d'gouttières. Riki aimerait ça, y m'dirait que je l'chatouille pis moé j'rirais. On serait ben toé deux. Je l'embrasserais sa bouche pis j'y dirais que je l'aime comme personne avant lui. Lui aussi y m'aimerait, jusque dans l'fond dé yeux, jusque dans l'fond dé narines,



pis on s'ferait dé cadeaux. Ah oui Carole, si j'serais à ta place, Riki j'le mettrais entre mé cuisses pis j'y chanterais dé chansons d'amour. J'le licherai pour qu'y sente ma langue sur son ventre, pour qu'y sente ma bouche su sé fesses. Ah... pouvoir te dire Riki comme j't'aime! A te regarder d'même dans mon chassiss en train d'manger du jambon, j'ai comme dé envies de t'minoucher. J'te sens dans mon caleçon, mon beau bébé, pis si tu voulais, on s'étendrait toé deux, un à côté d'l'autre, comme pour se coucher.

Marcel traînait avec insistance sa langue dans le chassiss. Il regardait Riki et l'étreignait du regard. Les Martel bouffaient du mieux qu'ils pouvaient et plaisantaient sur leur propre gourmandise. Apparurent bras dessus, bras dessous, Margo Létourneau, son mari Franco et leur fils Stéphanos Démarto. Ils marchaient lentement comme pour ne pas culbuter, mais en réalité leur démarche nonchalante faisait partie de leur habitude familiale. Margo avait les cheveux en brosse, Franco portait une tignasse carotte à la hauteur des épaules et le jeune Stéphanos n'avait pas un poil sur sa caboche de melon d'eau. Un trio qui se remarquait dans les soirées mondaines, surtout lorsque Margo allumait sa pipe et que Stéphanos enlevait ses dentiers. De temps en temps, ils crachaient dans la figure du monde, mais rarement l'été. Ils gardaient leur salive pour la saison froide. On les aimait pour leur bonne humeur et leur sens de l'humour, même s'ils ne riaient jamais. Margo prit

la parole :

—— Mé pétates ont brûlé à matin, mais cé pas grave. J'étais après clouer un mur sur un autre mur pour l'avoir à deux épaisseurs quand j'ai pensé à mé pétates. Su l'coup; l'sang m'a grimpé aux yeux, j'ai failli faire une indigestion. Mé pétates, mé pétates que j'ai crié à Franco Démarto. Y sont brûlées lé écoeurantes. Quessé qu'on va faire astheurs que lé pétates ont brûlé? Si vous lé auriez vues, toutes noires, toutes ratatinées, toutes dures. Une odeur que j'oublierai jamais. Han Stéphano, dis au monde que ça puait dans cuisine. Entéka j'ai braillé. Dé pétates que j'avais moé-même triées dans poche, que j'avais moé-même épluchées. Un ben gros malheur que j'ai dit à Franco!

Franco rétorqua :

—— Moé j'étais assis su ma galerie. J'ai rien vu. J'me berçais pis je regardais l'soleil. Avez-vous remarqué comme y'é jaune aujourd'hui? Tout d'un coup, j'ai entendu un cri d'mort. C'était Margo Létourno. Quessé t'as donc Margo que j'y ai dit?

—— J'ai cloué un deuxième mur. J'espère que j'm'en tannerai pas d'celui-là. L'autre me levait l'coeur. C'était sa couleur. Un mur carreauté bleu cé plus beau qu'un mur carreauté vert mais cé pas aussi lette qu'un mur carreauté brun. Astheurs qu'on a un nouveau mur, on va y faire attention.

—— J'ai entendu un cri d'mort, redit Franco.

—— Lé pétates, mé belles pétates d'amour! Oh! Oh! Franco

m'a retenue juste à temps sans ça j'tombais à terre. On a braillé toute la gaine ensemble, han Stéphanos?

—— Cé déprimant, reprit Franco, ça m'a pris une demi-heure avant de m'en remettre. C'était la première fois en quinze ans que Margo Létourno perdait ses potatoes. Maudites potatoes, han Stéphanos?

—— Les potatoes sentaient l'œuf doré, han maman? Les potatoes ressemblaient à du œuf foncé, han papa?, dit Stéphanos en se pinçant le nez.

—— Mais c'est pas grave, ajouta Margo. On a mangé nos œufs sans potatoes. C'est tout. Pis là nous voilà. On va s'asseoir pis on va vous regarder. On a pas tellement faim, mais si jamais vous avez des restants, on va les prendre. Ça va m'sauver un souper. Surtout l'œuf jambon, chus ben sûre que Stéphanos aimerait ça. A son âge, ça mange n'importe quoi pis nous autres on est pas difficile, faque juste vos restants, juste c'que vous voulez pas. Nous autres on a pas tellement faim, mais on va vider vos plats pareils.

Ils s'installèrent, tous les trois à la table. Riki avait terminé son exhibition et seule Mimi se purléçait encore les babines.

Je suis assis par terre près d'une poubelle et je les regarde manger. La nourriture s'engouffre dans les bouches, se triture, s'avale. Les paroles s'envolent comme des airs de flûte, des airs d'égout dans l'air chaud de cette fin d'après-midi. Mon

cartable est placé sur mes genoux et j'écris. Dans un arbre, deux rats s'engueulent. L'un dit à l'autre :

— Té rien qu'un maudit cochon sale, Ti-Guy. Pourquoi t'as faite ça? C'était un bon biscuit ça. Pis tu l'as toute picossé, tu l'as toute grignoté. C'était à moé ce biscuit-là, cé moé qui l'avais ramassé. Toé on l'sé ben Ti-Guy, tu restes effouéré toute la journée au nicque pendant qu'moé j'couraille lé poubelles. Qui cé qui fait lé déchets? Maudit cochon sale, Ti-Guy, maudit gros cochon! Ben écoeurée d'toé, té toujours là écrasé devant la télévision, ta grande queue entortillée autour dé cuisses, à regarder dé programmes débiles. Pis moé, tu penses-tu à moé? Chus juste bonne pour la swamp pis pour la marde. Non non ça assez duré. Tu vas faire té p'tits pis tu vas sacrer ton camp. Dehors Ti-Guy, j'veux pus t'voir la face.

Mine de rien, Ti-Guy déplace sa queue, la raidit, avance vers sa compagne. Il la mord au cou puis au ventre. Les crocs s'enfoncent dans la peau flasque de la rate. Elle lui saute à la gorge, le renverse, lui griffe un oeil. Elle clame :

— Non non Ti-Guy, tu m'auras pas comme ça, dehors pis ça presse. Tu m'écoeures trop. Té comme ceux en bas qui sont assis pis qui mangent. Té pareil comme eux-autres Ti-Guy, ben pareil. Va donc avant que j't'arrache le nerf dé yeux. Tu m'en as trop faite baver. Va trainer té senteurs ailleurs, va retirer ton chômage dans un autre nicque, moé j'en peux pus. Fais ta valise pis va t'accoter avec une autre.

Je me demande si Ti-Guy va partir ou s'il va s'entêter à rester. Je ne le sais pas, mon crayon non plus. Ma feuille est là et elle attend la suite. Je pense que Ti-Guy devrait s'excuser, brailler, ramper, se mordre la queue. Peut-être ainsi sa rate aurait pitié de lui. Mais Ti-Guy est trop fiérot, trop hautain, trop monsieur pour se rabaisser à mordre lui-même sa queue. Et sa blonde est trop tannée pour le prendre en pitié. Elle lui crèverait plutôt les yeux.

Je lève la tête pour regarder encore une fois les rats perchés dans leur arbre. Mais planté devant moi il y a Gérard. Un Gérard adulte cette fois-ci, énorme, protubérant. Il a les lèvres et le menton maculés de sauce. Sa chemise est usée et son pantalon est rapiécé à plusieurs endroits. La fermeture-éclair est à moitié remontée et je perçois une tache brune par l'ouverture. Gérard parle. Il en est capable.

—— Quessé tu fais là toé ti-cul? J'te watche depuis tantôt pis j'aime pas ça. Quessé tu fais avec ce maudit cahier-là?

—— J'écris m'sieu. J'écris un roman m'sieu!

Les yeux de Gérard me lancent des roches. Il ne comprend pas ce que je veux dire, mais il est tout de même de mauvaise humeur. Je détourne la tête et je vois Marcel dans son chassis qui gesticule et qui grimace. Je reçois un coup de pied. Gérard me parle encore :

—— Va traîner plus loin, reste pas icitte avant que j'me

fâche, avant que j'décide de t'casser un bras. Dé p'tites tapettes comme toé, j'aime pas ça. On devrait t'tuer, ostie!

J'ai compris. Je n'ai pas le choix. Je me lève et j'aperçois Riki qui fonce vers moi. Il me saisit par le collet de ma robe et me repousse violemment. Puis il élance son poing. Je le reçois sur un oeil. Je n'ai pas le temps de tomber. Je me sauve avant que d'autres énergumènes me maltraitent. Je traverse la rue en pleurant. J'ai mal. Là-haut le soleil a enlevé sa brassière. Deux seins pendent et des mamelles, coule du jus blond.

DEUXIEME PARTIE

## I

Il n'y a plus personne qui veut jouer dans mon roman. Ce matin, j'ai demandé à des voisins et ils ont tous refusé. J'ai même reçu des coups. A vrai dire, ils m'évitent ou me tirent des roches. Une dame dans son châssis m'a crié des bêtises à cause de ma jupe et de mes boucles d'oreilles. Cela l'a fâché. Mon papa maintenant ne prend même plus la peine de me battre quand il me voit habillé avec des vêtements de fille. De temps en temps, lorsque l'envie lui vient, il enlève sa ceinture et me fouette. Mais il se fatigue vite. Alors il va écouter la télévision et il se contente de sacrer. Maman, elle, me met des suppositoires en croyant que cela va me guérir de mes tendances transexuelles. Le soir, elle fait brûler des lampions magiques en espérant que la fumée dissipe ce qu'elle appelle mes déviations pré-pubertaires. Quand on est un petit cul, il faut supporter que la charogne fasse partie de la vie. On n'a pas le choix. Les gens ont tous le cul plus gros que la tête. Il est dommage que la merde ne s'échappe pas par la bouche. Certains ont les dents tellement sales qu'ils auraient au moins une bonne raison de se les laver.

Je devrais prendre mon manuscrit et le jeter dans une poubelle. Je n'ai aucune raison d'écrire. Cela ne me plaît même pas. J'use du papier inutilement. J'aurais le goût de sortir et d'aller voir des amis. Prendre un verre de crème soda avec eux et



jouer au monopolie. Cela me changerait de ce que je vois autour de moi ou plutôt de ce que j'écris. Quelqu'un un jour m'a dit qu'on aurait dû me couper les doigts en venant au monde. Il avait raison. On aurait dû me charcuter en petits morceaux et me mettre dans différents sacs de plastique. Peut-être un jour va-t-on le faire. En attendant j'écris n'importe quoi. Les individus me fascinent. Ce n'est pas de ma faute, lorsque je les regarde, je ne vois en eux que de la monstruosité. Je devrais changer mes yeux ou prendre ceux de n'importe qui. Ainsi, j'aurais la vision moins brouillée.

Grand-maman est morte. Elle a perdu le souffle sur la toilette. Elle venait de nettoyer la cuvette puis elle s'était assise un instant pour se reposer et uriner avant de reprendre son travail. Elle a fermé les yeux pour se détendre et le coeur a arrêté. Sa tête s'est renversée sur l'épaule et elle est demeurée ainsi tout l'avant-midi. Quand maman l'a trouvée, elle était déjà raide. Pauvre grand-maman, elle est partie on ne sait où maintenant. Je m'étais habitué à elle, à sa vieille carcasse qui traînait dans la maison. Elle torchait toutes les saletés, même les miennes. Elle aimait nettoyer, mais par-dessus tout elle aimait téléphoner. Elle pouvait passer des jours et des semaines au téléphone à placoter. Elle s'assurait d'avoir toute l'eau chaude nécessaire dans un chaudron, le café, le sucre, la crème et sa grosse tasse à mélasse. Elle s'asseyait dans sa berceuse picotée, le téléphone d'une main et sa tasse de café

de l'autre. Elle buvait et elle parlait. Elle racontait des mensonges, jamais les mêmes, et elle gloussait comme une dinde. De s'entendre mentir lui donnait des frissons. Maintenant, elle ne parle plus. Sa bouche s'est éteinte et du moisi recouvre ses lèvres. Elle a eu de belles funérailles. Grand-papa a brailé presque tout le temps. Il s'abstenait juste pour dormir, mais le reste de la journée il emplissait ses yeux de larmes. Avant de la déposer dans un trou au cimetière, il a déclaré :

—— On était pourtant heureux pis si confortable ensemble, pourquoi y'a fallu qu'tu meures? La mort cé pas ça, cé pas mourir sa toilette. J'aurais tant voulu que tu meures comme du monde. J'aurais pas été difficile, juste un lite cé pourtant pas trop demandé. Comprends-tu que mé chums rient d'moé. Y m'disent : comment ta femme a fait son compte pour mourir sa toilette? Quessé tu veux que j'réponde moé? J'ai honte. Té pourtant pas venue au monde pour crever comme ça. Cé trop bête. Ca pas d'bon sens de partir de sa façon-là. Faque là moé j'pleure. Cé pas juste que j'me dis. Tu méritais mieux qu'ça. Un beau lite blanc avec dé draps jaunes pis une taie d'oreiller verte. Ca aurait eu d'l'al-lure. Mais non, ça cé pas passé d'même. T'as pas été chanceuse. Cé ben effrayant. Avoir pu t'épargner ça... Chus trop vieux, chus comme une guenille usée, plein d'trous, écouétée, fendue. Un vieux torchon sale qu'on est à veille de mettre à poubelle, de fourrer dans un trou comme toé. Astheurs chus pogné pour vivre avec c't'image-là dans tête. J'ai presque hâte de mourir.

T'aurais dû y penser quand tu t'es installée sa toilette que tu pouvais crever. Mais oui, t'aurais dû y penser pis pas prendre de chance. J'sé ben que tu pouvais pas te retenir. Ça devait être pésant pis ça pouvait pas attendre pis ça t'faisait du bien de t'vider. J'sé qu'on peut pas deviner ça quand on va mourir, mais toé, messemble que t'aurais dû prévoir. Si au moins t'étais tombée à terre, ça aurait été moins pire. Mais non, t'as figé comme une barre, comme une crampe à l'estomac. Cé pas naturel. J'l'ai demandé au docteur de quoi au juste t'étais morte. Y'a ri d'moé. Y'a poussé un gros rire pis j'ai reçu toute sa salive dans face. Cé pas une réponse à faire. Dans l'fond, c'en était une. J'ai compris. Avoir su, j'aurais été avec toé. Peut-être que j'aurais pas pu rien faire, mais au moins j't'aurais pas laissée là. J'pense que lé animaux ont pas c'problème-là. Si t'avais été un lézard, t'aurais changé d'couleur pis on aurait compris. J'ai toujours voulu être un lézard, pour me chauffer sur une roche comme une tranche de bœuf, à pétiller dans ma graisse pour agacer lé fleurs pis lé oiseaux. Un lézard sorti d'l'histoire comme dé milliers d'autres, mais qui vieillit en pensant au temps où lé dinosaures croquaient dé arbres pour affiler leur dentition. Un lézard cornu avec une crête de coq dentelée pour me gratter le soir en écoutant lé grenouilles chanter.

Grand-papa est resté sur la tombe durant deux jours. Il a tout tenté pour apprendre la vérité. Grand-maman n'a rien dit.

Elle a emporté son secret avec elle. C'est triste car grand-papa ne dort plus, ne mange plus, ne va même plus aux toilettes. Pauvre grand-papa, il est tout vert tant il souffre malgré lui.

Moi je continue à vivre et à aller aux toilettes. La vie, apparemment, pourrait être cela à la limite. Avec du beurre le matin pour tartiner son déjeuner. En fouillant dans les tiroirs de grand-maman, j'ai trouvé de beaux vêtements. Ils sentent la boule à mites et l'huile de ricin, mais ils me vont. Quelques coutures ici et là et je vais avoir l'air d'une grand-mère — d'une grand-mère qui a neuf ans et qui écrit un roman.

Pour être honnête et je ne le suis pas, il faut dire que grand-papa est menteur. Il a falsifié la mort de sa femme parce que cela faisait son affaire. Si grand-maman de son vivant aimait parler au téléphone, lui grand-papa aime raconter des menteries. Il sait de quelle façon sa vieille est décédée et il ne veut pas se l'avouer. Une fois pourtant, il a été obligé de le dire. Les policiers qui ont mené l'enquête marine l'ont torturé. Grand-papa a tout dit. Il n'a pas eu le choix sans cela il l'aurait pris. Il a raconté que sa femme ne voulait plus de lui, ne voulait plus céder à ses avances. Elle avait cadenassé son amour avec une vieille broche et de la corde à magasin. Et grand-papa avait forcé l'entrée avec un outil, mais il avait rencontré un obstacle. Un bouchon d'amour placé dans l'ouverture et qui l'a fait remiser son outil dans le hangar. La porte était verrouillée, alors grand-papa l'a défoncée. Cela lui a pris six heures

avant que la serrure ne bascule. En entrant dans la chambre et à la vue de sa Dorothee étendue sur le lit, il a affirmé :

—— Voyons ma Dorothee, si on s'aimait une dernière fois avant qu'on soille trop vieux toué deux. Messemble que ça serait plaisant, on pourrait passer une belle nuit ensemble. J'sé qu'on est pas mal maganés, mais on va faire comme non. Tu vas oublier mé croûtes dans l'dos, ma senteur de pipe, ma peau jaunasse pis moé j'vas oublier té mottions durs dans l'cou, ton poil sa bedaine pis té varices en tuyau d'poêle. Han si tu voulais, on serait tellement heureux, juste en s'fermant lé yeux. On pourrait imaginer le bonheur qu'on veut, pis là ça serait facile de s'aimer. Entre toé pis moé y'a dé affaires qui peuvent encore servir. Toute est là, y s'agit de vouloir. Une fois crinqué, j'peux aller plus loin que l'bout du monde. J'me collerais sur toé pis j'te flatterais partout comme si t'étais un p'tit lézard. J'vas t'chanter une chanson en t'disant que j't'aime. En dansant dans nos têtes sur dé airs de fête pour que ça soille agréable. Dis oui Dorothee une dernière fois. Lé lézards ont l'droit d's'aimer pis ça dérange persōne. On a mangé tant qu'on a pu de notre poisson cru, astheurs ça sera l'temps de se reposer, de penser un peu à nous-autres. Sa plage, le sable est chaud pis en fouillant on trouverait dé coquillages. On aurait notre dessert frais sorti d'l'eau.

Dorothee a accepté. Grand-papa a tenu ses promesses. Ils



ont eu une nuit de bonheur, ou du moins de plaisir partagé. Les corps sont fatigués, mais les esprits sont encore alertes comme toujours dans ce genre de situation. Au matin, grand-papa s'est endormi, repu et bedonnant de satisfaction. Grand-maman l'a regardé ronfler, rouspéter du nez, vrombir de la gorge. Puis à un moment donné, elle s'est levée pour regarder dans le chassis. Le soleil lui est apparu un peu grisonnant et morne parmi de nombreux nuages dégrossis; et pourtant elle se sent à l'aise dans sa jaquette, confortable au réveil de cette nouvelle journée. Une odeur de pommes lui chatouille les narines, l'emplit d'une simplette humeur d'adolescente.

Elle passe la tête puis la main par la fenêtre et tente de décrocher une pomme. Elle s'avance le buste mais quelques pouces la séparent du fruit. Elle s'arc-boute sur le rebord, tend les doigts et dégringole tête première dans le vide. La chute n'est heureusement pas mortelle. Par contre elle atterrit sur un rateau et l'une des pointes lui transperce un oeil. Elle se relève en gueulant et chute contre le pommier. Elle se retrouve de nouveau par terre et opte plutôt pour la reptation pour se déplacer. Elle gémit, crie au secours, mais personne ne vient. Si tôt le matin il n'y a, à vrai dire, que le laitier. Comme de fait, il arrive au volant de sa camionnette. Il entre dans la cour et écrase accidentellement la tête de grand-maman. Elle a rampé cahin-caha et le sort lui a été défavorable. Affolé, le laitier oublie de livrer les pintes de lait et réveille

tout le quartier par ses plaintes et ses cris. Mais cela prend une heure, car les gens dorment dur.

Les policiers ont cru grand-papa. Ils ont ri, beaucoup, en se tenant le ventre et la bouche. Une telle mort n'arrive pas souvent et grand-papa le sait. C'est pour cela qu'il a raconté cette histoire. Grand-papa est menteur, grand-maman aussi. Ils font un beau couple de menteries.

Je le regarde. La vieille s'est essuyée les pieds sur son visage. Un vieux bonhomme sénile qui raconte tout ce qui lui passe par la tête. Il est assis au salon et il parle au téléphone. J'écoute :

—— Vvyons ma Dorothée, dis pas ça d'même, tu l'sé que j't'en veux pas d'avoir dit à tout l'monde sa rue que j'étais mort. Quand y vont m'voir, y vont être ben content que j'soille encore vivant. En seulement, t'aurais pu au moins leur dire autre chose que ça. Aujourd'hui, par icitte, on meurt presque pus d'la lèpre. Pourquoi tu leur as dit ça? J'sé ben qu'cé plus plaisant à raconter : lé galles, lé croûtes, le brunissement, la pourriture toute collée, toute séchée, toute écalée sa peau. Y'en a qui ont pas dû t'croire.

Dans la cuisine, grand-maman brasse son café. Elle parle avec grand-papa qui est assis au salon et le persuade du contraire. Tous l'ont crue. Elle ajoute :

—— Si tu savais comment cé que j'me sens molle. J'ai l'fond d'la tête qui roule dans l'huile tellement chus étourdie.

J'ai mal aux yeux, aux coudes, aux orteils. J'ai dé échauffements sur mé ovaires que cé ben simple, j'ai soif. Messemble que dans c'temps-là j'boirais un gallon d'routebire, juste pour calmer mé échauffements. A part de ça, ça va pas pire. Mais y faut pas que j'me penche parsque là j'raidis. Pis aussi quand j'mange mé tchoppes de lard le matin, j'ai ben d'la misère à lé garder. Y cherchent tout l'temps à sortir. Quand cé pas par la bouche, mais cé par ailleurs. J'ai aussi dé palpitations. A mon âge, fallait ben que j'm'en attende. Mais le plus dur, cé d'accepter la mort. On apprend à vivre avec sa souffrance, mais la mort cé autre chose. Juste à penser que toute va être fini, ça m'chavire. J'en ai pus pour longtemps. Quèques jours encore, si chus chanceuse une semaine. Si j'force pas trop, si j'reste couchée. Avec un régime aux pruneaux pis une diète aux bananes, peut-être que j'peux toffer emcore un peu. En coupant sé pétates, sé féculents, sa mélasse pis su l'gruau, peut-être que j'vas m'rendre au bout d'la semaine. Pis après j'vas agoniser, j'vas râler, j'vas flûter. La mort est pas loin dans c'temps-là. A rôde comme un bandit pis a l'attend sa chance pour sauter su l'monde. Cé ça qu'y va arriver, je l'sens. M'entends-tu là? Chus morte. Oui oui chus morte. Mon coeur de lézard sé arrêté. Ma couleur a changé. La pluie tombe pis la marée monte. Chus entre deux roches plates. Mé yeux sont encore ouverts, mon nez respire encore l'odeur de l'eau. Mais demain, ça va être fini.

Grand-papa essuie une fausse larme. Il reprend la conversa-



tion en feignant un tremblotement de voix.

— Tu seras pas belle à voir dans ta tombe, dans ton trou. La peau va t'couler sur lé os. Tu vas être comme une charogne rongée par lé bébittes. Tu vas être tu seule ma pauvre Dorothee, toute piquée par lé vers, toute en puanteur, toute en décomposition. J'pourrai pas être là pour te tenir la main, pour te flatter lé cheveux. Y va faire noir, trop noir dans ton trou pour que tu puisses te voir. J'aimerais pouvoir te dire que ça sera pas si pire, mais ça sera pas vrai. Ça va être écoeurant. Même toé tu pourrais pas te reconnaître. Tu seras pus montrable, tu seras pus regardable. Tu vas finir par disparaître, tranquillement, jusqu'à temps qu'y reste de toé qu'un p'tit paquet d'cochonneries. Juste c'que lé bébittes auront pas voulu. Y va juste rester ça d'toé qui va dormir dans tombe. Un tout p'tit paquet au chaud dans son satin rouge qui frissonne l'hiver pis qui transpire l'été. J'ai peur Dorothee que ça m'arrive à moé aussi. Entends-tu, j'ai peur.

Grand-papa fait semblant d'avoir peur. Peut-être aussi a-t-il peur pour vrai. J'ai revêtu la robe bleue de grand-maman et ma silhouette apparaît dans un miroir. Je me regarde. J'ai l'air d'un enfant déguisé pour l'Halloween. Tantôt je vais sortir. Je ne sais pas encore où je vais aller, mais j'aimerais bien raccoler une petite fille. A mon âge je ne devrais pas penser à ça, mais il faut un début à tout. Toutefois, les petites filles m'évitent. Elles se moquent de moi parce que j'essaie

de leur ressembler. Je ne le cache pas non plus. Mes cheveux, mon allure, mes manières, ma démarche, ma voix : tout ça y compris ma garde-robe. J'aime me sentir dans la peau d'une fille. On me dit que ce n'est pas naturel. Et pourtant on ne me critique pas lorsque j'ai des relations sexuelles avec des filles. Je ne comprends rien. Ou plutôt je réalise que ma maman a peur de mes déviations. Maman a peur de tout, surtout de la peur qu'elle se fait à imaginer toutes sortes de choses épouvantables. Souvent je l'entends dire à papa :

—— J'ai peur, Paulo, m'entends-tu là, j'ai peur qu'le p'tit vire en fille. L'as-tu regardé quand y s'habille? Fais quèque chose, laisse-lé pas faire, c't'enfant-là est croche, redressis-lé avant qu'y soille trop tard. Fais pas juste le battre, essaye d'y faire comprendre le bon sens. Un jour, tu vas voir, y va porter dé brassières comme moé. J'ai peur de voir mon gars avec une brassière. Pis après ça cé assez pour qu'y devienne menstrué. Imagines-tu Paulo ton gars avec un kotex. Ris pas, ostie, Paulo, le pénis va y tomber pis à place y va se retrouver faite comme une femme. J'te l'dis, croué-moé avant qu'le p'tit tombe enceinte. Ca va faire dur. Ah maudit Paulo, j'me sens pas ben là, j'ai peur ça pas d'bon sens. Cé écoeurant, toute me fait peur. Chus trop nerveuse, un rien m'énervé. Si tu t'occupais un peu d'moé aussi. Pourquoi té toujours assis dans ton fauteuil avec ton p'tit coke entre lé deux jambes? Tu l'sé que j'haïs ça te voir éplucher té écales de pinottes devant la

télévision. Lâche-là ta maudite ostie d'télévision! Y'a juste elle qui compte pour toé. Pis moé là d'dans? Chus tu rien qu'bonne pour tourner lé postes, pour voir si lé programmes font ton affaire? Attends pas que j'crie pis que j'te tire un chaudron dans face. Chus écoeurée de t'voir écrasé dans c'maudit fauteuil-là, on dirait qu'té né d'dans, que t'as grandi d'dans, pis jusqu'au coussin qui a pris la forme de ton cul. Toutes té odeurs, Paulo, té a mis dans l'fauteuil. Y pue tellement que chus même pas capable de m'approcher d'lui. Ca fait trop longtemps que j'te voué là, ça m'fait peur par boute. Din fois j'te voué dans quarante ans d'icitte pis té toujours assis dans ton fauteuil en train d'boire du coke pis d'sucer dé pinottes. Ca m'fait peur, Paulo; grouille donc un peu. Tu vas finir par pourrir assis là. La mousse va s'coller su toé pis après la peau va t'boursoffler par galettes.

Paulo se lève une jambe et pète. Sa réponse est faite. A la télévision, il y a une émission pour enfants. Il est heureux car Popoye le marin a mangé sa boîte d'épinard. Maman s'incrûste. Elle continue son monologue :

—— Maudit Paulo, y'a rien à faire avec toé. Pourquoi tu vas pas jouer dans l'sable avec dé p'tits troques en plastique? J'aimerais encore mieux ça que de t'voir revirer en moisissure. J'ai peur, j'ai peur Paulo! J'ai peur que l'fromage coûte plus cher la semaine prochaine quand j'vas aller au marché. J'ai peur qu'la machine à laver brise; j'ai peur d'avoir

un accident; j'ai peur de passer au feu; j'ai peur de tapis jaunes; j'ai peur qu'il n'y ait plus de pensions d'vieillesse quand j'vas être vieille. Ça pas d'bons sens avoir peur de même. L'autre jour, j'ai eu peur d'un chien. J'ai eu peur qu'y m'vole ma sacoche. Pis hier, j'ai eu peur de moi. J'me suis vue, Paulo, pis j'ai eu peur. C'est pas normal, y'a quèqu chose de craqué en moi.

Paulo ricane car Popoye a sauvé Olive du déluge. La séquence est drolatique, du moins se veut-elle ainsi. Paulo est heureux. Il se débouche un coke et ramasse une poignée de pignettes. Il turlutte sur l'air de Popoye. Maman enrage :

—— Voyons Paulo, ostie, pourquoi tu lâches pas ta télévision une minute que j'te parle. Chus rendue au bout de ma patience. Attends pas qu'un malheur te tombe sa tête. A matin, en me levant, j't'ai vu, y'était juste six heures. Quessé tu faisais dans ton fauteuil? Quessé tu faisais assis devant la télévision? Y'avait rien su l'écran, y'avait juste une face de sauvage. Es-tu après virer fou? M'entends-tu là, Paulo? Dis au moins quèqu chose, n'importe quoi!

Papa n'a pas dit un mot. Il s'est levé et a placé sa main sur la bouche de maman pendant quelques minutes. Après il l'a repoussée dans le corridor. Il est revenu s'asseoir dans son fauteuil. Une nouvelle émission débile débute. Maman a rajouté :

—— Tu m'écoeures Paulo, t'es rien qu'un enfant d'chienne de kriss. Un jour toi, j'vas t'la casser ta maudite télévision.

Tu vas la retrouver en morceaux. J'vas l'faire, oui oui j'vas la casser même si j'ai peur que tu m'battes après. J'vas mettre le feu à ton fauteuil aussi.

Papa se lève d'un bond et fonce vers maman. Ses yeux expriment la folie et la colère. Maman recule dans le corridor en disant :

—— Non non Paulo, touche-moé pas; non non pas ça, surtout pas là, non Paulo maudit fou tu m'fais mal, arrête, tu m'fais peur. C't'assez, aiolle, lâche-moé, maudit cochon!

Ordinairement, pendant qu'elle enfonce ses ongles dans les yeux de papa et que lui presse la poitrine de maman, je sors. Le bruit me fatigue.

Du chassiss de ma chambre, j'ai vu Claudette. Je l'aime bien. Elle aussi me trouve gentil. Elle m'amène chez elle et nous enlevons nos robes. On s'embrasse et on se caresse. Rien de pudique. Claudette a toujours été attirée par les petites filles. Alors nous nous aimons. Parfois, je lui lis des pages de mon roman. Elle aussi croit qu'on aurait dû me couper les doigts.

## II

Mier soir j'ai été écornifler dans les fenêtres des Martel. Des fenêtres sales, graisseuses, toujours embuées. Une couleur de Martel prisonnière de la vitre comme d'un égout. Une gagne de cochons les Martel! Toute la famille était au salon

et grognait. Parfois une engueulade éclatait. On avait l'impression qu'ils parlaient pour le seul plaisir de se faire aller le grouin. Des discussions gratuites qui écoulaient le temps et la vie. Dorine se berçait d'un train train monotone et enlevait les pucerons que Mimi avait rapportés dans sa fourrure. Les autres étaient là, se décrotaient les ongles ou plaçaient leur langue entre les doigts pour se lécher le nombril. Les chassiss reflétaient la transparence et la pesanteur des visages. Des blocs de ciment avaient coulé dans leurs oreilles; du jello se mirait dans leur regard. Rénald parlait :

—— Oui oui l'père, y'a pus personne qui va m'écoeurer astheurs. Y vont m'prendre, y me l'ont dit. Y vont m'faire signer pis après j'vas être dans l'armée. J'vas être habillé en soldat pis y vont m'donner un fusil. Si quelqu'un fait pas mon affaire, j'ai juste à l'tirer. Que ça soille n'importe qui, j'm'en sacre. Si l'armée nous donne dé fusils, cé pour tuer ceux qui nous écoeurent. Habillé en vert avec un casque de guerre! J'vas aller dans d'autres pays pis j'vas tirer dé bombes sur du monde. Juste pour lé niaiser! Cé ça être soldat, l'père. Cé ça la vie. Niaiser l'monde qui pensent pas comme nous autres, qui veulent pas plier quand tu leur dis de s'mettre à té pieds. Y faut pas avoir pitié, on est payé pour tuer. Lé fusils, lé chars d'assaut, lé bombes, lé canons, cé pas là pour la parade. Cé là pour massacrer du monde.

Dorine chassa Mimi d'une taloche sur le postérieur. Elle

se campa devant Rénald et dit :

—— Es-tu malade toé Rénald? As-tu envie de faire honte à ta famille, as-tu envie de faire brailler ta mémère? Si jamais j'apprends que tu tues du monde, tu vas avoir affaire à ton père. Laisse-la faire ta maudite armée. Laisse ça aux autres, cé pas pour toé. Reste icitte, reste avec nous autres au chaud. Dans l'magasin y'a pas d'danger.

Rénald éclata d'un rire bouffon. Il cracha par terre un jus coloré et écarta Dady en le poussant du pied. Il avait l'air d'un homme qui se donne des airs de meurtrier. Il répondit :

—— Vous mémère, ben vite vous allez mourir. Vous êtes même chanceuse d'avoir vécu aussi longtemps. Au cas où vous l'sauriez pas, lé gars dans l'armée peuvent tuer lé p'tits vieux. Ça cé déjà vu, plus souvent qu'on l'pense. Ça arrive encore, un peu partout. Avec une balle de revolver entre lé deux yeux. Faque écoeurez-moé pas pis prenez votre trou.

Rénald se haussa sur la pointe des pieds et se balança. Son père le regardait avec fierté. C'était un Martell! Dorine changeait de couleurs. Elle passait du jaune au violet. Elle tempêta :

—— As-tu entendu ton gars, Gérard? Regarde-moé Gérard quand j'te parle. Tu vas y enlever d'la tête cé idées-là. As-tu envie qu'y devienne maniaque, qu'y vire fou? L'armée pis la guerre, cé la damnation. Cé une patente qui devrait pas être

misedans tête dé enfants. Ça lé rend croches, nerveux, excités, que çé pas mêlant ça leur donne dé varices din cuisses du cerveau. Pis une fois qu'ton Rénald va avoir dé varices, tu pourras pus le reconnaître. Y va être tellement pœurri, galleux pis crouteux, qu'y aura pus rien à faire avec lui. Laisse-lé pas s'embarquer dans sa maudite patente-là. Y'é ben mieux icitte à travailler din antiquités, comme moé, comme toé Gérard, comme tout l'monde qui travaillent pis qui sont heureux. Dis-y ça Gérard pour le calmer avant qu'le sang se gâte dans sa caboche.

Gérard ne disait pas un mot. Il voyait son fils revêtu d'un habit kaki, armé et transperçant de sa baillonnnette un ennemi. Un beau spectacle comme au cinéma. Son Rénald serait peut-être un jour décoré pour avoir tué. Lui Gérard Martel serait fier. Dorine raclait le tapis avec ses pieds. Elle bouillonnait. Elle reprit :

—— Toé Rénald, si t'as envie d'finir comme un bandit, prends la porte tu suite. Va z'y dans ta maudite armée; va lé rejoindre té maniaques. Va pis reviens pus jamais. Dans famille, y'a jamais eu personne qui a tué. Si té assez niaiseux pour t'avoir laissé enfirouaper, pars. Si tu t'sens mieux avec dé bandits, mais t'as pus rien à faire dans ma maison. Prends ta valise, mets tout c'que tu veux d'dans pis va t'en.

Rénald défiait Dorine d'un oeil rébarbatif. Il avait bu toute la journée et une lourdeur lui pesait sur la conscience. Se voir



ainsi contrarié le rendait de mauvaise humeur. Il explosa :

— Y'a pas personne qui va m'empêcher de devenir soldat. J'sacre mon camp. J'vas avoir une belle vie. J'vas chauffer dé chars d'assaut pis j'vas tirer d'la mitraillette. J'vas m'promener en hélicoptère le dimanche après-midi pis en sous-marin le samedi soir. Toué pays que j'vas voir. J'vas m'promener en bateau, la mère. Sur dé gros bateaux équipés avec dé fusées! Qui cé qui vous dit que ça sera pas moé Rénald Martel qui va chauffer un bateau? J'ai ça dans l'bras. Moé pis moé j'dis qu'y a juste la guerre qui m'intéresse dans vie. Pis cé toute.

Rénald ramassa une bouteille d'alcool puis sortit. Un vide se fit dans le salon. Tous se regardaient avec de la broue dans le regard. Dorine voulut reprendre la parole, mais Régina s'interposa.

— Cé pas un méchant gars notre Rénald. Là y'é excité mais ça va y passer. On est mieux d'y laisser passer sa crise. Une fois dans l'armée, y va s'apercevoir qu'y était mieux traité icitte. On tue pas du monde comme ça, cé pas possible. Y sé fait enfler la tête. L'armée y a monté au cerveau. Y'ont dû y faire dé promesses pis dé cadeaux. L'armée est assez croche pour ça. Sé rêves vont finir par crever tu seuls. La vie cé ça : dé rêves crevés pis dé rides dans l'visage. Personne y échappe, même pas moé!

Dorine s'impatiait. Elle avait repris Mimi et la pressait contre elle. Elle voulait parler. Ses lèvres frétilaient,

prenaient des plis en forme de mots. Elle guettait Gérard, le pointait des yeux, lui faisait une moue porcine. Elle finit par dire :

— Cé lui, un espèce de bandit qui est venu après-midi au magasin. Tu l'as vu toé Gérard, celui qui reniflait lé antiquités pis qui pensait qu'on lé donnait. Y'était habillé en vert, en soldat, en concombre, en épouvantail à serins. Pis lette à part de ça, avec dé cicatrices pis dé tatouages partout. Ben effrayant que j'me suis dit quand j'l'ai vu descendre de son jeep. Ca pas été long qu'y a sauté sur notre Rénald.

Il avait mouillé tout l'après-midi. Une pluie rebout et chaude que le vent charriait à sa guise. Une curieuse de pluie. Il n'y avait pas moyen de mettre un pied à l'extérieur sans être trempé. L'homme-soldat avait salué Dorine et Gérard d'un geste militaire. Des manières d'automate planté dans une **vieille** structure de broche à foin. Ses doigts intimidaient les meubles qu'il touchait et grattaient les prix qui refusaient de baisser. Il avait même voulu acheter le chapeau melon de la vieille. Il voulait tout acheter, mais sans payer. Il voulait avoir le magasin, la maison, la galerie de Franco, le terrain et Rénald. Les forces armées devaient régler la note au printemps. Dans un printemps des trois printemps, aussi bien dire jamais. De toute façon, Gérard ne voulait pas vendre. L'homme-soldat, capitaine à solde, s'était rabattu sur Rénald comme pour se venger. Une vengeance patibulaire qui donne particulièrement mal à la tête.

Et Dorine lui avait dit :

—— Pas question de vendre autre chose que dé antiquités pour du cash. Le beurre qu'on met sur nos pétates le matin se paye avec du cash. Faque écoeurez-nous pas avec vos printemps. Vous avez beau être soldat, nous autres icitte on s'en sacre. La guerre est finie.

L'homme avait maugréé et grimacé. N'eut été de Gérard, il aurait frappé la vieille. Il avait refermé les poings et avait menacé de la brutaliser. Loin d'être effrayée, Dorine s'était montrée intempestive. L'homme avait reculé, avait eu peur de Gérard et de la barre à clou qu'il tenait dans ses mains. Il avait déguerpi, mais il avait tout de même réussi à faire une forte impression sur Rénald.

Et tout cela allait se terminer au matin. Dorine le savait. Rénald irait cuver son alcool dans un fossé. Il vomirait, serait malade, reviendrait à la maison en pleurnichant. Il se roulerait sur le plancher, dégurgiterait son malaise sous la table de cuisine, ramperait jusqu'à l'escalier de la cave pour finalement débouler. Il resterait là, sur le ciment, durant quelques heures puis remonterait. Il dirait :

—— J'sé pas quessé j'avais dans tête hier. J'voulais pas dire ça. L'armée m'intéresse pas. J'aime pas l'vert. C't'une couleur qui m'pèse su l'ventre. J'ai toujours eu l'coeur à l'envers rien qu'à penser qu'un jour, on viendra m'ramasser pour l'armée. J'aurais l'air d'un morpion avec un casque sa tête. Jamais l'père

on va m'mettre du vert su l'dos. Pis pourtant j'aimerais ça faire la guerre. Pour tuer du monde. J'ai dé envies d'mort dans tête. J'ai toujours aimé l'sang. Surtout quand ça sort dé yeux. Chus écoeuré de tuer dé chats pis dé chiens. J'ai beau leur crever l'ventre, leur faire sauter lé yeux, je ressens pus rien. Pouvoir faire ça sur un homme, le goût du sang me reviendrait. Enfoncer un couteau dans peau d'quelqu'un, pouvoir tuer quand ça m'tente, messemble que la vie serait moins plate, messemble que j'boirais moins. Couper dé doigts, dé têtes, dé jambes pis aussi enfoncer lé mains dans un ventre pour après arracher lé morceaux un par un. Cé pourtant pas le monde qui manque sa terre. On peut l'faire, chus sûr. L'armée le fait. Pourquoi y faut être habillé en vert pour avoir le droit de tuer du monde? Pourquoi ostie?

### III

—— Franco, apporte la mop que j'essuie la bouche du p'tit. Y sé encore beurré l'portrait dans graisse de pétates frites. Vite Franco, débarque de sur ta chaisé, enlève-toé de sur ta galerie pis arrive. C't'enfant-là va m'donner un coup d'mort. Cé simple, quand j'y voué l'blanc qu'y a din yeux, j'ai envie d'y sacrer une claque. Cé plus fort que moé, quand j'le

regarde, y m'fait pitié. Quessé j'ai pu faire pour mettre au monde un enfant aussi mal amanché? L'as-tu ben regardé ton gars, Franco, l'as-tu ben examiné d'un bout à l'autre? Y'a jamais eu un baptême de cheveu qui a voulu pousser sur sa maudite caboche. Chus tellement tannée de l'voir chauve que din fois j'aurais l'goût d'y mettre une galette de fumier sa tête pis d'semmer d'la pelouse. Franco, ton gars m'écoeure. Y'é l'ette ça pas d'allure. Y marche lé jambes par en'dedans. Ça y donne l'air d'avoir poussé tout croche. Dans l'fond y ressemble à un animal. On devrait l'mettre dans une cage ou l'attacher avec une chaîne après la galerie. Si ça du bon sens un enfant d'même! Ça fera rien d'bon dans vie. On dirait qu'y é retardé, on dirait qu'y é niaiseux, on dirait qu'y gonfle au lieu d'grandir. Y'é ben d'trop gros, ben d'trop gras, ben d'trop epais! Jeune de même pis déjà y'é rond comme un cor à vidanges. Oui oui Franco, dis pas l'contraire. Ton gars fait dur. Son nez st tellement large qu'on pourrait vider dedans un pot d'caramel. Pis sé maudites oreilles qui y pendent chaque bord d'la tête, on dirait dé gougounes de phentex. M'écouter, j'irais l'écarter quèque part. J'sé pas où mais loin d'icitte. Fais quèque chose avec, sans ça j'fais un malheur. Tu pourrais l'empoisonner. Stéphano... you hou, viens voir popa, y va t'donner un bon bol de poison! Viens mon ange, moman t'aime assez qu'a va t'montrer comment t'couper lé veines. Apporte lé lames de rasoir en passant!

Franco ramassa son fils par les épaules et alla l'enfermer dans l'armoire à balais. Un cagibi que l'enfant connaissait bien. Une fois le cadenas fixé à la porte, l'homme retrouva ses aises. Il allait retourner sur sa galerie lorsque sa femme l'accosta en lui enfonçant une main dans le postérieur.

—— Où cé tu vas encore, Franco? On sort après-midi. Prends ton chapeau, mets té claques pis viens-t'en. On va aller faire un tour dehors.

Aussitôt l'homme se plia à l'ordre reçu. Il exultait. Il avait envie de sortir, de marcher sur la rue, de voir des gens le regarder au bras de sa femme. Il mit ses couvre-chaussures bleus, son chapeau en feutre, son foulard en ratine et se posa fièrement dans le chassis. Il attendait. Il ne savait pas quoi encore, mais il attendait quelque chose. Un mot, un son, un signal. Margo lui fit un geste familier. L'homme trembla, gigota, piétina le plancher. Il avait hâte de sortir. Margo dit :

—— Non non pis non! J'ai changé d'idée. On reste icitte. Déshabille-toé. On va faire autre chose à place. J'ai l'goût de t'voir tout nu. Enlève té culottes.

Franco retira ses couvre-chaussures et ses vêtements. Il ne garda que son chapeau. Il était là, nu dans la cuisine, à attendre la suite des événements. Il machouillait une vieille gomme qu'il traînait dans sa salive depuis une semaine. Margo examinait son mari en grimaçant de l'oeil. Elle affirma :

—— Té ben sale, tu té pas encore lavé. Regarde-toé, té tout jaune pis tout brun. Té crotté ça s'dit pas. Que cé donc

triste de t'voir aussi sale. Approche que j'sente té odeurs. Si ça du bon sens vivre dans sa crasse de même. Maudit que t'as donc pas d'allure. Tu pues. Moé qui voulais t'faire danser. J'sé pus trop si ça m'tente.

Franco déplia les jambes et exécuta une danse triviale. Son sexe ballotait en tous sens tel un petit engin mécanique. La sueur se mêlait à la saleté et s'agglutinait en monceaux brunâtres. Et Margo riait de le voir ainsi.

— Bon ben j'ai changé d'idée, reprit-elle. On va sortir. On va aller faire lé provisions. Tu peux remettre té claques.

L'homme obéit. Ils sortirent de la maison, descendirent l'escalier et traversèrent la cour. Elle marchait à petits pas crocodiliens; il traînait un pied, l'essuyait sur l'asphalte. Un chapeau et des couvre-chaussures assortis à la bizarrerie de sa démarche. L'allure artificielle de sa nudité sautillant sur ses cuisses.

Je le regarde. Les yeux fixés dans le vide du réservoir d'essence qui me sépare d'eux. Franco semble heureux. Il sourit. Des oiseaux se moquent de lui. Des automobiles écrapouties dans la rue et des enfants qui chialent. Des passants qui promènent leur langue dans les vitrines des magasins et qui rincent leurs yeux sur les objets exposés. Une foule de badauds qui lèvent des chapeaux et qui bavardent, et qui se mouchent, et qui se gargarisent, et qui se dandinent, et qui se saluent, et qui

se reconnaissent. Les bancs sont occupés. Les madames se grattent comme à la foire. Et pourtant, il n'y a ni balounes, ni fanfare. Un chien tape du pied. C'est tout. L'émotion baisse et un arbre se cache dans son feuillage. De quoi faire frémir. Personne n'a envie de vomir. Il fait encore soleil et le vendeur de crème glacée sert toujours la clientèle. Différentes voix de clowns percent les bruits saisonniers, résonnent dans les haut-parleurs. C'est le temps de la messe. L'archevêque, les papes et les bienheureux prient tous ensemble. Les chants grégoriens et les râles s'élèvent et s'allègent dans les nausées des fidèles. Des lampions déposés sur des balustrades étonnent vraiment les rares moribonds qui palabrent ici et là en monticules désordonnés. C'est l'heure du miracle. Une paraplégique est poussée sur l'estrade. Des cris fendus se dispersent dans l'assemblée. Les animaux royaux agitent leur queue touffue. Tous attendent l'instant solennel et l'ouverture du parachute sacerdotal. Enfin, l'un des papes bénit les malades. Des hourras giclent à la figure des fétiches. La populace est satisfaite. L'eau bénite ruisselle sur les dalles et dégoutte dans les chevelures des croyants. Un train dérape. Les raisins s'éparpillent et se brisent sur les édifices. Mon papa saute d'un wagon en hurlant. Il est saoul. De sa bouche dégouline un jus rosâtre qui pétille sur les lèvres. Sa culotte est trouée jusqu'à la hauteur des yeux. La doublure de ses poches pendille comme les gougounes de ses oreilles. Ses accessoires dentaux



sont mal fixés. Il parle, mais les sons produits se perdent dans la salive et la mauvaise articulation. Il m'a vu. Il me menace. Il veut me tuer d'un coup de poing. Ça ne me tente pas tellement de mourir aujourd'hui. J'ai horreur des enterrements, des salons funéraires, de la mort. Des pelletées de sable qui ne finissent plus d'étouffer les consciences. On devrait rêver à autre chose. Papa, lui, veut m'arracher la tête. Il me fait signe d'approcher. Il bave un liquide citronneux qui crève l'air et l'empuantit. Je refuse d'avancer. Les gueulements me répugnent. J'entends des insanités. Un visage d'ogre fend les regards avoisinants. Je retourne me cacher : dans un arbre comme Tarzan. Ce n'est pas luxueux, mais je me sens à l'aise. J'ai l'air d'un singe en quête de bananes. Ça me rappelle un film. Il y avait une femme qui courait après un chien et elle lui disait :

—— Pitou... mon Pitou, viens que j'te rase le poil. J'veux juste que tu soilles propre, que t'aïlles l'air comme du monde. Cé pas civilisé porter sé poils aussi longs. Tu ressembles à Tarzan. Viens, viens mon Pitou d'amour! Tu vas t'sentir si ben après. Si tu veux j'vas t'donner du citron. Ah oui, un beau citron avec un os dans l'milieu. Fais-moé pas courir pour rien. Tu l'sé què l'gras dé jambes me fait mal. J'endure à courir aussi fort. Pour me faire plaisir comme tu sé si ben l'faire quand tu t'en donnes la peine. Demain on va aller aux vues ensemble. Y'a un bon film : une histoire de sexe dans un zoo. Ca

l'a été filmé exsiprès pour lé chiens comme toé. Tu vas pouvoir te rincer l'oeil en croquant du pop-corn. Pense-y, moé j'cours plus. Quand tu seras tanné, tu reviendras à maison. J'prends un taxi pis j'm'en retourne. Cè pas de menteries. Regarde-moé ben faire. Tu voué-là, j'monte dans l'taxi pis y s'en va. Ca y'est, y'é parti. Chus partie.

Les arbres me donnent le vertige. J'ai comme l'impression que ma tête veut se détacher et se jeter dans le vide. C'est curieux.

Il était une fois un enfant dans un arbre qui ne voulait pas descendre. Il avait peur de se faire tuer. Alors l'enfant est demeuré sur une branche durant vingt-et-un ans. Les gens disaient :

—— Y faudrait l'tuer mais y'é déjà mort. Pourquoi on l'décroche pas avant qu'y soille toute pourri. Lé vers l'ont presque toute mangé. Y reste pus rien d'lui que sé dentiers. Personne en a voulu. A toué jours on l'voué pendu pis à toué jours on s'dit qu'y faudra ben l'enlever. Pis y'é encore là. Comme un monument.

#### IV

La reine aidait Alfred à mettre sa culotte royale. Il était penché, les jambes ouvertes, les orteils prisonniers dans un plat de cervelle de veau. Il mangeait du boudin froid

qu'il trempait avec du pain dans une soupe aux carottes. La culotte ne voulait pas entrer et il s'impatiait. Les valets de chambre se démenaient autour de lui ou se pressaient les uns sur les autres en gloussant de légères plaintes hétérosexuelles. Des chats, gras et jaunes, léchaient des lambeaux de cervelle éparpillés près du trône alors que des enfants, maigres et velus, jouaient avec de quelconques belles mécaniques. Il y avait dans la salle adjacente des avortons, des brebis, des serpents, des cochons, un vicomte, une maquerele, des alligators, des dindons, un chevalier marbré de la verge brune, des bouteilles vides, des vases, trois téléphones, une pizza, une vache, la mère Lapache, quatre caisses de bière, des journaux, un bibelot indou et diverses ordures ménagères. Il n'y avait pas dans la salle adjacente des lions, des noix d'acajou, des hippopotames, des gorilles, une duchesse, des patates, un baronet, du savon, douze calendriers, des rideaux, des bananes, un cheval, de vieux mononcles, du papier hygiénique, une télévision, des mammouths, des chacals, des tapis fleuris et diverses exportations passagères. Et le roi déplorait ces manques à sa collection royale. Et il pleurait parfois, couché sous les jupes de la reine, en mangeant des bonbons oubliés la veille au souper. Et il ne cessait de grogner et de s'essuyer la bouche et le nez de se savoir là tout petit étalé sur le plancher. Il ne savait rien faire d'autre que larmoyer et manger en songeant

qu'un jour, peut-être, on chanterait sa renommée. Et il gémissait de douleur et de peine de se sentir infortuné et délaissé. Un roi à la fois triste et gai, sans panache ni plumes, verdâtre et vieillissant, que tous pouvaient apercevoir, parfois, à demi-aplati dans son lit. Et il se mouchait avec l'oreiller et il se torchait avec les couvertures et il s'enfouissait dans le matelas, si ridicule et si minuscule qu'il se perdait dans les rêves de la reine. Et elle le regardait avec douceur en lui caressant la nuque ou sa tête chauve ou ses oreilles ou ses genoux. Et le soir, elle le prenait dans ses bras et elle le berçait comme une souris.

Personne ne s'attendait à rien d'autre de lui. On ne se souciait guère de ses sentiments royaux. Un roi n'était qu'un fétiche rattaché aux sociétés et à l'histoire. Un monument culturel barbouillé et triste comme la terre. Une chose illustre, poussiéreuse et grimaçante. Et l'on criait Alfred dans la rue, et l'on se prosternait devant ses emblèmes, et l'on se curait les dents à son passage. Vive le Roi!

Alfred resserra les jambes et la culotte finit par entrer. Il desserra la bouche et un os tomba sur le parquet. Un petit os de crapaud coincé dans les gencives. Il déposa un chapeau melon beige sur sa tête et se leva. Il était digne malgré ses quatre-vingt-quatre ans. Il ressemblait à une vieille chaussette. De plus, il était barbu. Une forte barbe blanche et mal taillée qui lui donnait des airs de bouc. Il écarta les

valets du pied, se gratta un instant et dit :

—— Approchez, approchez tous que je vous embrasse. Et qu'on m'apporte dé p'tites fillettes que je leur montre comment j'suis faite. Le roi veut qu'on lui donne dé enfants... beaucoup d'enfants pour le désennuyer le soir avant qu'il se mette au lit, pour faire encore et toujours et tout l'temps de beaux et de mignons et de gentils petits enfants. Je vous l'dis, ostie, votre roi aime que sé enfants grimpent après lui et le chatouillent. Pour rire... juste pour rire! A quatre pattes comme un mille-pattes, sur le dos comme un chameau; et sur les cuisses, et sur les genoux, et sur la tête. Riez riez! Le roi veut qu'on rie de lui parsqu'il se trouve drôle.

Tous les chats éclatèrent de rire. Certains enlevèrent leur dentier, d'autres leur gilet de fourrure orangée. Un oeil jaune entra et salua la reine. Il roulait sur la carpette en zigzaguant comme pour sé donner une contenance. Il regardait partout, un peu intimidé de se trouver en compagnie d'augustes personnages de théâtre. Les rôles principaux se tenaient à l'avant-scène et dégustaient des boissons exotiques achetées dans une épicerie. Ils récitaient leur texte avec emphase et maintes simagrés désordonnées. Leur visage se contorsionnait, se ridait, se caoutchoutait au gré des fantaisies burlesques de la pièce. Tassé côté jardin, le choeur gargouillait de spasmodiques rengaines moyennâgeuses. L'oeil les apercevait du coin de l'oeil et se gardait bien de les dévisager avant de s'être présenté au

roi. Tous les rôles secondaires, blottis en monticules autour du trône, machouillaient de la gomme ou croquaient de longues et raides réglisses rouges. Du tapage courait dans les coulisses à la façon de bruits retenus par un fil. L'oeil entendait des bouteilles se fracasser, des acclamations, des plaintes, des accordéons, des baillements, des grincements de dents pourries, des haut-le-cœur tumultueux, les souffrances de ganglions trempés dans le formol, l'accouchement d'une éléphante et d'autres sons indigestes, parfois aigus, parfois étouffés. L'oeil pensa mais n'eut pas le temps de réfléchir. Le roi l'examinait et le toisait d'un regard ombrageux. Il le pointa après avoir craché trois pépins de melon.

— Ohé, je vois là un petit **truc** jaune qui roule et qui me regarde. Qui l'a fait entrer sans me demander la permission? Il n'est pas d'usage et d'ordre monarchique de permettre une telle désinvolture sur mon tapis. Depuis quand les yeux sortent-ils de leur tête pour venir se ballader à la cour? Dis-moi mon ami, chantes-tu au moins? Il me plairait d'entendre une jolie chanson. Allez, chante, on t'écoute.

L'oeil ravala. Il ne connaissait aucune chanson. De plus, il ne savait pas chanter. Sur le trône, un chat tentait de l'hypnotiser. Et le roi qui tapait de la semelle en attendant l'exécution de sa demande. L'oeil allait s'excuser ou s'offrir en pâture au chat lorsque tout à coup une voix se fit entendre des coulisses. Tous écoutèrent, prêtèrent l'oreille.

— Arthur, pogne-moi l'cul!, clama la voix à plusieurs reprises.

L'oeil sourit. Le roi grimaça. Tous deux avaient l'air niais. La reine tricotait un châle et de temps à autre, elle avalait une datte. Les autres jouaient leur rôle ou plutôt ne jouaient pas du tout. Ils guettaient l'oeil. Le roi dit :

— Ohé maudite ostie, on n'obéit plus au monarque. Quand je dis de chanter, il faut chanter. Et ne me dis pas que tu n'es pas un chanteur. Ça s'voit. On a qu'à te regarder pour s'apercevoir que t'as faite ça toute ta vie. Allez... ou j'te fais crever l'oeil par un de mé Chinois. As-tu compris? Attends que j'lé sorte du garde-robe. Tu vas avoir peur. Mé Chinois sont tous gros et très méchants.

L'oeil pleura. Il laissa couler quelques larmes qui se perdirent dans les mailles du tapis. Le roi eut pitié. Il ramassa l'oeil dans sa main et le déposa sur sa cuisse la plus chaude. Il dit :

— Alors petit, t'as mal aux yeux? Tu brailles! La peine te monte au cerveau! Y'a pas d'quoi faire un drame. Tu chanteras une autre fois. Le roi n'est pas si méchant. J'aime le sang et les chansons, mais j'aime aussi les petits machins jaunes qui roulent.

Un gros morceau de boudin brun fit son apparition dans le hall. Il se tortillait allègrement en laissant derrière lui de petites boulettes havanes qui s'émiettaient presque aussitôt. Le

boudin était de mauvaise humeur et affichait une mine porcine. Il jurait, crachotait une salive brunâtre peu appétissante tout en se déhanchant. Soudain, il se cabra, raidit et s'éleva dans les airs. Un long boudin debout qui dévisageait les rôles principaux, la reine et le roi. Il avait l'air digne malgré la forme guère envoutante de sa stature. Il était sale, obèse, mou-cheté de taches rougeâtres et portait sous la bedaine un énorme capuchon amidonné. Il enleva d'abord sa casquette, essuya les résidus putréfiés de sa bouche et prit la parole d'un air faussement hautain.

—— Ecoeurant... assassin!

Le boudin avança un doigt cornu, le centra et le pointa à la verticale à la face de la reine. Le chevalier marbré de la verge brune dégaina aussitôt son épée, la fit virevolter au-dessus de sa tête et hurla un sinistre gueulement d'apache. Le roi enchaina :

—— Que voilà un vilain boudin, mal dégrossi et répugnant. Je vais te faire hacher en rodelles et je vais te faire cuire dans l'eau bouillante. Se présenter à la cour aussi mal vêtu, aussi sale et aussi grossier.

Le morceau de boudin rétorqua en s'adressant à la reine.

—— Salope... charogne!

—— Assez, maudit boudin!, clama le roi. Qu'on enlève de ma vue ce morceau de cochon et qu'on le jette aux poubelles. Non, mais, a-t-on déjà vu pareil morceau d'étron? Qui l'a in-



troduit ici? C   d'la provocation. Qu'on fasse sortir m   Chinois du garde-robe.

Un avorton    la démarche paresseuse tira le verrou d'un placard et aussitôt apparurent une centaine de Chinois, tous plus costauds, tous plus barbares, tous plus abominables, tous plus chinois les uns que les autres. Ils d  boul  rent, se pi  tin  rent, s'  gorg  rent presque avant d'être tous sortis. Ils dévorèrent le boudin des yeux en se brassant la partie inférieure de leur corps et en scandant des slogans asiatiques d'une marque de bière connue. Le boudin grogna, mais ne parut pas effrayé. Il se raclait la gorge, se bombait le poitrail, faisait rouler ses muscles brachiaux en signe de défi. Le roi reprit :

— Allons, maudit boudin, as-tu quèque chose    dire avant d'mourir? Parle avant que j'donne l'ordre    m   Chinois de t'massacrer.

Le boudin prit une forte respiration et déclara :

— Ma Juliette est morte. Y reste juste d  miettes d'elle dans l'fond d'une assiette. Est-tait si belle, si douce, si fine! L   cuisses qu'elle avait, c'était comme du steak! Y'a fallu qu'on vienne la chercher; y'a fallu qu'la reine vienne me l'enlever. On s'aimait. On était sens   s'marier dans deux mois et demi. On voulait aller    Joliette en voyage de noces. On connaissait même tou   cochons d'Joliette. On aurait été en famille mo   pis ma Juliette. Pis l   c   fini pour toujours. Pus d'mariage, pus d'voyage, pus d'nanane, pus d'lune de miel, pus d'blonde, pus d'amour, pus

rien!

Le roi regarda son assiette et vit les restes de Juliette. Il ne restait plus d'elle qu'une cheville, un sein et une partie du crâne. Elle gisait à côté d'une tomate à moitié mangée et d'une boule de patate. Dans la matinée, la reine s'était saisie de Juliette pour la remettre au cuisinier. Le roi l'avait dégustée froide dans une soupe aux carottes. Ne pouvant contenir sa peine, le boudin fonça sur les Chinois, armé d'hameçons et en criant des insanités à la reine.

—— Salope, chienne, charogne!

Gloutons et affamés, les Chinois ne firent qu'une bouchée du boudin. L'avorton remisa ensuite les Chinois dans le placard et tira le verrou. On entendit des hourras, des bravos, de bécotements puis le calme revint. Les Chinois allaient maintenant dormir jusqu'à la prochaine tuerie. Gavés et repus, ils allaient s'étendre les uns contre les autres et ronfler de la trompette en rêvant au repas suivant.

Le roi faisait tourner l'oeil entre ses doigts en attendant le début des répétitions. Il conversait avec des barons et des vicomtes alors que ceux-ci discutaient avec des duchesses et des marquises. Les quatre-vingt-quatre régisseurs se démenaient sur le plateau, en coulisses ou en salle. Du haut des praticables, quelques acteurs suçaient leur pouce ou martelaient leur texte à coup d'italienne. La vedette n'était pas arrivée et les chats s'impatientaient. Un peu à l'écart, les concierges riaient

et mimaient des pitreries. Tous ces gens de théâtre les faisaient rigoler. Surtout la comtesse aux seins nus et les avortons. Ils étaient là en début de chaque après-midi pour la scène de vomissure. Ils devaient durant la pause accordée aux comédiens, nettoyer, ramasser, torcher, laver les résidus biliaires que le roi et ses invités laissaient un peu partout sur le plateau. Le salaire ne valait pas le déplacement, mais ils aimaient s'amuser et récurer. Et la production en cours leur donnait satisfaction.

L'oeil et le roi les examinaient. Ils étaient tous grimés dans des escabeaux, torchon en bouche, et surveillaient les faits cocasses. Ils s'esclaffaient bruyamment, sifflaient ou chahutaient comme des enfants. Ces concierges étaient dissipés et n'avaient aucun respect de l'art théâtral. Exacerbé, le roi se fâcha et dit :

—— Qui sont ces maudits paquets d'nerfs que je vois là-bas et qui se vautrent dans la stupidité et les idioties? Riraient-ils de nous autres?

Les concierges répondirent par des éclats de rire. L'un d'eux, sans doute plus frondeur, enchaîna :

—— Té ben niaiseux, pépère! Es-tu payé pour être cave de même?

Alfred grimpa sur le trône et tonna :

—— Enlevez vos doigts dans l'nez lorsque vous parlez au roi. Vous n'êtes pas dans un zoo. Je vous l'dis, ostie, vous

n'avez rien à faire ici, sinon, oh oui, sinon que de torcher nos excréments et nos vomissements. Alors, taisez-vous et au plus sacrant. Moi je vous ferai écarteler, je vous ferai décerveler, je vous ferai désosser et je vous ferai épicer dans un ragoût et nous tous à la cour, nous allons nous régaler. En fricassée dans nos assiettes, vous n'aurez plus envie de vous moquer, et avec nos fourchettes, nous allons vous picosser, vous coupaillet, vous décarcasser pour mieux vous avaler. Voilà qui est dit.

La reine acquiesça et d'un mouvement chevrotant de la bouche fit une grimace aux concierges. Elle tira ensuite la langue et se branla la tête en tous sens en signe de risée. Mécontents, les employés ramassèrent leur chaudière, leur vadrouille, leur torchon et sortirent en claquant la porte. Ils revinrent tous par une autre porte, mais cette fois-ci accompagnés du représentant syndical. Ce dernier se planta devant le roi et expliqua :

— Qui ça qui va vous torcher t'à l'heure, qui va décroter vos meubles, votre linge, votre décor, qui va décrasser, qui va désinfecter, qui va vous parfumer? Han? C'est nous autres.

Le vieux roi ne s'attendait pas à une pareille intervention. Il branlait des jambes, se secouait de spasmes et de râles. Tout à coup, il enleva un de ses bras et sans plus attendre frappa le représentant syndical avec le membre arraché. Non sa-

tisfait, il détacha sa tête et la lança à la figure des concierges. Tous les avortons firent de même et deux douzaines de têtes roulèrent dans la salle du trône. Les concierges eurent peur et déguerpirent en désordre. Certains essayèrent de s'enfuir par les souterrains, d'autres par le placard à Chinois et plusieurs par les coulisses. Les têtes obstruaient chaque sortie et effrayaient les fuyards. Et le roi qui se déplaçait sur le plancher comme un ballon en proférant des insultes. La reine s'interposa :

—— Voyons Alfred, à ton âge, tu devrais pas jouer à des jeux pareils. Tu vas finir par te faire du mal. Ohé vous tous, qu'on replace la tête et le bras du roi et qu'on ramène tous les morceaux en un seul morceau. Cette fois-ci, il faudra bien le coller pour qu'il ne s'amuse plus à se démembrer. Ma salle de toilette est la plus belle. J'ai de grands miroirs en biseau, huit lavabos, des fleurs en plastique, des cactus, deux singes, un bidet jaune, un bain tombeau avec un canard estampé sur la porcelaine, une fontaine, six palmiers, des huiles savonneuses, du pis du gazon. Je regarde dans mes lunettes pour voir plus loin qu'un nez. Un jour j'ai marché dans mes souliers. Hier j'ai chassé, pis j'ai tué un curé. Demain j'vas aller au Guatemala pour me baigner. Aujourd'hui c'est l'été. Quatre plus quatre ça fait huit! Lundi, mardi, jeudi, dimanche. J'ai mal aux pieds mais j'ai pas mal aux oreilles. A o i o u! J'aime la neige dans un bol de sirop. P r s t w z! Je regarde aussi par la fenêtre pis

j'fais dé tatas aux femmes de ménage. J'ai toujours aimé aller dans ma toilette parsqe ma toilette est rouge. J'me sens au paradis. Assise dans l'bain en écoutant lé oiseaux ou mieux encore en écoutant un record d'Elvis Presley. Entendre l'eau pétiller, rêver au bonheur d'être dans un ciel plein d'grosses fontaines rouges avec dé montagnes de fleurs en plastique dans dé gros pots pleins d'caca.

La tête royale fut remise en place. Le bras avait été placé à l'envers, mais Alfred ne s'en était pas aperçu. Dans la pagaille, il avait perdu l'oeil et il le cherchait. Il avait roulé sous le trône et un chat l'avait croqué. Encore étourdi de s'être éparpillé, le roi ne semblait pas tout à fait remis de son démembrement. Il bavait une mousse bleuâtre et hoquetait à la façon d'un ivrogne. Sa démarche était hésitante et se trouvait perturbée par des contorsions du tronc. La reine regardait avec peine son époux et le jugeait pitoyable. S'afficher ainsi à la vue de tous les personnages ne témoignait pas de ses nobles qualités. Il ressemblait à une maladie tropicale, salée et cocooncée, virulente et pestiférante, en granoune de brougonée, infestée de matières infectes et purulentes. Contrairement à elle, il n'était pas beau à voir. Mais il parlait. Il n'avait rien perdu de l'usage de son vocabulaire. Il dit :

— Je n'ai plus envie de jouer. Le roi est fatigué. M'être ainsi battu m'a endolori le peu d'énergie que je possède encore. Qu'on me branche à l'électricité afin que je retrouve ma motricité, ma sensibilité, ma vivacité et ma gaîté. De plus,

j'ai comme des douleurs dans l'cervelet. Toutes ces répétitions me donnent des échauffements. Qu'on m'apporte des aspirines et un poulet. Qu'on le mélange bien parce... parce et pour ... ma digestion! Il faut penser à la digestion du roi. Le pays sombrerait dans le chaos si la digestion du roi digérait mal. Je veux digérer à mon gré, à ma fantaisie, et relaxer comme il se doit afin de permettre à mes intestins de se nourrir pour que tout cela ou ceci soit à leur avantage. Le tralala se fera comme je l'entends et peu importe ce que les gens en penseront. Je suis le roi. Qu'on m'écoute. Le poulet sera de nature à ressembler à un oeuf, petit et bien touffu, les mollets gras et la panse bombée de bombifures et de tricolures. Je le veux dans un chaudron gris avec une vieille patate et deux aspirines blanches. Et aussi une bolée de gras fondu pour huiler mes tuyaux et ma plomberie. Eh oui tout cela sera bon pour ma digestion. Et après je veux voir le metteur en scène.

Une voix vint rompre le délire du roi. Une voix qui disait :  
—— Arthur... arrête de gratter, tu m'écoeures!

A l'entrée du théâtre, des gens attendent. Quelques centaines de bonneshommes et quelques centaines de bonhommes. Des notables, une mairesse, un député, des critiques, des professeurs et des étudiants, des acteurs et leur double, des madames avec leur monsieur, celle-là, celui-ci, plusieurs autres et beaucoup d'homosexuels. Des gros, des jeunes, de toutes les sortes, avec des moustaches ou des cheveux, sans moustaches ou sans cheveux,

avec des lunettes et sans chapeau ou avec un chapeau mais sans lunettes. Les billets sont gratuits. Même les invitations sont gratuites. Tout est gratuit. Ceux assis et ceux debout se regarderont et se moqueront de ceux tassés à la porte qui ne peuvent être ni assis ni debout dans la salle. Ils vont échanger des confidences, peut-être aussi des familiarités et riront. On ne pourra pas les tuer. Il faut respecter le public. Alors on sera gentil avec eux. On les embrassera sur les joues et on leur dira des gentilleses. Uniquement pour le décorum. Le théâtre a besoin de suffisance et le public a besoin de sucreries. On ne pourra pas non plus brutaliser personne. Il faut sauver les réputations. J'ai mis une jupe rouge et noire et j'ai lavé mes cheveux. J'ai l'air d'une couventine. Avec un ruban pour retenir ma chevelure. Parmi la foule, il y a grand-papa. Il me fait des clins d'oeil et des grimaces avec ses lèvres. Il s'amuse comme un enfant. Il chique un vieux machin juteux et bruni et de temps à autre il crache un liquide pâteux et motonneux sur un poteau de téléphone. Avec l'âge, je trouve qu'il embellit quoiqu'il oublie toujours de porter ses dentiers. Parfois il ressemble à un vieux bout de caoutchouc et d'autres fois il a plutôt les apparences d'un alligator. Mon grand-papa peut encore se déplacer sans faire trop de saloperies. Il conserve toujours deux ou trois mouchoirs sur lui. Au cas où. La vieillesse ne l'incommode pas. Quelquefois, il râle, il se plaint, il pleure, mais la plupart du temps il est heureux. Comme en ce moment lorsqu'il



morpionne avec autant de vigueur et d'assurance sur le poteau de téléphone. C'est un vieil homme. Un homme vieux qui vieillit et qui prolonge sa vieillesse avec souplesse.

Sur la devanture du théâtre, des affiches et des photos présentent la pièce au programme. Une comédie musicale en deux actes et sans décor qui s'intitule Les après-midi du roi Alfred. Par ordre d'entrée en scène, il y a une reine, une comtesse aux seins nus, un chevalier, deux barons, un oeil, un roi, une présidente, une maquerele, un morceau de boudin, un Ver solitaire, des Chinois, une marquise, deux ducs, Charlotte Beauregard-Samson, une table et des chats. Des photos suggestives illustrent certaines scènes cocasses de la pièce. Je ne vais pas souvent au théâtre.

Le roi m'a fait demander. Il est mécontent, paraît-il. Par contre, la reine se trouve belle comme un saumon. Je suis rassuré. J'entre dans la salle de répétition. Les avortons me saluent ou m'embrassent. C'est selon. Il y a de la boucanne et des débris. Je vois Alfred, ou plutôt le personnage, ou plutôt le comédien qui se regarde dans un miroir. Il se compose un air bougon et irascible. Il m'a aperçu. Moi aussi. Nous nous sommes aperçus : point. Nous nous sommes aperçus, virgule, et nous nous sommes dévisagés de travers : point. Il se lève. Pas moi parce que je suis déjà debout. Il enlève un doigt d'une narine et le pointe dans ma direction. Il me fixe et sa barbe remue. Une jonglerie qui étonne toujours les metteurs en scène. Il retire de sa bouche un os de poulet, éructe, dépose sa bouteille de bière, s'es-

suie les mains sur son costume et me tend les bras. Une autre jonglerie qui étonne cette fois-ci ses camarades. Il dit :

—— Paraît-il que nous allons nous donner en spectacle tantôt! Paraît-il aussi que le public est déjà aux portes! Maudit torrieu, mais fallait le dire. J'me suis tant et tant bourré dans autant de matières graisseuses et huileuses que j'avais rouler comme un tonneau. Eh oui, je suis si bien empli au ras le pichon, si bien bouffi et bedonnant qu'il faudra m'éponger à tout instant le cuisses, la bedaine et le derrière pour que je ne sois pas tout mouillé de mé excédents. Ah j'te l'dis, je n'suis pas de bonne humeur. On aurait dû m'avertir, me glisser quelques mots dans mon oreille la moins sale. Eh non! On me tient dans l'oubli.

J'ai oublié. J'aurais dû avertir les comédiens des dates de représentation. Et le chevalier qui n'a pas mis de caleçon. Les grosses madames vont gueuler lorsqu'il va retirer sa jaquette durant la scène de vomissure. Il faudrait aussi avertir les avortons de ne pas cracher sur le public à la fin de la pièce. Plusieurs personnages secondaires me pressent de questions. Certains n'ont à peu près pas appris leur rôle ou n'ont pas encore de costumes. D'autres veulent des modifications au texte ou pire changer de rôle. Quelques uns braillent. Je les rassure, mais je sens que je suis maladroit. Depuis trois mois et demi que nous sommes en répétition, tous connaissent ou se souviennent grosso modo du travail qu'ils ont à accomplir sur scène.

Du moins je l'espère. Je parle. Les excités et les névrosés se calment progressivement. Les têtes heureuses distribuent des flatteries et des encouragements. L'orgueil se met en transe et des zigzags percent le regard de tout le monde. Certains scandent des hourras et des slogans. Une effervescence étincelle le plateau. Les exaltés encouragent les plaignards ou s'encouragent à encourager les plaignards. Tout à coup, derrière moi, un jeune Chinois entre. Il tire une brouette emplies de fleurs. Tous se ruent, se partagent les fleurs, s'embrassent et tombent en pamoison. Le roi s'approche du Chinois, l'agrippe par une oreille et lui dit :

—— Voilà un beau petit Chinois, tout jaune comme j'le aime. Dis-moi, petit, aimerais-tu aller dans mon placard? Tu ne seras pas toujours petit et minuscule. Un jour, si tu es gentil avec moi, tu seras gros et bien pansu et moi j'te l'dis, tu feras peur au monde. On pourrait te faire une jolie cicatrice dans l'front jusqu'à la bouche et t'enlever toutes tes dents. Comme ça, oh oui, tu auras peut-être la meilleure place dans l'placard sur la première tablette à côté d'un autre Chinois. Tu pourras forniquer à ton gré, eh oui, et t'amuser. Si tu m'laisses faire, tu seras aussi chinois que n'importe quel Chinois. Alors, petit, que dis-tu? Mais parle, ostie!

La porte du placard s'ouvrit et le jeune Chinois se précipita à l'intérieur sans dire un mot. Un brouhaha se fit entendre puis des acclamations résonnèrent. Alfred enchaîna :

—— Voilà qui est bien. Ce petit ira loin. Maintenant que ceux-ci et ceux-là ici présents, tout autour, à côté, devant et surtout derrière, s'approchent et m'écoutent. Nous allons jouer si bien tous ces maudits personnages que partout dans la salle on ne pourra que hurler : Vive le Roi ! Allez allez, maudit torrieu, pressez-vous et que le spectacle commence.

La salle était pleine. Des morceaux de peperoni avaient été placés sur les sièges ainsi que quelques boulettes épicées de viande chevaline. La comtesse distribuait les programmes et indiquait l'endroit où se trouvaient les salles de toilette. Les gens mangeaient en attendant la levée du rideau ou attendaient la levée du rideau en mangeant. C'était tout comme.

Une atmosphère de débilité régnait dans les loges. On buvait de la bière, on se maquillait, on se parfumait, on se bouchonnait, on se déguisait en seigneur, en satire, en Chinois ou en princesse. La vedette était arrivée depuis peu et enfilait son long et mince costume de Ver solitaire. De jeunes fillettes assuraient les dernières retouches à tout le flafle disposé ici et là sur la tête des uns, sur la cuisse des autres ou sur certains membres fonctionnels utilisés pour la représentation. Le trac était présent, d'abord par grappes et tassé dans les coins, puis ensuite par larges mottions, plus envahissant et hystérique. On le voyait s'étendre sur les murs, sur les tables et sauter tête première sur les acteurs. Rien de

bien surprenant. C'était au tour du Ver solitaire à prendre la parole. Maigrelet et taillé en limace, il affichait des allures distinguées sous des revers de charognard. Il racontait divers potins et ragots glanés dans le milieu artistique ainsi que de multiples menteries enchevêtrées de flatteries et de calineries à l'égard d'un peu tout le monde. Il savait amadouer la plupart des gens, quoique parfois il se rebuffait. Exhibitionniste, il se mettait en spectacle au profit de sa personne. C'était le Ver et il ne se mouchait jamais.

Il entra le premier sur scène : en se grattant l'arrière-train. Il tourna autour du trône, se plaça face au public et leur dit :

— Alors, on est venu voir ce qu'avait l'air le roi Alfred? Eh bien, il danse sur une seule jambe et il enlève ses dentiers pour chanter. Et moi, je rampe, furète, me glisse ici et là dans le palais et je dépose mes cocons dans les racoins noirs pour qu'il y en ait tant et plusse et partout. Les récoltes seront bonnes. Des milliers de vers rouges avec les yeux jaunés et la queue aussi vivace que la tête. Vive la révolution!

Il ricana et sortit en se dandinant le postérieur. Une trappe s'ouvrit et les avortons apparurent. Ils firent des gestes grossiers avec leur bouche et leurs doigts jusqu'à l'arrivée des présidentes, des chevaliers, des barons, des maquerelles, des vicomtes, des marquises et des autres seigneurs et seigneuses rattachés à la cour. Jusque là le pu-

blic ne semblait pas trop s'ennuyer. La reine et le roi péroraient, versant parfois dans la scatologie, parfois dans l'outrance et la vulgarité. Les rôles principaux exécutaient leur numéro de chant, de mime ou de danse puis grimpaient sur les praticâbles à l'arrière scène pour former un chœur. Certains allaient et venaient, apparaissaient ou disparaissaient au fil des tableaux. Les intrigues et les idylles amoureuses se multipliaient ou s'enchevêtraient dans un méli mélø inconcevable. Tous s'aimaient, se détestaient, se désiraient, se rejetaient à la suite d'élanis incongrus ou instinctifs. Il était aussi question de rébellion et de trahison, de guerre et d'épidémies.

Les rires de la salle arrivaient par secousses ininterrompues. Les gens se vautraient dans tout ce qui se rapportait de près ou de loin à la scatologie. Le moindre référent à la merde faisait s'esclaffer le public. Vue de l'extérieur, la pièce avait des allures baroques, séniles ou outrancières. On pouvait déceler avec justesse les répliques ou les réparties sujettes à être bidonnées. Mais la surcharge et la grossièreté, si elles provoquaient des rires, n'avaient pas cette seule ressource. Vue de l'intérieur, la pièce devait s'étouffer d'elle-même et éclater. — Comme un gros bobo poilu et verruqueux qui crève. Le pus se répand, infecte la chair et contamine jusqu'à la décomposition. La peau se ratatine, se décolle, se fend, brunit, se soulève, épaissit, se durcit et s'émiette en laissant une plaie rugueuse et violacée. — A la scène de vomissure, le public

décrocha. Il n'était retenu jusqu'ici que par de minces fils drolatiques. Alors que les personnages vomissaient et dégurgitaient des saletés, les concierges se démenaient avec leur torchon et leur vadrouille à effacer ou du moins à essuyer les résidus biliaires. Le tout dans un désordre et une confusion totale. Des huées et des sifflements retentissaient. Avec raison d'ailleurs. Plusieurs personnages secondaires tiraient leur vomissure dans la foule. Tous ceux massés sur scène riaient en pataugeant dans leur déconfiture. Ils ne riaient pas d'eux mais plutôt du public. Le spectacle se déroulait au si bien sur la scène que dans la salle. Alfred s'était souillé comme personne d'autre et pour donner plus de mordant à son gestuel, il enleva ses jambes, les brisa en petits morceaux et les lança dans l'assistance en gueulant des obscénités. Et le choeur chantait sur des airs moyennâgeux des rengaines d'une platitude inouïe. Bientôt les injures se firent entendre. Insultés, les gens réagissaient vivement à l'outrecuidance des comédiens. Alfred, sur ses mognons rapés et ensanglantés, se fit hisser sur une plate-forme à l'avant scène et dégueula à la face de tous.

— Eh bien, on est pas content du spectacle! Je vous l'dis, ostie, je m'écoeure moé-même de tout ceci et de tout cela. Mais il le faut... oh oui, il le faut pour votre bon plaisir, médames et messieurs!

Des cris se faisaient entendre. Les critiques littéraires,

debout sur leur siège, huchaient ou aboyaient comme des veaux, comme des goinfres, comme des pourceaux, des litanies de menaces et de récriminations. Le roi enchaîna par-dessus le flot colérique des journalistes.

— Ah je vous vois, là-bas, tout gris et tout sale, vermineux et poussiéreux, avec vos dents crayonnées. Attendez, j'ai de quoi pour vous. Ecoutez!

Alfred déplia une vieille feuille maculée de sauce provenant du manuscrit de la pièce et dit :

— Ah oui, je vois ici bien de valeurs de poubelles. Sur quoi donc repose votre aliénation, instincts réactionnaires? La mine basse de vos envies jaunies et souffreteuses, de vos machines tortillées, nous crachons sur votre haleine, sur vos maux d'esprit qui vous torturent les débris; nous sentons : répugnance culturelle, platitudes éhontées de vos cauchemars littéraires, à la mesure de vos cervelles caoutchouteuses, mi-forgées, mi-ramollies que l'on ne saurait vous en reprocher la petitesse. A l'égard de vos brouillons tout usage, de vos dents malades, de vos idées cancéreuses (vous avez le loisir de vous moucher avec la même fragilité et la même endurance au gaspillage), des emplettes que vous vous accordez en droit à la dissection des flancs qui s'effritent, nous aboyons votre règne, isochronisme d'une nausée à la couleur déteinte où sèche la croûte verdâtre de vos saintetés déjectées. A la gloire de vos satisfactions éprouvées, nous restituons notre



désaveu à votre art, à votre esthétisme, à votre étiquette sur laquelle vous prenez soin de ne pas vous salir de vos précieux excréments. Que la face humide de vos miroirs puisse tressaillir de notre fange, de nos besoins faisandés à dire, à croire ce que d'instinct nous ne pouvons reculer dans nos mémoires, c'est votre odeur qui vous englué; nous l'évacuons avec mépris sur vos ailes parfumées, vos consciences en plaque. De vos petites fornications qui ne s'adressent qu'à vos semblables, nous nous objectons : les crachats pleuvent à votre endroit, limon de votre presse rectale aplaventrie à la devanture lamineuse et édulcorée de votre infantilisme poussiéreux et chevaleresque. Nous blasphémons notre dégoût, notre désespoir de jouer sous la tutelle de vos éructations cérébrales, de votre renvoi hygiénique, de vos supports où rouille la beauté de vos édifices, de vos temples, de vos monuments et de vos meubles. Nous jouons à la face de votre rejet, nous jouons pour ne pas croire, nous jouons nos espoirs qui nous retiennent de vous fracasser. Et pourtant, pourtant, pourtant, notre mal de dire, de raconter, de transmettre, d'écrire se porte bien. Nous ramassons toujours la charogne et les poubelles.

Les gens quittaient la salle. Certains perplexes et ahuris, demeuraient à leur siège, dépourvus devant la tournure des événements. La comtesse s'était postée à la sortie et remerciait tous et chacun de leur participation. Groupés en saucisson, les Chinois, hors de leur placard, chantaient une mélodie western.

Le roi et la reine envoyaient la main, des grimaces et des baisers aux derniers spectateurs. Une voix, la dernière, se fit entendre.

— Arthur, lâche-moé l'cul, c't'assez! J't'écœurée. Enlève té mains de d'là! J't'ai assez vu. Va t'en. Va gratter ailleurs que su moé. J'ai mal. Chus toute échauffée. Envoille débarque, chus pus capable. Veux-tu ben enlever té doigts, j't'ai dit que j'voulais pus. Va prendre de l'air. Non non reviens pas. C't'assez, christ! Rentre ta langue. Mets ton caleçon y'a du monde l'autre côté. J'pense qu'on joue du théâtre. Si té propre, on va aller voir ça t'à l'heure. Ben non, pas encore, chus tan-née. Relève-toé. Quessé t'as l'air? Correct en haut, vous pouvez l'fermer votre micro, j'ai toute dit c'qu'on m'avait dit d'dire. J'm'appelle Anita Lavasseur.

Grand-papa est venu me féliciter. Il n'a rien compris, mais il a quand même aimé le spectacle. Heureusement que la pièce s'est terminée avant la fin du premier acte, car personne n'avait appris le texte de la seconde partie. J'ai amené grand-papa aux loges et il a embrassé tous les acteurs. Il pleurait presque tant l'émotion lui cinglait la gorge. Le roi lui a donné un bouquet de fleurs en plastique.

# V

L'été danse dans un vieil arbre. Sur le bord de la route,

l'été danse dans un vieil arbre. Un autobus passe et l'été danse dans un vieil arbre. Je suis assis dans l'autobus et je regarde par la vitre l'été danser dans un vieil arbre.

De temps à autre, je vois apparaître sur la route des souris et des écureuils qui s'enfoncent dans le fossé à l'approche du véhicule. Le soleil est là-haut, juché dans les airs et étire ses longs bras dans le firmament. Des nids ont été accrochés sur les branches des trembles et des oiseaux, avec des ailes, des becs et des pattes, les occupent. Du moins cela paraît comme tel.

J'ai hâte d'arriver. La ville m'a laissé mélancolique. Tous ces gratte-ciel, toutes ces vitrines, tous ces néons m'ont désenchanté. J'ai décidé de cacher mes plumes de théâtre. J'ai vu des grosses têtes, des gros chapeaux et des gros portefeuilles. Tous cloisonnés dans des hangars à bestiaux. Les portes se ferment maladroitement sur les parapluies qui se brisent sous la foulée des monstres dorés. Des aiguilles enfoncées dans les yeux et qui hurlent de soulagement. Les nuits sont belles lorsque les seigneurs et les rois font leur apparition dans les biscuiteries.

L'autobus stoppe et un grondement sourd s'échappe de la vessie de l'engin. Le chauffeur enlève sa casquette, se racle la gorge et sort en crachant un grailon. Devant lui, comme un monument en ruine, se dresse la cabane verte de la mère Lapache. La bonnefemme est là, assise sur une berceuse et flatte un gros chat drable. Elle est vêtue de guenilles colorées qui dégagent

de fortes odeurs d'alcool. Autour d'elle, étalé un peu n'importe comment, s'amoncelle un amas de traînuries. De vieux pneus, un réfrigérateur démantibulé, une fournaise, deux automobiles rouillées et hors d'état, un arbre déraciné, des bidons d'huile, des chaises cassées et divers objets ménagers. Des odeurs saumonées et des relents de chiotte se dégagent et semblent apesantir l'air déjà surchauffé de cet après-midi de canicule.

Le chauffeur s'est adossé à une poutre de la galerie et converse avec la mère Lapache. Il a enlevé sa cravate, s'est épongé le front et les yeux pour finalement déboutonner sa chemise. Il est à l'aise. Il fait chaud. Beaucoup trop chaud à son goût. Il aimerait se plonger la tête dans la mare à canards, mais le chien l'en empêcherait. Un chien vicieux et illettré qui aboie, grogne, mord tous ceux qui tentent de se saucer dans la mare à canards. Il est aussi vieux que coriace, aussi méchant qu'il est possible de l'être. Son poil est pommadé par endroits, pelé à d'autres et croûteux à peu près partout. Les vers, les puces et les tiques font bon ménage avec lui en autant qu'ils ne font pas trop de bruit. Médor a horreur du tapage, des discothèques et des fanfares. Il devient mauvais et irritable au moindre son qui ne lui est pas coutumier. Parfois, il s'enrage à rien et éclate de colère. Ses crises d'hystérie sont toujours violentes. Il peut tout démolir, tout casser, tout détruire ce qui se trouve dans ses pattes. La mère Lapache

doit alors le battre avec un baton et l'ébouillanter dans une marmite. Alors là, seulement après s'être fait bien rosser et brûler, Médor retrouve un certain calme.

Le chauffeur s'est allumé une cigarette et boit à petites gorgées un alcool nauséabond et frelaté. Il mâchouille un dur machin qui lui enduit la langue d'une mousse rousse et gluante. L'homme n'est pas particulièrement beau, mais obtient, dit-on, beaucoup de succès auprès des messieurs de la ville. Sa bouche, molle, flasque et tombante lui donne des airs de chameau. Même s'il garde encore cela secret, les trois verrues montées sur la cicatrice qu'on lui a pratiquée à la suite d'une opération à l'appendice, ont déjà surpris plus d'une personne. Il ne s'en vante pas ou du moins jamais dans son sommeil.

Le gros matou drable suit des yeux les lèvres de l'homme et écoute d'une oreille élastique la conversation. La mère Lapache bavarde, raconte les cancans et les potins de la région. Les quelques passagers de l'autobus écoutent les dernières nouvelles, et pour ce faire, ils ont passé leur tête hors des fenêtres du véhicule. Les criquets, les sauterelles et les grenouilles jacassent et semblent eux aussi placoter pour ne rien dire. Tout à coup, un bruit métallique se fait entendre sous la galerie. Le chauffeur sursaute, tend l'oreille, porte son regard entre les planches gondolées et pourries. La mère Lapache s'arme d'un gourdin et se poste près des marches, prête à frapper la moindre présence étrangère ou importune. Tous attendent,

guettent un son ou un indice révélateurs. Un des passagers a cru apercevoir une forme diabolique se mouvoir entre les bidons d'huile et hurle une plainte plutôt démentielle. Médor est accouru, aboie et gratte le sol de ses pattes avant. Un grouillement et des gémissements se font nettement entendre sous la galerie. Soudain une tête rouge surgit entre deux marches. Le chauffeur crie, recule, chancelle, verse presque sur les bras de la galerie. La mère Lapache ajuste son tir, s'élance, mais au dernier moment retient son élan. Un sourire mi-douloureux se dessine sur le visage plutôt verdâtre de l'impromptu. C'est Dady Martel. Le plus Martel de tous les Martel de la terre. L'enfant essaie de sortir, mais n'y arrive pas. Les marches sont trop étroites pour livrer un passage au corps. Visiblement gêné, le gamin tente de se dégager mais sans succès. Alors, histoire de paraître moins idiot, il s'étire le cou et raconte :

—— J'dormais. J'me suis endormi en t'sour d'la galerie. Y fait tellement frais en t'sour que j'me suis couché-là, la tête dans l'table, en attendant. Cé mon père qui m'a envoyé. Mon père, cé l'plus fort du monde. Y voulait avoir du sirop pour sé crêpes à matin. Là j'pense qu'y est trop tard. Lé crêpes doivent être frettes. J'ai cogné, j'ai rôdé, j'ai regardé partout mais j'ai vu personne. Juste Médor. On a jase ensemble pis j'me suis endormi.

Les yeux de la mère Lapache se sont assombris. Elle examine la tête coincée dans l'escalier branlant et ne sait trop quel mot

dire pour réconforter l'enfant. Elle pourrait lui faire ingurgiter une ration d'alcool, mais ce serait du gaspillage. Elle lui dit tout de même :

— Un p'tit morpia comme toé, ça devrait pas dormir en t'sour de galeries de autres. Va t'en chez-vous. Tu m'écœures. Te voir là, juste une grosse tête de Martel pognée dans mes marches, c'est ben simple, j'me retiens pour pas t'garrocher un coup d'bâton. Envoille, décolle pis pousse-toé.

Aussitôt les yeux de la mère Lapache retrouvent leur éclat habituel. Elle dépose son pied sur la tête de Dady et la renforce sous la galerie. Le gamin lâche un cri et en peu de temps se fraie un chemin vers la lumière. Il se plie et s'étale à toutes jambes. Une quinzaine de mètres plus loin, il se retourne et crie :

— Vieille maudite vache, toé aussi tu m'écœures! Ma mère est plus forte, est plus belle pis est plus cochonne que toé.

A ces paroles, la bonnefemme se crampe, ramasse un caillou et le projette à la figure du garçon. Dady esquivé le projectile et se contorsionne le visage de façon à exprimer une affreuse grimace. Les passagers ricanent et gloussent de plaisir. Furibonde, la mère Lapache se tourne vers le chauffeur et l'engueule. Elle lui débite une série d'injures taillées à la hache. Le bonhomme grommelle, se pince les lèvres et remonte dans l'auto-

bus. Aussitôt la porte fermée, il repart.

Une vieille est empêtrée dans une flaque de bouette. Elle est assise par terre, au milieu de la route, et pleure. Elle semble flacoter dans la boue tel un débris à la dérive. Le chauffeur stoppe près d'elle et lui crie par la vitre :

— Quessé vous faites-là, colis? A votre âge, on devrait vous enterrer. Otez-vous dans l'chemin, c'est défendu. C'est pour les grosses autobus, les chars, pis les chevaux.

La vieille essaie de se relever mais semble incapable. Elle répond tout de même :

— Chus tombée. J'voulais pas mais c'est arrivé pareil. J'marchais dans mes bottines pis tout d'un coup j'me suis sentie lever d'terre. J'ai pensé pendant deux secondes que c'était le p'tit Jésus qui venait me chercher pour m'amener avec lui dans son ciel. J'ai pas grimpé assez haut. J'me suis retrouvée le cul dans l'chemin. J'pense que j'ai une patte de cassée. Ah ça va mal! Ça pourrait pas aller plus mal! Ma fille m'attend l'autre bord d'la côte pis moi chus ici effouée dans bouette pis j'leure parce que j'sais pas quoi faire d'autre en attendant que quelqu'un veuille bien m'déprendre de c't'ostie d'malchance-là.

Un passager sort sa tête d'une fenêtre et réplique :

— Moman... quessé vous faites-là moman? Vous avez donc pas d'allure. J'ai honte pour vous. Vous avez tout écalé votre linge. Vous avez l'air d'une vieille salope. A chaque fois que



j'pars d'la maison, vous en profitez pour faire une folle de vous. Vous l'faites par exsiprès. Vous devriez mourir, j'serais ben débarrassé.

Des insectes tourbillonnent autour de la vieille. Elle a cessé de pleurer et tend une main flasque en direction de l'autobus. Goguenard, le chauffeur repart en hurlant quelques jurons, histoire de briser la monotonie du trajet. La vieille hurle sur un ton de misère :

—— Faites attention dans l'haut d'la côte, c'é dangereux. Y'a un trou pis dans l'trou y'a une roche. C'é là que chus tombée. J'ai déboulé jusqu'icitte. Ah ça va mal!

La côte apparaît plus lourde et plus assoiffée qu'à l'habitude. Elle n'a pas bu son plein d'eau et la poussière lève au moindre vent. La grosse charogne jaune hoquette à chaque tour de roue et escalade cahin-caha les nombreux monticules qui s'échelonnent en grappes. Une curieuse de montée faite d'arrêts et de départs momentanés, de virages et se soubresauts ridicules.

Aux dires des historiens et des géographes, la descente est, semble-t-il, plus facile. Chacun sait cela. Un placard badigeonné de sulfure indique le nom de l'endroit. Des fleurs poussent dans un sol marécageux et les alligators toussent le soir en croquant des grenouilles. Sainte-Marie à Jules, prospère et populeuse, compte une quarantaine de familles, autant de cabanes, un peu moins de maisons, dix-huit cours d'eau, une église, un magasin d'antiquités, une école, une tabagie, une

grosserie, une pharmacie, six épiceries, quatre ferronneries, quatorze brasseries, un club d'homosexuels, une salle de bowling, huit cinémas, sept garages, un palais des sports, vingt-deux fermes, plusieurs taxis, des cimetières, certains endroits et finalement un poste de pompiers. Cependant on n'y retrouve pas de gare. Tout sauf des trains. Il y a bien une vieille locomotive qui sert de presbytère, mais pas vraiment de trains, ou du moins de vrais trains comme il en existe ailleurs. Le père Foudro a déjà eu un train avant de le vendre au gouvernement. Même si les rails subsistent toujours, aucun véritable train ne traverse la région.

Sainte-Marie à Jules découpe la vallée comme une tache sombre et inesthétique. Un vaste dépotoir où grouille une population satisfaite, confortable et heureuse au soleil. Il y a la famille Martel, la plus Martel des Martel, la famille Désotel, la famille Démarto, les Pibeau, les Brassard, les Turcotte, les Dumouchel à Pierre-André et les autres. Tous les autres amassés en tas et qui se reproduisent depuis des générations.

Du haut de la côte, la ville apparaît dans toute sa splendeur. Une seule rue est circulaire alors que les autres ne sont que des chemins boueux. L'autobus stoppe en face du magasin de variétés en tous genres. L'établissement sert aussi de gîte aux robineux et aux ivrognes par temps pluvieux ou froid. Une bi-coque mal entretenue où tous et chacun peuvent à l'occasion

s'offrir une variété quelconque à bas prix.

Contrairement aux habitudes saisonnières, personne n'est accouru à l'arrivée de l'autobus. Ni chien, ni enfant, ni vieillard esseulé ne sont là pour saluer les passagers ou pour leur soutirer une pièce de monnaie ou un morceau de nourriture. Personne dans les fenêtres, personne dans la rue, personne de dissimulé derrière un taudis, personne sur les galeries, personne sur les toits, personne dans les arbres, personne dans les poubelles, personne chez le barbier, personne à la mairie, personne chez la mère Desotel: personne! Pour le touriste ou le promeneur, seuls quelques oiseaux et autant de chats sillonnent la municipalité, soit par la voie aérienne ou terrestre. C'est selon. L'accueil est plutôt timide.

Pourtant les passagers ne sont nullement hébétés. Là-bas derrière le presbytère, la foule escorte les bienheureux à la sortie de leur cérémonie nuptiale et les presse de félicitations. Une foule de gens bigarrés se trémoussent, chahutent et gloussent comme pies à la foire. Des milliers de personnes entassées les unes sur les autres et qui se complaisent de leur présence. Des gens heureux et ravis d'être conviés à la noce.

Tous les passagers courent maintenant en direction du presbytère. Je les imite. Pour un enfant, tel événement est grandiose et prestigieux.

La scène longe côté jardin le palais des sports et côté cour le ruisseau de la brasserie. Les notables, les acteurs, les

animaux de ferme et les victuailles amoncelées en monticules occupent la plus grande surface de la salle improvisée pour la circonstance. Le marié a été juché sur un praticable et rit à belles dents. Pour sa soixante-dixième année, Thibodô ne pouvait espérer plus agréable journée. A ses côtés, papa et maman le ponponnent, le minouchent et le chouchoutent d'empressements sucrés et chaleureux. Il est beau, autant qu'il est possible de l'être, un peu maigrichon mais superbe dans sa dignité et sa prestance. Je m'installe près de la scène pour ne rien manquer du spectacle. J'ai hâte de voir apparaître Marie Caïro.

Papa m'a aperçu. Il quitte le nouveau marié pour venir me donner une taloche. Il me soulève de terre et me projette à la troisième rangée. Il est ivre, ou du moins il paraît comme tel. Pour lui, l'atmosphère est plus lourde de sens que pour quiconque. Heureusement pour moi, les applaudissements ont retenu ces envies de me jeter à nouveau plus loin dans l'assistance. Papa sait qu'aujourd'hui le public apprécie chacun de ses gestes et ne sent pas vraiment le besoin de répéter ses effets.

Grand-papa a ouvert ses jambes et les a refermées sur mes reins. Je suis à l'abri. Personne ne m'ennuiera plus. Il me chuchote des calineries à l'oreille, histoire de m'amuser. Lui aussi est heureux et attend avec impatience l'entrée de la mariée.

Les notables entourent présentement Thibodo. Ils lui ont conseillé de porter un toast à son honneur. L'âme vieux, il sait comment faire. Il n'est pas encore sénile et peut fort bien se débrouiller avec les mots. Il s'est donc levé, mais il est retombé instantanément. Une crampe au mollet à moins que ce ne soit une douleur au cerveau. Toujours est-il qu'il a renversé son verre de vin sur son tuxedo. Il a l'air malpropre, un peu gâteux mais souriant. Les notables le soutiennent de crainte de le voir à nouveau s'effondrer. Il dit tout de même :

—— Aujourd'hui, c'est les noces. Quelqu'un se marié. Mangez, buvez! Je vous le dis, c'est moi Thibodo qui se marié! Fêtez, fêtez!

Les notables ont déposé Thibodo sur le praticable. Il est fier de son allocution. Le soleil s'est niché quelque part là-haut et reluke la noce d'un oeil porcin. D'ailleurs plusieurs chevaux le narguent de leur queue crêpelée et enrubannée. Les noces de Marie Caïro s'étalent à la vue des moindres fantaisies, tant solaires que chevalines.

J'ai de plus en plus hâte de voir ma soeur. Elle a promis de nous laisser assister, grand-papa et moi, à sa nuit de noces à la condition de ne pas faire de bruit. Marie a toujours été gentille avec moi. Elle ne me bat pas. Je crois que je vais m'ennuyer d'elle. J'ai toujours aimé dormir avec Marie. Ce soir Thibodo va l'amener coucher avec lui dans sa mansarde.

à patates frites et moi je vais me retrouver seul dans ma chambre. Nos jeux, nos nuits, nos corps entrelacés sous les couvertures ne sont plus que des souvenirs.

La fanfare réagit bien aux directives du maestro. La musique s'élève tantôt avec fracas, tantôt avec douceur. Enfin, Marie-Claire fait son entrée, escortée d'une ribambelle d'enfants morveux et sales. Des sifflements et des hurlements accompagnent la mariée jusqu'au praticable d'honneur. Thibodo est de nouveau mis sur ses pieds et est soutenu cette fois-ci par la famille Martel. Il est debout, vieux et tremblotant, une haleine fétide à la bouche, à serrer contre lui la jeune épouse.

— Hourra pour le maire, hourra pour le maire!, s'exclame Gérard Martel.

Des rires, des applaudissements et des remarques saugrenues fusent de partout. Le public est satisfait et Thibodo est heureux comme chenille sur feuille. Hissés dans une charrette, les mariés prennent place aux côtés de papa, maman, quelques matantes, plusieurs mononcles, nièces, beaux-frères, cousines, grand-maman et grand-papa. La tribu au complet est présente pour la procession autour du palais des sports.

La charrette s'engage dans l'allée suivie du public et des animaux de ferme. Tous chantent des rengaines libidineuses et génésiques de sorte à emplir l'air déjà encombré de folles gaîtés.

Je m'apprête à grimper moi aussi dans la charrette. Marie me regarde et me fait signe de monter. Un élan et grand-papa me saisit les mains. Les chevaux trottent et leur crinière ponponnée ballotte en tous sens. Je peux presque toucher Marie, mais les matantes, grasses et coriaces, obstruent le passage. J'ai l'impression d'être à la fête tant l'atmosphère est agréable.

En me retournant, j'ai vu papa devant moi. Il me dévisage et me montre le cuir de ses dents. Je sens la peur battre à mes tempes. Papa s'aperçoit bien de mon malaise et esquisse un air dédaigneux. Je ne sais s'il veut prouver sa force ou sa domination, mais d'un revers de bras il me projette en bas de la charrette. Je distingue son hurlement puis je me retrouve face contre terre. La poussière lève et m'aveugle. J'entends le craquement des roues et tout près un chien qui aboie. Soudain, l'une des roues s'enfonce dans ma nuque. Durant une seconde, je sens le vide autour de moi puis rien. Une tête d'enfant détachée d'un corps. Ma robe de mariée est tachée de sang. Je n'ai jamais aimé les noces. Quelle façon j'ai eu de mourir en pleine après-midi et devant autant de gens! Papa m'a dit: " Marie, ton frère est mort. On va l'mettre dans l'fond du chariot pis après la noce on va l'enterrer". Papa m'hait. Moi aussi je l'hais.

FIN

Résumé



Un narrateur-enfant dédouble son existence dans la vie de ses personnages en se plaçant lui-même en situation, en confrontation avec eux. Au centre de son roman, une vingtaine de personnes se meuvent, images d'humour ou spectres menaçants du père. Pour l'enfant, le monde se mesure à travers les pôles de violence et d'amour contre lesquels il se bute. Les anecdotes se suivent comme autant de fuites dans l'imaginaire et de champs d'exploration du langage. L'intrigue se double, se triple, se multiplie au hasard du roman que l'enfant écrit, des personnages qu'il décrit ou invente. Il met en scène son propre théâtre dans lequel les protagonistes n'ont d'autre quête que de laisser se mouvoir leur imagination, alors que lui est aux prises avec celle de devenir une fille. Sa propre histoire se confond avec celles qu'il invente; la fin devient un commencement et son existence se perd dans celle de Marie Caïro. Les noces deviennent ainsi une forme de naissance.

Sans être une auto-critique, l'introduction du roman Les noces de Marie Caïro représente une mise à nu de l'ossature dramatique qui le compose. Il s'agit d'abord de situer la dynamique qui soutient l'ensemble, soit la transgression des normes propres à ce genre littéraire, puis d'en retracer l'évolution tout au long de la démarche d'écriture. Étape par étape, appa-

rait chacune des composantes par lesquelles le roman se joue. Les personnages se font et se fondent, le langage déborde du romanesque pour verser dans le monologue de théâtre. L'intrigue sous-jacente n'est qu'un fil d'Ariane qui se noue, se dénoue et s'efface même par moment au profit de la démarche centrale, c'est-à-dire l'exploration du langage et de sa puissance évocatrice. Tout au long de l'introduction critique, chacun des principaux éléments de l'édifice romanesque est démonté puis replacé dans le contexte pour en faire ressortir le rôle. De tout cela ressort plus clairement la volonté d'utiliser le langage pour la magie du mot mis en images.